VOYAGE

DE

LA CÔTE DE MALABAR

A CONSTANTINOPLE.

Voyages qui ont paru à la même librairie.

VOYAGES DANS LE BELOUTCHISTAN ET DANS LE SINDHY, suivis de la description géographique et historique de ces deux pays; par *Henry Pottinger;* traduits de l'anglais par *J. B. Eyriès;* 2. vol. in-8.°, avec carte et figures, 1818, 15 fr.

VOYAGE DANS L'ASIE MINEURE, L'ARMÉNIE ET LE KOURDISTAN pendant les années 1813 et 1814, avec des remarques sur la marche d'Alexandre et sur celle des dix mille, par *John Macdonald Kinneir*, capitaine au service de la compagnie des Indes, et agent de S. A. le Nabab de Carnate à Durbar; traduit de l'anglais par *Perrin;* 2 vol. in-8.°, avec une belle carte dressée par Arrowsmith, 1818, 15 fr.

VOYAGE DANS L'INDE BRITANNIQUE, contenant l'état actuel de cette contrée, l'histoire de la guerre des Anglais contre Holkar et Scindiah, l'histoire de Shah Aulum, empereur du Mogol, et la description des mœurs du pays, avec des vues sur la possibilité d'une invasion dans l'Inde par une puissance européenne; traduit de l'anglais de *William Thorn* et *John Macdonald Kinneir*, 1818; 1 vol. in-8.°, 5 fr.

VOYAGE (SECOND) DE JACQUES MORIER EN PERSE, EN ARMÉNIE ET DANS L'ASIE MINEURE, par le Brésil, Bombay et le golfe Persique, fait entre les années 1810 et 1816, avec le détail de la mission de Son Excellence sir Gore Ouseley, ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la cour du Shah; traduit de l'anglais; 2 vol. in-8.°, avec gravures coloriées, 1818, 15 fr.

VOYAGE PAR TERRE DE L'INDE EN ANGLETERRE, par la Perse, la Géorgie, la Russie, la Pologne, la Prusse, fait en 1817, par le lieutenant-colonel *Johnson;* traduit de l'anglais par le traducteur du Voyage de Maxwell, 1819; 2 vol. in-8.°, avec vingt gravures dont plusieurs coloriées, 24 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

VOYAGE

DE

LA CÔTE DE MALABAR

A CONSTANTINOPLE,

PAR LE GOLFE PERSIQUE, L'ARABIE, LA MÉSOPOTAMIE, LE KOURDISTAN ET LA TURQUIE D'ASIE;

FAIT EN 1817,

PAR WILLIAM HEUDE,

LIEUTENANT AU SERVICE DE L'ANGLETERRE;

AVEC UNE GRANDE CARTE ET DES GRAVURES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR LE TRADUCTEUR DU VOYAGE DE MAXWELL.

PARIS:

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1820.

5-24-38
36233

VOYAGE

DE

LA CÔTE DE MALABAR

A CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.—Observations sur l'état actuel du Malabar, et sur les changemens survenus dans la condition des naturels du pays, depuis qu'il est soumis à l'autorité britannique. — Résultat de ces changemens. — Gouvernement civil et militaire.

Un voyageur n'est généralement que trop porté à parler de lui-même; heureusement j'ai sur ce sujet peu de choses à dire à mes lecteurs. Entré à quinze ans dans l'armée, et ayant fait jusqu'à trente le rude apprentissage de la guerre, je me sentais en état de supporter les fatigues d'un long voyage par terre, rendu doublement pénible par la route que je m'étais tracée. Il est vrai que le moment était extrêmement favorable pour l'entreprendre; le dernier argument des rois avait eu pour cette fois des résultats salutaires, et je partis sous les

auspices d'une paix générale et d'une tranquillité presque universelle. Je vais peindre ce que j'ai vu ; je vais décrire les habitans et les usages des pays que j'ai traversés, et, quel que soit du reste le mérite de la relation suivante, elle aura du moins celui de l'exactitude et de la fidélité.

Mon régiment était en garnison à Cananor au moment où j'obtins mon congé; je commencerai donc mon journal par quelques observations générales sur l'état actuel du Malabar et sur le sort de ses habitans sous notre gouvernement. J'espère qu'elles ne seront pas sans intérêt pour le lecteur, d'autant plus qu'elles ne se dirigeront que sur les objets qui ont attiré particulièrement mon attention.

Le Malabar, nom donné généralement à la côte occidentale de la Péninsule, quoique les différentes parties en soient plus particulièrement distinguées, est un pays trop bien connu et qui a été trop souvent décrit pour qu'il soit nécessaire d'en tracer même une légère esquisse. Il est vrai que ses beautés romantiques, sa richesse, sa fertilité et son importance, ses montagnes altières, ses vallées remplies de fruits, et ses villes populeuses, fournissent à la plume et au pinceau des sujets presque iné-

puisables. Mais tel est le caractère grand et sublime que la nature a imprimé à cette partie de ses ouvrages, qu'on ne saurait entreprendre de le dépeindre sans lui dérober quelque chose de sa majesté. La montagne s'élève comme une tour au-dessus des nuages; l'abîme s'enfonce dans les entrailles de la terre, sans que l'œil épouvanté puisse en mesurer la profondeur; de vastes bois couvrent des rochers escarpés, et la cataracte impétueuse menace dans sa chute la vallée riante qui ouvre son sein pour recevoir les eaux qui la fertilisent. Arrosée par les sources des montagnes, et variée par les plus beaux paysages, la contrée, au-dessous des Gattes, présente un aspect aussi riant que l'autre est sublime. Un climat tempéré ajoute un nouveau prix à tous ces charmes; et, si les pluies y sont abondantes, on doit convenir que les extrêmes du froid et de la chaleur y sont généralement plus modérés que dans des latitudes égales ou supérieures.

Grâce à de tels avantages, et à l'abondance et à la variété des productions du pays, un commerce considérable excite et développe l'industrie générale; aussi les revenus du Malabar sont-ils regardés comme plus que suffisans pour couvrir les dépenses de ses établis-

semens civils et militaires. Mais, sans entrer sur ce sujet dans des dissertations rendues inutiles par les calculs exacts et approfondis des écrivains qui ont déjà traité cette matière, je préfère jeter un coup d'œil rapide sur les changemens qui se sont opérés depuis que cette province est soumise à l'autorité anglaise, et qui ont été la suite immédiate de cette révolution importante.

La côte du Malabar, autrefois le théâtre des victoires des Portugais, est encore habitée par une race mélangée qui fait valoir un titre équivoque à l'honneur de porter ce nom autrefois illustre. On peut dire de cette partie des habitans, ainsi que des chrétiens natifs du Malabar, qu'en général ils ne sont pas tout-à-fait aussi méprisables et aussi corrompus que leurs frères de l'autre côte. Un goût général pour les améliorations perce dans leur caractère ; et, si nous considérons attentivement les persécutions qu'ils éprouvèrent autrefois, l'activité qu'ils déploient aujourd'hui nous paraîtra la conséquence naturelle du changement de gouvernement, et de la sécurité qu'il leur inspire. Ce n'est pourtant ni par suite de cette considération, ni par son nombre, que cette race ambiguë s'est acquis des droits à fixer la

première notre attention ; elle n'est redevable de cette distinction qu'aux effets plus sensibles d'un changement qui peut être suivi des conséquences et des améliorations les plus importantes. L'état de cette partie de la population qui augmente tous les jours, mérite toute l'attention de la législature. Elle peut devenir la source de notre affermissement ou de notre ruine ; mais comme ces considérations m'entraîneraient trop loin de mon sujet, je me bornerai à indiquer quel est ce changement.

Aux Indes, où l'on a fait servir la religion aux projets d'une politique artificieuse ; où le livre qui contient des doctrines particulières règle également la conduite de l'homme dans les devoirs les plus communs de la société ; où le Coran et le Védam, et les commentaires sur ces livres, forment la seule règle de foi, la seule loi sur les successions, et toute la jurisprudence civile et criminelle ; où la religion, le climat et les préjugés se réunissent pour assurer la stabilité des usages ; on n'aurait guère pu naturellement supposer qu'un changement de maître et l'introduction d'une politique étrangère eussent produit ces changemens que, ce me semble, on ne peut manquer d'apercevoir. Il est vrai que, lorsqu'une

nation voisine fut soumise, le conquérant adoptant par degrés les mœurs et les coutumes de ses sujets, et cédant à l'influence d'une politique supérieure, finit par s'identifier avec les vaincus ; mais aussi les Chinois furent toujours une nation plus civilisée que leurs conquérans tartares. Quant à nous, il arriva tout le contraire ; nous entrâmes dans les Indes avec une grande supériorité de connaissances et de lumières, qui nous assurèrent la prépondérance dans les arts et dans les mœurs, ainsi que dans les armes. L'effet naturel d'un changement de gouvernement sur les usages et sur les habitudes de la population, a donc dû être développé dans les Indes par l'influence toute-puissante d'une nation supérieure et plus civilisée ; mais ce n'est peut-être que dans le Malabar que ces effets sont pleinement visibles, et au-dessus même des attaques du scepticisme.

Dans toute l'étendue des possessions anglaises dans le Malabar, le Namboury despote ne gouverne plus en arbitre du destin ; le Tiar humble et suppliant ne tremble plus à la vue de son terrible oppresseur, et n'a plus à redouter que son bras implacable ne le punisse de mort pour avoir rencontré, ou offensé en le touchant, ce personnage sacré. Le fier mahométan ne

recrute plus ses armées, et ne propage plus sa foi, le cimeterre à la main; mais, protégée par une loi égale, une race simple et paisible jouit en paix du fruit de ses travaux, et acquiert insensiblement cette part de considération et de fortune qu'elle mérite si bien. Ainsi, tandis que le Naïr, qui croirait se souiller s'il avait quelques relations intimes avec les Européens, se retire graduellement du voisinage de nos établissemens, pour se livrer aux occupations pénibles de la campagne; tandis que le musulman se voit restreint dans son orgueil, les castes inférieures, excitées au travail par la confiance, voient généralement s'améliorer leur sort, et n'ont plus à souffrir de ces distinctions extérieures, d'autant plus odieuses qu'elles leur rappelaient sans cesse leur état abject et leur infériorité.

Le Naïr n'a pas perdu beaucoup à être restreint dans l'exercice violent et sanguinaire de ses priviléges, et encore moins, quoique sa fierté en ait pu être mortifiée, à partager avec d'autres ces distinctions honorifiques qu'il s'était arrogées exclusivement. Toujours élevé au-dessus du commun, et assuré de sa prééminence par ces réglemens qui défendent de s'allier à une caste inférieure, il jouit d'une consi-

dération personnelle qui, s'il a de l'ambition, peut souvent l'élever aux plus hautes dignités et à la fortune. De même que les castes inférieures des Mahométans et des Moplars, il ne craint plus d'accumuler et d'étaler ses richesses, de peur d'exciter l'envie, et de se les voir ravir. Grâce à ce sentiment général de sécurité qui donne la vie à l'industrie, on a introduit partout un degré considérable de liberté politique, à la charge seulement, dans les classes supérieures, d'une plus grande contrainte personnelle. Quant aux effets de ce changement, de cette augmentation de liberté civile, aux dépens de la liberté personnelle, en tant qu'elle affecte l'opinion publique et les sentimens individuels, il est difficile de les définir. C'est à l'heure de l'adversité qu'ils se manifesteront; mais, jusque-là, nous pouvons toujours dire en toute assurance que, tandis que l'homme riche et les classes inférieures se réjouissent de n'avoir plus rien à craindre, les mécontens sont principalement ceux qui voient diminuer la considération attachée à leur naissance, sans obtenir celle que procure si souvent la fortune. Ils se sentent en quelque sorte dégradés par cette loi égale qui protége tous les hommes, et qui n'admet pas de distinctions particulières; et ils lui ré-

prochent sans cesse de manquer de vigueur et d'énergie.

Que nos établissemens civils dans cette contrée soient loin de la perfection de notre système militaire, c'est ce que je crois pouvoir avancer, sans m'exposer à aucun reproche de partialité. Je ne prétends pas dire cependant qu'on doive attribuer les défauts de ces institutions, et les plaintes qu'elles font naître, à un manque de zèle ou d'habileté de la part de ceux qui sont employés dans ce département. Aux avantages d'une éducation supérieure, ils joignent pour la plupart beaucoup de zèle, d'application et d'industrie. Il y a sans doute quelques exceptions; il est des hommes qu'une place lucrative et que leur devoir ne sauraient tirer d'une honteuse indolence. Mais comme ce n'est pas le caractère général de ce corps respectable, c'est autre part qu'il nous faut chercher la solution de la question qui nous occupe, et je crois que nous la trouverons dans l'imperfection comparative et dans l'inefficacité du système qui a été adopté.

Comment expliquer autrement pourquoi, lorsque tout ce qui est du ressort du pouvoir militaire s'exécute en un instant avec la plus grande facilité, il y ait encore tant de choses à

faire, tant d'abus à réformer, tant d'améliorations nécessaires à introduire, pour perfectionner nos établissemens civils? Comment se fait-il que les perceptions éprouvent si souvent des entraves? Pourquoi le laboureur abandonne-t-il si fréquemment ses champs, et refuse-t-il de les cultiver? D'où provient la nécessité où l'on est journellement de demander le secours d'un détachement militaire, pour assurer la recette des impôts, et le paiement des sommes que doivent les zémendars? Pourrait-on croire, après avoir visité les établissemens civils, après avoir vu cette foule de malheureux à demi-nus entassés pêle-mêle dans de sombres cachots, respirant un air empesté, pourrait-on croire un instant que c'est encore un sujet de plaintes, aussi justes que générales, qu'il n'existe pas de police? Quiconque a vu ce douloureux spectacle, et a compté ces milliers de misérables qui sont condamnés aux fers, pourrait penser que le crime a été extirpé du reste de la surface de la terre, et s'est vu reléguer, pour l'avantage de l'humanité, dans ces tristes demeures. Ce tableau n'est pas exagéré; c'est un portrait fidèle; et lorsque, malgré tant de châtimens, nous voyons toujours commettre les mêmes excès, si la faute n'en est pas à l'agent, nous pouvons justement l'attribuer à l'imperfec-

tion de la législature, et par conséquent au gouvernement lui-même. Jouir de la paix, et être à l'abri des invasions étrangères, voilà sans doute les grands avantages dont jouissent les possessions de la Compagnie; mais nous les devons à la vigueur de notre police militaire, au pied respectable sur lequel nos établissemens de guerre sont montés, et enfin aux succès de nos armes.

La perfection de notre système militaire dans les Indes provient de sa simplicité, de son unité, et de la vigueur et de la promptitude avec laquelle tout s'exécute. Notre police civile, au contraire, est essentiellement défectueuse sous tous ces rapports. Il est facile d'expliquer cette différence. Notre système militaire est originab dans son principe, et n'est ni corrompu dans la pratique par l'introduction d'aucune théorie orientale, ni ébranlé dans l'exécution par la tolérance d'aucun préjugé local. Notre police civile de l'intérieur fut établie, dès le principe, sur une base moins solide; et, comme il est beaucoup plus facile d'effectuer un changement total dans le système militaire d'un état que dans les différentes parties de l'administration civile, de même, dans les Indes, il fut nécessaire de ménager et de combiner avec la politique ces opinions reçues et ces sentimens généraux que l'usage, la religion

et les préjugés se sont réunis pour perpétuer. Aussi règne-t-il souvent dans nos réglemens civils une confusion qui résulte d'un amas hétérogène de matériaux mal digérés. Ils n'ont point de simplicité, point d'unité, point de vigueur, point d'efficacité. Dans quelques districts, le montant de la taxe se règle sur le produit de la terre, et varie en conséquence; dans d'autres, il est fixe. Dans quelques provinces, elle se paye directement au collecteur; dans plusieurs autres, c'est par l'entremise du zémendar. Le système adopté par les cours civiles n'est pas moins incertain et incomplet; les formes en sont aussi variées que les effets en sont lents. Le Koran, le Védam, et les commentaires sur ces livres, servent également de guides aux juges, et sont modifiés de nouveau par des réglemens spéciaux et par la supériorité transcendante de notre code dans les affaires criminelles. Qu'en résulte-t-il? que, lorsque la simplicité et l'unité d'action sont nécessaires, la police manque tout à la fois de vigueur et d'effet; tandis que la justice, naturellement lente dans tous les pays, l'est ici à un tel point, que les avantages qu'on pourrait en recueillir se trouvent entièrement paralysés.

En cherchant à démontrer les changemens qui ont résulté de l'établissement d'un gouver-

nement étranger, je n'ai parlé que du Malabar et de la côte occidentale. Mais, en essayant d'établir un parallèle, nécessaire pour faire comprendre l'effet moral qu'ils ont produit, j'ai envisagé l'Inde britannique en général, pour éviter, autant que possible, ces applications particulières qu'on aurait pu chercher à établir sur les remarques précédentes, et qu'il n'est aucunement dans mon intention de favoriser. Le tableau que je viens de tracer n'est pas chargé, et je l'ai cru plus intéressant et d'une plus grande importance qu'un détail aride de faits, ou un simple journal d'événemens.

CHAPITRE II.

Départ de Cananor. — Pattamars indiens. — Commerce de Mangalore. — Cavernes remarquables à Cadri. — Fanatisme des Indous. — Situation actuelle de Goa. — Bombay. — État des forces anglaises dans l'Inde.

La violence de la mousson dans le Malabar se calme ordinairement vers la fin d'août ou le milieu de septembre ; et ce fut dans ce dernier mois que je m'embarquai à bord d'un misérable *pattamar*, qui faisait voile vers Mangalore. De tous les bâtimens qui parcourent les mers, il n'en est pas, je crois, de plus mauvais, de plus détestable qu'un pattamar indien. Il a ordinairement à bord une grande quantité d'huile rance ; il est couvert de poissons salés à demi-pourris, et n'offre d'autre abri que quelques cajans arrangés de manière à former une espèce de toit. Le voyageur qui serait tenté de suivre la même route peut néanmoins se consoler, il trouvera souvent d'autres bâtimens ; il ne s'agit que d'avoir la patience de les attendre. Je ne l'eus pas, et

j'en fus puni. Je reçus la pluie pendant quatorze heures de suite sans avoir un seul moment de répit ; et, après avoir été assaillis d'une tempête qui brisa notre vergue et détruisit nos agrès, nous arrivâmes enfin à Mangalore.

Cette ville est le principal entrepôt de commerce entre le golfe Persique et les établissemens de Madras. Une grande partie des chevaux arabes et persans, envoyés de Bassora et de Bucheher pour Madras et pour la péninsule en général, y sont ordinairement débarqués ; et c'est également par l'intermédiaire de Mangalore que le Décan et ses provinces septentrionales sont approvisionnés. On y apporte aussi quelques sacs de dattes, du cuivre du Diarbekir, des perles et des turquoises ; et, comme cette ville a des relations directes avec Bombay et les différens ports situés au nord, elle peut être choisie pour point de départ, à cause des différens avantages qu'elle présente au voyageur.

Les rochers de Cadri et ses cavernes sont les seuls objets qui méritent de fixer l'attention ; la pagode, qui marque la sainteté du lieu, est située au pied du rocher, et contient un grand nombre de bassins, afin que le fidèle puisse accomplir les ablutions nécessaires. Sur la montée, à gauche de la route, une source jaillit du roc

et répand l'eau la plus pure. Plus loin et sur la droite sont une quantité de petites cavernes ou cellules qui, autrefois, avaient chacune leur saint habitant dont elles conservent encore le nom. Un puits étroit, situé presque sur le sommet du rocher, fut l'endroit le plus remarquable que nous vîmes ensuite; remarquable non pas en lui-même, mais à cause de l'idée bizarre d'un dévot qui imagina de se suspendre au-dessus pendant près de trente ans; le seul repos que ce pauvre enthousiaste se permettait, c'était de reposer quelquefois son pied sur le roc, et l'empreinte qui en est restée prouve suffisamment sa persévérance et son fanatisme; car assurément elle a dû être l'ouvrage de bien des années. Le sommet est couvert de petites pagodes ou cellules qui sont bâties en pierres, et qui ont chacune huit à dix pieds carrés.

Les bramines aiment beaucoup les allégories et les allusions obscures qui peuvent recevoir différentes interprétations, et qui excitent l'étonnement sans porter atteinte à la vérité. Il leur est souvent impossible d'expliquer la métaphore, et ils l'adoptent dans un sens littéral. C'est ainsi que dans ces rochers ils nous firent voir un passage qui, disaient-ils, menait à Bénarès. Le malin bramine avait certainement raison; il y mènerait sans doute, quoique la distance soit de quelques cent

milles, mais tout autre passage sémi-elliptique, ayant une entrée aux deux bouts, y conduirait également.

L'endroit que j'ai décrit est surtout remarquable, parce qu'il nous retrace en quelque sorte le tableau des mœurs et des usages de la communauté extraordinaire qui occupa ces cellules étroites dont un vénérable Biragie est à présent le seul habitant qui jouisse d'une grande réputation de sainteté. Il était venu, nous dit-il, de Bénarès; dans sa jeunesse, il avait été soldat; il avait vu la pompe de la guerre, et aimait à raconter ses anciennes prouesses. L'âge qui avait triomphé de ses forces avait à peine affaibli le feu de ses regards. Sa taille était noble et imposante, et près de cent hivers avaient blanchi ses cheveux vénérables. Sa mission était sainte, et le lieu qu'il habitait était sacré. A peine l'imagination aurait-elle pu s'égarer au milieu de scènes plus romantiques.

Les pénitences que nos dévots Indous s'imposent souvent eux-mêmes pour se sanctifier, ou pour expier quelque péché véniel ou imaginaire, ont été souvent décrites, et j'ai eu plusieurs fois occasion de me convaincre que ces descriptions des tourmens qu'ils supportent avec patience par un esprit de fanatisme religieux n'ont pas été exagérées. A Cananor, où j'étais en garnison, il est

de notoriété publique qu'on y voyait autrefois un faquir qui avait tenu si long-temps son poing fermé au-dessus de sa tête, qu'il avait fini par rester fixé dans cette attitude, et que son bras ne put jamais reprendre sa position naturelle; tandis que ses ongles, en continuant à pousser, avaient traversé la paume de sa main, et couvraient son bras jusqu'au coude. A la grande pagode de Jagarnaut, j'ai vu le dévot Indou étendu dans toute sa longueur sur une planche couverte de pointes de fer. Je rencontrai dans mes voyages un autre de ces enthousiastes, qui mesurait par la longueur de son corps le chemin de Bénarès à Jagrenat, distance de six cents milles; il y avait trois ans qu'il s'était mis en route, et il n'avait fait que cent milles, dans l'année où je le vis : un de mes amis l'avait rencontré sur la route quelques mois auparavant, occupé de ce pénible exercice; ils expirent souvent au milieu de semblables entreprises, et j'en ai entendu citer un qui fut mis en liberté malgré lui lorsque le colonel Harcourt prit Cuttack, et qui était resté enfermé pendant vingt ans dans une petite cellule en pierre, de quatre pieds de haut sur deux de large.

Tel est l'esprit d'une religion que nos missionnaires, avec leur force de pygmée, travaillent à détruire. Il est impossible de trouver des expres-

sions pour peindre la patience que ces enthousiastes déploient dans ces expiations volontaires. Nous pouvons gémir des principes erronés et contre nature qui sont la source de ces vœux, mais il est impossible de ne pas admirer la résolution et la persévérance avec laquelle ils sont accomplis. Lors donc que ces missionnaires intolérans et présomptueux, dont plusieurs sont sortis des derniers rangs de la société et déshonorent leur profession, montreront le même courage pour expier leurs propres fautes, alors, et seulement alors, leurs travaux dans la vigne du Seigneur pourront avoir d'heureux résultats : jusque-là, le dévot Indou, étendu sur son lit de fer, immobile pendant nombre d'années dans la position la plus incommode, soutiendra la supériorité de sa foi, et, fort de son courage, leur demandera de subir la même épreuve. Que feront-ils alors? Malgré toutes leurs protestations, sont-ils prêts à répondre? De quelle responsabilité ne seront-ils pas chargés, lorsque le fanatisme religieux brisera le lien de l'opinion, lorsque l'Inde sera perdue? Ce qui fait la force de notre gouvernement dans l'Orient, c'est la *tolérance religieuse*, parce que l'on compare notre conduite sous ce rapport à celle des Mahométans et des Portugais. Perdrons-nous donc l'avantage de la

comparaison? ébranlerons-nous les colonnes de notre force, pour que l'édifice entier s'écroule avec fracas, pour qu'un ouvrage, qui fait la gloire de notre siècle, soit détruit en un jour? Notre religion impose certainement l'obligation de chercher à convertir « à des voies de paix et de rectitude »; mais, pour repousser cette objection, il suffit de répondre que ces tentatives produisent dans l'Inde les effets les plus diamétralement contraires à ces vues; car l'Indien corrompu n'embrasse les mystères de notre foi que pour se livrer plus librement à ces vices et à ces excès, que ses règles plus sévères lui défendent plus expressément.

Le 3 octobre, ayant eu le bonheur de rencontrer un de nos amis qui allait aussi à Bombay, nous fîmes nos conditions pour être reçus à bord d'un grand pattamar qui allait mettre à la voile, et nous eûmes soin de spécifier le moment où il partirait, les ports qu'il pourrait visiter, et la longueur du temps qu'il y resterait; précautions indispensables, si l'on veut éviter des délais inutiles. Grâce à nos arrangemens, nous partîmes le 4 de Mangalore, et nous débarquâmes le 8 à Contai, ville considérable, autrefois résidence d'un juge. Nous y vîmes le conservateur des forêts, le major Gilbert, qui nous reçut avec

cette hospitalité bienveillante, qui, quoiqu'elle lui soit naturelle, est, je le dis avec orgueil, la vertu de nos climats. Il était alors en tournée pour choisir des bois de construction pour la Compagnie. Presque toujours au milieu des chantiers, surveillant tout lui-même, et ne jouissant même presque jamais de la compagnie de ses compatriotes, cet officier est du nombre de ceux qui font le sacrifice de leur santé, et en grande partie du bonheur de leur vie, pour remplir strictement les fonctions qui leur sont confiées.

Le 11, nous passâmes devant Sidassirghur, petit fort où nous avons une garnison. C'est notre place frontière sur cette côte (1); et l'espace qui la sépare de Bombay appartient à d'autres puissances. Le 12, nous arrivâmes à Goa, autrefois capitale d'un puissant empire. La valeur et l'esprit d'entreprise l'avaient élevé dans la plus belle époque de la domination et de la gloire du Portugal; la corruption, le luxe et l'oisiveté l'anéantirent sous le règne de la superstition. Goa renferme aujourd'hui plus de prêtres que de

(1) C'était la place frontière, au moment où l'auteur quitta les Indes. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés après son départ, que la plus grande partie du Concan était soumise.

soldats, plus d'églises que de bastions; il n'y a plus de marchands, plus de commerce, plus de manufactures dans cette ville; mais en revanche il s'y trouve tant d'orgueil et de bigoterie, qu'elle pourrait en fournir à la moitié de l'univers. Et n'oublions pas que, de même que nous avons dû notre élévation aux mêmes vertus, les mêmes excès peuvent causer notre perte. Puisse cette ville rester à jamais dans son état actuel pour nous servir comme de fanal qui nous montre sans cesse l'écueil que nous devons éviter. La gloire du Portugal s'éclipsa du moment que les simples vertus d'une vie militaire furent dédaignées, que la corruption étendit partout son influence destructice, et que les honneurs et les récompenses furent refusés à ceux qui les méritaient, pour être prodigués à des intrigans et à des ambitieux. Si nous suivons la même marche, tel sera peut-être notre sort, quand même la superstition et la bigoterie n'y contribueraient point, ou seraient repoussées par l'esprit d'une religion qui n'est établie que sur la conviction de l'âme.

Bombay, où nous arrivâmes le 16, est un de ces établissemens dont la situation, les limites, les antiquités et le climat sont si bien connus, qu'une description en serait entièrement dé-

placée. Il est pourtant un autre point de vue sous lequel nous pouvons envisager ce sujet, et qui peut n'être pas entièrement dénué d'intérêt. C'est la comparaison de ce que Bombay était il y a plusieurs années avec ce qu'il est aujourd'hui. Sans remonter plus loin que 1764, nous voyons un savant étranger en parler comme d'une place qui s'était accrue considérablement pendant les vingt années précédentes, et dire que, dans cet espace de temps, sa population était montée de 70 à 140 mille âmes; elle est aujourd'hui au moins du double de cette dernière évaluation; et Bombay, Madras et Calcutta sont, sous ce rapport, dans la proportion de 3, 4 et 6 l'un envers l'autre. A cette époque, d'après la même autorité, la Compagnie entretenait dix-sept compagnies d'infanterie, trois d'artillerie, et 5,000 Sépoys sur l'île même, pour le service de Bombay et de ses dépendances le long de la côte. Toutes ces forces étaient alors commandées par un officier qui n'avait pas de grade plus élevé que celui de major, et qui n'avait que la troisième voix dans le conseil, lorsqu'il ne s'agissait pas d'affaires purement militaires.

Aujourd'hui, sous le commandement d'un officier général qui a sous lui plusieurs majors généraux, l'armée de Bombay comprend dix-

huit bataillons réguliers, sans parler des augmentations récentes, ni de ces régimens qui appartiennent plus particulièrement au roi, quoique entretenus également par la Compagnie. En 1764, dix petits bâtimens croiseurs étaient attachés à l'établissement pour le service de la côte; nous en avons à présent dix-huit, malgré quelques réductions faites récemment dans cette partie; et nous pourrions augmenter ce nombre presque à l'infini, soit par le commerce qui nous fournirait aisément les moyens de faire les équipemens les plus considérables, soit grâce à nos chantiers d'où sont sortis depuis peu des bâtimens de la construction la plus solide, et capables de porter de 70 à 80 canons. Tel a été l'accroissement rapide de ce seul établissement, le plus petit et sans contredit le moins important des trois que nous possédons. Les deux autres ne sont pas encore sur leur déclin; cinquante millions de sujets obéissans et industrieux, une armée brave et bien disciplinée de 200,000 hommes, et une flotte portant 3755 canons, au service immédiat de la Compagnie, suffisent pour en convaincre.

Telles sont les améliorations qui se sont opérées depuis cinquante ans. Tel est l'éclat actuel de nos forces, comparées avec ce qu'elles étaient

autrefois. Ce tableau paraît peut-être porter l'empreinte d'un vain sentiment d'orgueil; mais nos possessions dans l'Inde sont à présent si bien consolidées, qu'en déployant ainsi notre puissance à tous les yeux, nous pouvons prévenir les fléaux de la guerre et réprimer les trompeuses espérances de nos ennemis qui n'oseront nous attaquer, en nous voyant si bien préparés à nous défendre. L'invasion de l'Inde a souvent été la chimère favorite d'une folle ambition; mais, pour rendre le succès impossible, il ne suffit pas de nous entourer d'un rempart de forces inexpugnables contre les attaques extérieures, il faut nous mettre aussi en garde contre « ces maux internes qui engendrent la gangrène. » Quoique nous ne nous mettions pas encore en campagne; portés sur des palanquins, et suivis de troupes de comédiens et de bayadères, comme on le croit généralement sur le continent, on ne peut se dissimuler cependant qu'on n'ait déjà accordé trop d'influence à ces parties de l'administration que la nature même de nos possessions avait mises au second rang. Lorsque les fonctions civiles sont la source d'où découle la tranquillité générale, la robe peut gouverner l'épée, et, dans son orgueil, peut même mépriser le mérite militaire.

Mais, lorsqu'il en est tout autrement, ces prétentions peu motivées peuvent exciter des mécontentemens dangereux, ou du moins affaiblir d'abord, et finir par étouffer cet esprit militaire qui survit quelquefois même au milieu du luxe et de la corruption. Les Portugais se battirent souvent avec le courage le plus indomptable, lors même qu'ils conduisaient leur armée, montés sur des palanquins; mais il leur restait encore l'honneur et une noble fierté, mais ils avaient encore leur rang et leur dignité à soutenir. Les gardes prétoriennes, tout efféminées qu'elles étaient, savaient cependant s'arracher à leur couche de pourpre, et aux douceurs du bain, pour combattre les braves vétérans du Danube et du Rhin; c'étaient toujours les bandes prétoriennes, les Joviens et les Herculiens du jour.

Mon séjour à Bombay fut de trop peu de durée pour que je pusse faire beaucoup de connaissances. J'eus cependant occasion de remarquer que, si l'on y mène en général une vie plus retirée que dans les autres villes où nous sommes en garnison, la bienveillance et l'hospitalité ne s'y montrent pourtant pas avec moins d'avantage. Les habitans ne donnent pas de fêtes bien splendides; mais l'accueil qu'ils vous font

n'en est pas moins franc et sincère, et une simple recommandation suffit souvent pour vous assurer ces bons offices qu'on promet toujours dans nos climats plus tempérés, mais qu'on oublie souvent de rendre.

CHAPITRE III.

Départ de Bombay.—Côtes de l'Arabie-Heureuse.—Mascate.—Ses habitans.—Ventes d'esclaves.—Leur condition.—Excursion dans l'intérieur.—Danger que court le vaisseau.—Population, climat et histoire de Mascate.

Le samedi, 26 octobre 1816, je quittai Bombay et m'éloignai d'une contrée à laquelle je pense souvent encore avec un sentiment de plaisir et de regret. C'était une terre étrangère que j'abandonnais pour retourner dans ma patrie, auprès de mes parens; et néanmoins l'attachement que nous ne pouvons nous empêcher de contracter pour un pays que nous avons habité quinze ans, la douleur de me séparer de plusieurs amis chers et précieux, exerçaient leur influence sur un cœur partagé entre l'amertume du regret et la douceur de l'espoir.

Mon départ se fit d'une manière assez brusque et assez inattendue, j'avais eu soin de n'emporter que les vêtemens qui m'étaient absolument nécessaires pour le voyage; de sorte qu'ayant

des armes pour me défendre, et des bagages trop peu considérables pour exciter la cupidité, j'espérais n'être pas inquiété sur la route. J'étais convenu que je m'embarquerais le lundi suivant; mais quel fut mon étonnement lorsque, le samedi, à dix heures du matin, on vint me dire que le bâtiment avait mis à la voile! Je sortis de ma tente, et je le vis en effet fort loin du rivage, et ayant toutes ses voiles déployées. L'embarras où je me trouvai peut du moins servir de leçon aux voyageurs; et si je ne m'étais pas préparé d'avance à tout ce qui pouvait arriver, j'aurais eu lieu plus d'une fois de me repentir du choix que j'avais fait. Quoi qu'il en fût, je n'avais pas un moment à perdre; je rassemblai mes papiers, j'avais d'avance mes certificats, des lettres de recommandation, enfin tout ce qui m'était nécessaire, et je montai sur une barque *Bander* pour rejoindre le bâtiment qui continuait toujours à s'éloigner.

Les barques *Bander*, ainsi que leurs lascars, dépendent d'un établissement régulier, à la tête duquel est le capitaine Keys. La promptitude avec laquelle elles fendent l'eau, la solidité de leur construction, et le courage et l'adresse des matelots qui les dirigent, les rendent au moins égales à toutes les barques découvertes que j'ai jamais vues. J'eus alors tout le temps de les admirer;

car nous eûmes une chasse de quatre heures, et nous avions presque perdu la terre de vue lorsque nous atteignîmes le vaisseau. Mon digne commandant s'était, à ce qu'il paraît, formé une idée très-fausse des intentions de la barque qui le poursuivait ainsi; et le pauvre homme, ayant oublié entièrement son passager et ses engagemens, avait cru que nous lui apportions des dépêches qu'il n'était pas jaloux de recevoir. Il n'était donc pas étonnant qu'ayant la crainte de la loi devant les yeux, il eût paru ne pas apercevoir les signaux que nous lui faisions; néanmoins, dès que je fus à bord, il me présenta à son contre-maître, bégaya quelques excuses assez maladroites pour son manque de mémoire, et voulut absolument que je scellasse la paix, le verre à la main.

Dans la matinée du 27, j'eus tout le temps d'examiner en détail le vaisseau que je montais, et de contempler l'assemblage bizarre et grotesque qu'il contenait; c'était un vaisseau arabe de 350 tonneaux, monté par un équipage de cinquante lascars, et ayant quatre-vingt-dix passagers à bord. De ce nombre étaient trente Persans, hommes forts, robustes et turbulens; les autres étaient des Arabes, des Turcs, des Juifs, et des Gentils, de tous les rangs, de toutes les classes et de

tous les métiers imaginables ; des marchands, et des pélerins allant visiter la sainte tombe à Kurbullah; des marchands de chevaux, des soldats, des hommes de distinction et des esclaves ; ils étaient venus de toutes parts à Bombay, et ils allaient répandre dans le monde leurs fausses doctrines et leurs préjugés, leurs folies et leurs espérances présomptueuses.

Le nakadar ou écrivain, ainsi qu'un ou deux Turcs, avaient beaucoup d'instruction; ils avaient voyagé avec assez de profit pour que leur conversation m'intéressât vivement. La facilité avec laquelle un de ces Turcs parlait la langue franque, et même, à ce que j'appris, le français, son extérieur et ses manières, pouvaient faire douter qu'il fût véritablement de la nation dont il se prétendait; il ne fut pas le seul que je rencontrai dans mes voyages, qu'on pouvait soupçonner d'être un européen déguisé. Il en est qui, sous la protection d'une barbe et d'un turban, débarquent sur nos côtes sans opposition, et traversent nos domaines avec la plus grande tranquillité, comme de paisibles voyageurs.

Je n'ennuierai pas mes lecteurs en les obligeant à suivre avec moi tous les détours que l'ignorance de notre commandant nous fit faire, et je les conduirai de suite à l'ouverture du

tale, dans la province petite, mais fertile, d'Oman. Quoique connue des Grecs et citée par Arrien, cette ville ne fut d'aucune importance jusqu'à la prise d'Ormus par les Persans en 1622, époque où un grand nombre des habitans d'Ormus s'y réfugièrent. Depuis ce temps, grâce à l'avantage de sa position, au fond d'une anse sûre, commode et offrant un excellent ancrage, elle fait un commerce très-étendu, et il suffit, pour s'en convaincre, de penser au grand nombre de bâtimens que nous y trouvâmes à notre arrivée. La terre de la science et du roman étant devant moi, tant d'objets si propres à inspirer l'étonnement ou l'intérêt se trouvant, pour ainsi dire, à ma portée, je ne perdis pas un seul instant; et, montant sur une barque, au bout de quelques minutes j'eus le plaisir de me voir sur le rivage.

La douane, le palais et ses environs, les bazars et les principales rues étaient remplies d'Arabes de toutes les tribus et de toutes les classes; de Juifs, d'Indous, de Balouches, de Turcs et d'Africains. J'étais alors au milieu d'une race d'hommes dont il a été écrit : « Leur main sera levée contre chaque homme, et la main de chaque homme sera levée contre eux. » Ils étaient tous armés; les Arabes, chacun à la manière de sa tribu, ayant un mousquet ou une pique à la main; les

ARABE BEDOUIN.

Balouches, nus jusqu'à la ceinture, portant un couteau, et un sabre dont la lame étroite était garnie d'une double poignée. Le Bédouin farouche se distinguait au mouchoir, attaché par des morceaux de corde de fouet, qui lui entourait la tête, et au reste de son grotesque accoutrement. L'œil en feu, l'air impatient, on reconnaissait même dans sa physionomie le brigand audacieux du désert (*planche* 1.re). La tête nue, et laissant flotter leurs cheveux noirs au gré du vent, peut-être pour se donner un air encore plus terrible, les autres faisaient reconnaître en eux, à leurs regards tout à la fois pénétrans et sinistres, les instrumens sauvages et serviles du despote dont ils servaient la tyrannie.

Tels étaient les gens au milieu desquels je me promenais. Tous étaient armés, et il n'en était pas un qui ne se fût porté maintes fois à des actes de violence et d'iniquité. Je n'avais cependant pas encore éprouvé la moindre insulte; mais ayant rencontré quelques esclaves africains qui travaillaient derrière la ville, ceux-ci me voyant seul et me croyant sans défense, commencèrent à tenir des propos assez offensans pour me décider à rabattre leur présomption. Je découvris, comme par hasard, les pistolets que je portais à ma ceinture, et cette vue suffit pour réprimer leur

insolence. Les étrangers sans défense sont souvent dépouillés par ces misérables dans les environs de la ville; mais, voyant que j'étais armé et que j'étais connu de quelques personnes qui passaient, ils se remirent à l'ouvrage, et je retournai dans la ville pour demander à l'agent de la Compagnie un guide et un interprète.

Golam Asoundas m'ayant fourni les deux hommes que je lui demandais, je continuai mes excursions vers midi; je visitai les bazars, deux petits villages des environs, et une mosquée dans laquelle j'obtins aisément la permission d'entrer; ce qui est contraire à la pratique ordinaire des autres mahométans. Mais les habitans de Mascate sont de la secte d'Abadi ou de Bojasi (les Sunnites et les Schéites les appellent quelquefois Kharéjites, par forme de reproche), et ils portent fort loin la tolérance. Ils sont aussi très-simples dans leurs mœurs; à peine peut-on distinguer la moindre différence dans leur conduite et dans leurs manières à l'égard des personnes d'une autre religion; et ils ne donnent aucune espèce de préférence aux descendans d'Aly et de Mahomet, sur les hommes d'une famille également ancienne et respectable.

En revenant dans la soirée, je traversai le bazar où trois fois par semaine on met en vente des

esclaves qui s'achètent soit à l'encan, soit à l'amiable. La vente venait de commencer, et je m'arrêtai pour voir un spectacle qui avait du moins pour moi l'intérêt de la nouveauté. Vingt à trente jeunes Africains, amenés à travers le désert, et venant la plupart de la côte de Zanguebar, étaient rangés, suivant leur sexe, de chaque côté du bazar. Ils étaient, je ne puis dire bien habillés, car leurs vêtemens ne consistaient qu'en une ceinture qui leur couvrait le milieu du corps, mais aussi propres et le corps aussi lisse que leurs maîtres pouvaient le désirer. Les acheteurs, en se promenant entre les rangs, semblaient mettre le plus grand soin à manier et à toucher le corps et la peau des esclaves qu'ils désiraient acquérir; et, dans ces bizarres examens, ils entraient même dans des détails si minutieux que je ne pouvais revenir de ma surprise; car je n'étais nullement connaisseur en cette partie, et c'est à peine si j'aurais examiné avec autant d'attention un cheval ou un chameau que j'aurais voulu acheter. Un Arabe fort et robuste, qui aurait mérité de figurer dans les rangs de ceux qu'il exposait en vente, promenait un enfant de dix à douze ans, et en disait le prix, criant, avec une impudence inséparable de sa profession, son âge et sa taille, sa caste et ses qualités.

« Quarante dollars ! » me dit-il en indostan ; en me voyant approcher ; « quarante dollars, et il est à vous ; à vous pour manger ou pour mourir de faim, pour travailler ou pour être élevé comme votre enfant. » — « Levez la tête, drôle que vous êtes », ajouta-t-il en s'adressant à l'enfant en arabe : — « Voyez, voulez-vous être vendu au Faringi ? C'est un homme riche, c'est le maître de la fortune. » L'enfant leva les yeux, se mit à rire, et, tenant toujours son maître par la main, fut présenté de la même manière aux divers amateurs. Il fut acheté, je crois, par un vieil Arabe qui avait montré beaucoup de discernement dans le choix des jeunes Africaines qu'il avait achetées. J'aurais pu sourire en assistant à l'examen extrêmement approfondi qu'il en faisait, si l'âge du digne homme n'avait paru devoir le mettre à l'abri de tous soupçons. Après leur avoir ouvert la bouche, la manière dont il examina leurs dents aurait pu me faire croire qu'il avait sur ce sujet des connaissances encore plus profondes que nos plus habiles connaisseurs en chevaux du comté d'Yorck, si l'on ne m'avait fait remarquer que les dents de ces malheureuses étaient limées de manière à former une pointe parfaite, ce qui est un grand ornement suivant elles, mais non point aux yeux des Arabes, qui, combinant

cette forme de leurs dents avec certaines idées qu'ils puisent dans les contes de leur pays, ne doutent point que celles qui se sont ainsi défigurées ne soient cannibales, et c'est pour eux un puissant motif de ne pas les acheter.

Ce sujet pourrait amener naturellement quelques observations sur l'état actuel de l'esclavage, et sur ses résultats dans les pays mahométans que j'ai visités. Mais ayant eu par la suite des occasions plus fréquentes et plus favorables de juger du sort des esclaves domestiques, et de la conduite de leurs maîtres dans différens climats, je n'abuserai pas du privilége d'auteur, et n'anticiperai pas sur un sujet qui demande toutes les lumières de l'expérience. Il est certain qu'à Mascate les esclaves sont traités avec une humanité qui ferait honneur à nos climats. L'ouvrage le plus pénible auquel ils soient employés est de manœuvrer de petits canots. Ils demeurent chez leur maître, mangent avec lui, boivent dans sa coupe; et ils ne sont jamais exposés une seconde fois publiquement en vente, à moins qu'ils ne se conduisent mal. Tel est le cas que l'on fait d'un bon et fidèle esclave, que lorsque la misère oblige son maître à le vendre, il le cède à quelque ami intime, qui l'estime doublement à cause de sa fidélité éprouvée.

Ne sachant pas si notre séjour se prolongerait long-temps, je résolus du moins de mettre les momens à profit, et, après avoir rendu visite à l'iman, de me hasarder dans l'intérieur du pays, accompagné de telle escorte qu'il me serait possible d'obtenir, afin de voir plusieurs jardins et quelques sources d'eaux chaudes médicinales dont on parlait beaucoup. Les préliminaires furent bientôt réglés. Notre banian me dit que le guide, le cheval et le costume qu'il me procurerait pour quelques piastres seraient la protection la plus sûre que je pusse désirer.

Dans la matinée du 14, j'allai donc à bord, revêtu de mon uniforme qui m'attira plus de respect et d'attention qu'on n'a coutume d'en témoigner à cette classe de capitaines de vaisseaux qui fréquentent ordinairement ces plages désertes. Il ne me fut pas difficile d'obtenir accès auprès de l'iman; les gens de sa suite s'écartèrent pour me faire place, et me conduisirent à l'endroit où il était assis, entouré de ses secrétaires et de ses esclaves. Sayed-Sayed (c'est son nom) est un homme de moyen âge, d'un extérieur agréable, dont les manières sont simples et sans prétention. Il était évident qu'on lui avait dit que j'étais un officier anglais, et qu'il connaissait le motif de mon voyage; car, après m'avoir fait l'honneur

de se lever à mon arrivée, et m'avoir adressé les complimens d'usage, il ajouta que je n'étais pas le premier officier, appartenant à la Compagnie, qu'il eût reçu à Mascate. Il me nomma alors tous ceux qu'il avait vus, soit à leur arrivée dans ce pays, soit à leur départ pour l'Angleterre, et il me demanda de leurs nouvelles avec un empressement qui semblait marquer un véritable intérêt. Il m'offrit ensuite ses services, et me fit les complimens nationaux qu'il crut les plus propres à flatter mon orgueil, et à faire briller l'étendue de ses connaissances sur la nature de notre puissance et sur notre supériorité navale, et à me donner en même temps une haute idée de sa propre importance, car il fallut que l'homme perçât même au milieu de sa politesse et de son urbanité. Lorsqu'il vit que je désirais prendre congé de lui pour effectuer la petite excursion que je méditais, il me renouvela ses offres de service, me souhaita de la santé et la protection divine pendant mon voyage, et me pria de dire *à la Compagnie* que je l'avais vu, et de présenter ses respects à notre Chah-Zada, George.

Lorsque j'allai chez le banian, je le trouvai en conversation avec deux ou trois Arabes, à l'un desquels il me présenta, en me disant qu'il me servirait de guide. Il me dit que je pouvais

compter entièrement sur sa fidélité, et je le chargeai de me procurer trois chevaux pour trois jours, moyennant vingt piastres. Pendant qu'il alla s'acquitter de cette commission, je m'occupai de ma toilette; et, dès qu'il fut de retour, nous partîmes, et nous commençâmes l'une des excursions les plus monotones et les plus fatigantes que jamais pauvre voyageur ait entreprises. On ne voit, dans les environs de Mascate, ni herbe, ni arbres, ni arbustes, si l'on en excepte quelques dattiers, près des puits d'eau fraîche, au sud et à l'ouest de la ville. Plus nous avancions, plus nous trouvions le pays nu et stérile; je n'avais même personne avec qui je pusse m'entretenir, et mon guide ainsi qu'un autre Arabe qui l'accompagnait paraissaient très-surpris que je n'entendisse pas un mot de tout ce qu'ils disaient.

A la distance d'environ dix milles, nous nous trouvâmes sur un terrain très-élevé, quoique nous n'eussions plus à gravir de ces collines escarpées et rocailleuses qui jusque-là avaient retardé beaucoup notre marche. Nous avions vu de loin en loin quelques misérables cabanes et quelques tentes disséminées de côté et d'autre; nous arrivâmes alors dans un petit village où quelques femmes étaient occupées à travailler

en plein air, la figure découverte. Dès qu'elles nous aperçurent, elles s'enfuirent précipitamment, en criant de toutes leurs forces : « Au voleur ! au voleur ! » il est vrai que nous n'avions pas une mine bien rassurante, et mes deux compagnons, à ne les juger que sur l'extérieur, auraient certainement figuré à merveille au milieu d'une bande de brigands. J'avoue néanmoins que cet excès de méfiance ne me donna pas une idée très-favorable de l'hospitalité de cette tribu ; en effet, quelque inopinée que fût notre visite, nos manières n'annonçaient pas des intentions hostiles, et nous étions en trop petit nombre pour donner de justes sujets de crainte. Quoi qu'il en soit, il plut à ces dames de prendre l'alarme, et de nous convaincre que, même au milieu de ces déserts sauvages, la timidité est l'attribut de leur sexe. Force nous fut donc de digérer cet affront, et d'attendre patiemment que leurs cris attirassent quelques-uns des hommes ; il en arriva bientôt ; et, après un court pourparler, nous obtînmes la permission de mettre pied à terre et de nous reposer.

Il y avait quatre heures que nous étions en route, quoique nous eussions fait très-peu de chemin ; et, comme le jour était fort avancé, j'avais naturellement supposé que nous passerions la nuit

dans cet endroit, et qu'on nous offrirait quelque nourriture pour réparer nos forces; mais je fus cruellement trompé dans cette espérance, et l'on ne nous donna pas même un verre d'eau pour étancher notre soif. Mes compagnons semblaient même ne pas concevoir qu'on pût éprouver quelque besoin de cette espèce; et, comme ils me traitaient absolument comme si j'avais été sourd et muet, ne s'exprimant jamais que par signes, peut-être pour tromper nos hôtes ou bien faute d'expressions, il me fallut bien garder le silence et me prêter à leurs vues pour éviter d'être reconnu comme européen.

Après une halte d'environ une heure que nous passâmes en plein air, un vieillard se leva pour nous accompagner à pied. La soirée était déjà assez avancée; mais, comme mon vocabulaire ne se composait que de mots isolés, et que je ne pouvais m'exprimer que par monosyllabes, je ne pus même demander quelle serait probablement la durée de cette désagréable aventure. Je ne doutais pas de la fidélité de mon guide; néanmoins j'avoue qu'à mesure que la nuit avançait, je commençais à me repentir vivement d'avoir entrepris une excursion dans laquelle j'éprouvais tant de contrariétés, sans avoir vu rien qui pût me dédommager de la fatigue à laquelle

je m'étais volontairement exposé. Nous continuâmes notre route pendant encore environ six heures; et, mourant de soif, presque malade faute de nourriture, j'allais perdre courage, lorsque nous arrivâmes enfin dans un village plus considérable, où mon guide m'apprit par signes que nous passerions le reste de la nuit. Je m'étais passé de dîner, je me passai encore de souper, et je me couchai sur la dure, devant un grand bâtiment carré appartenant, à ce qu'on dit, à l'iman de Mascate.

Lorsque nous nous levâmes le matin, je décidai mon guide, non sans quelque peine, en lui répétant continuellement le mot et en lui montrant ma bouche, à me procurer un peu d'eau, ainsi que quelques dattes. Une vieille femme me donna, pour compléter le repas, un morceau du gâteau de riz le plus noir que j'eusse jamais vu, et refusa une piastre que je lui offris en retour. Le jour me permit alors de voir que nous étions effectivement dans un village assez considérable; devant le bâtiment près duquel nous avions campé, était un bassin d'eau entretenu par des sources voisines, et entouré de quelques dattiers et de quelques grenadiers qui faisaient donner à cet endroit le nom de jardin. Lorsque je vis que c'étaient là les jardins dont on m'avait fait

un pompeux éloge, ma curiosité se trouva pleinement satisfaite; et, dès que notre repas frugal fut terminé, je tâchai de faire comprendre par signes à mon guide que je ne désirais pas aller plus loin, et, pour ne pas lui laisser le moindre doute sur ce que je voulais lui dire, je commençai à retourner sur mes pas. Nous ne revînmes cependant pas exactement par la même route que nous avions suivie en venant; nous en prîmes une plus courte, et ne fûmes que huit heures en route; mais, comme la chaleur du jour était excessive, et que depuis deux jours j'avais pris fort peu de repos, j'étais littéralement épuisé de fatigue, lorsque je fus de retour de cette expédition malencontreuse.

Malgré le mauvais succès de cette tentative, je retournai le 16 à terre, et j'allais me diriger d'un autre côté, lorsqu'il survint une tempête assez forte. N'ayant qu'une opinion fort médiocre des talens de notre capitaine, il me tarda aussitôt de retourner à bord, dans la crainte qu'il ne fût entraîné en pleine mer, et qu'il ne me laissât encore derrière lui. L'offre d'un dollar me fit trouver un canot; mais ce ne fut qu'avec les plus grandes peines, et après avoir fait deux tentatives inutiles, que nous pûmes nous approcher du bâtiment; et je le trouvai dans un état si déplo-

rable, que je serais peut-être resté à terre si j'avais prévu les résultats funestes que devait avoir l'obstination de notre commandant. Le malheureux fondait en larmes, avait entièrement perdu la tête, et se bornait à déplorer son malheur et sa fin prochaine ; tandis que, au milieu d'une mer orageuse, le vaisseau était entraîné vers une pointe de rocher qui menaçait notre proue. Il ne fallait pas une grande pénétration pour voir que notre position n'était pas sans danger. Je me tournai du côté du contre-maître qui fumait sa pipe avec la nonchalance caractéristique d'un véritable marin, et lui demandai ce qu'il pensait de notre situation. J'avoue que son sang froid seul eût suffi pour inspirer de la confiance, et il formait un contraste parfait avec son capitaine qui était transi de crainte. Il me dit que rien n'était désespéré ; notre ancre, entraînée par les vagues, s'était déjà attachée deux ou trois fois, et elle pourrait finir par prendre terre. « Au surplus, » ajouta-t-il, « ce ne sera pas la première fois que « j'aurai fait naufrage ; » et ce n'était pas la plus consolante de ses réflexions. L'instant d'après, nous l'entendîmes s'écrier : « L'ancre a pris terre ; « tout est sauvé ! » et, saisissant le plomb et la corde, il courut à la poupe avec une joie et un empressement qui ne pouvaient être égalés que

par l'indifférence qu'il avait montrée au moment du péril.

Nous avions échappé au danger le plus imminent; mais nos inquiétudes n'étaient pas pour cela détruites, et elles durèrent toute la nuit. Mais, au lever de l'aurore, la mer agitée se calma, le soleil brilla dans toute sa splendeur, et tout redevint tranquille. Dans le cours de la journée, la plus grande partie de nos passagers revinrent à bord, et l'on fit toutes les dispositions pour le départ.

Avant de quitter Mascate, nous ferons observer que ce n'est guère que comme principal entrepôt d'un commerce considérable que cette ville est remarquable : ses exportations particulières ne consistent qu'en dattes d'une qualité inférieure, en sept à huit milles sacs de café, en soufre, en *ruinos* (1), et en un petit nombre de chevaux et de chameaux, indépendamment de l'argent en barres qu'elle donne en échange de nos marchandises des Indes. Il s'en faut de beaucoup qu'on soit d'accord sur la population de Mascate; l'activité et le mouvement qui y règnent, et le flux et le reflux continuel d'étrangers, la font pa-

(1) Le *ruinos* est une plante employée dans les teintures rouges de l'Orient.

raître beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est en effet. A en juger cependant d'après la population connue d'autres villes, en comparant leur circonférence, la hauteur et le nombre des maisons, je ne crois pas que, compris les étrangers qui résident dans la ville, elle soit au-dessous de 30,000 âmes; et si nous évaluons au tiers celle de Muttura, endroit considérable, mais faiblement peuplé, et au quart celle des villages environnans, nos calculs s'accorderont alors avec les renseignemens les plus dignes de foi que je pus obtenir, et porteront l'évaluation totale à près de 47,000 âmes.

En 1650, cette ville fut fortifiée par les Portugais, qui y étaient établis depuis près de trente ans; et, *à l'extérieur*, on la dirait presque imprenable; mais si l'on considère les avantages qu'on peut retirer des hauteurs qui l'environnent, on verra que ses batteries ne méritent pas même d'être attaquées régulièrement: la faiblesse du profil, l'élévation des ouvrages en général, et les monticules dont nous venons de parler, en rendraient la défense impossible, quand même l'artillerie qui les protége serait dans un meilleur état. La ville et les bâtimens en général ont l'air un peu chétif; cependant le commerce dont elle est le centre, les vaisseaux qui en fréquentent

le port, le nombre de personnes qui y affluent de toutes les parties de l'Arabie, ses bazars couverts, remplis de marchandises de toute espèce, ne peuvent manquer de donner une haute idée de son opulence et de sa prospérité. Quant au climat, la chaleur n'était pas alors plus considérable qu'elle ne l'est à Bombay dans la même saison; le thermomètre marquait 82° sur mer, 86° dans l'anse, et 90° dans la ville; mais, dans les mois de juin, de juillet et d'août, elle est si excessive que personne ne peut marcher dans les rues. Parmi les fruits que quelques jardins produisent, le melon, le raisin et la grenade méritent le premier rang; ces fruits y ont la saveur la plus délicieuse; la grenade, surtout, est vraiment digne d'être appelée le fruit du Paradis; et, lorsque le poète de Chiras vanta si hautement la supériorité de celles qui croissaient dans sa vallée natale, il ne connaissait assurément pas la grenade de ce climat.

Lorsque la puissance des Portugais commença à décliner en Orient, la ville de Mascate fut reprise par les Arabes, commandés par Essouf-Ben-Aly, prince de Norenvae; et, à cette époque, toute la garnison fut massacrée, à l'exception de quelques soldats qui se firent mahométans. Depuis cette époque, elle a toujours été libre, si

ce n'est p dant un certain temps, sous le règne de Nadir-Chah, qui, profitant des dissensions qui existaient alors entre le sultan Ben-Murschid et l'iman Seif-Ben sultan; parvint à s'emparer de la ville par le stratagème de Mirza-Tacki-Khan, son général. Le rusé Persan n'avait été appelé que comme auxiliaire; mais il invita l'iman à une fête; et, lorsqu'il s'aperçut que les liqueurs de Chiras commençaient à opérer sur sa raison, il lui déroba adroitement son sceau, et l'apposa à un ordre de remettre les forts qui commandaient la place. Le règne des Persans ne fut pas néanmoins de longue durée; les deux compétiteurs moururent immédiatement après; Achmed-Ben-Sayid, gouverneur de Sohar, chassa les usurpateurs par des moyens à peu près semblables à ceux qu'ils avaient employés; et ses compatriotes, en reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés du joug de l'étranger, le placèrent à la tête du gouvernement.

Sayid-Ben-Sayid, iman actuel, second fils de ce patriote, fait sa résidence ordinaire dans un palais situé près de la mer, qui était autrefois l'église cathédrale de la garnison portugaise. Cet iman est entièrement indépendant de la Porte, et il partage cette partie de l'Arabie avec le prince de Moka et les Wahabis, quoique les

parts ne soient pas égales ; car, à proprement parler, il n'a d'autorité que sur la province d'Oman. On dit qu'il peut mettre sept mille hommes en campagne, dont partie sont des Balouches et des Sindyens (1), des environs de Tatta ; c'est cependant surtout comme puissance navale que doit être considérée la tribu qu'il gouverne. Cette marine, si je puis me servir de cette expression, se compose de *la Caroline*, frégate de quarante canons, assez bien équipée ; de deux grands bâtimens appartenant autrefois à la Compagnie, et de trente à trente-cinq bâtimens marchands du second ordre.

---

(1) Voyez *Voyages dans le Belouchistan et dans le Sindhy*, par Henry Pottinger; traduit de l'anglais, 1818, 2 vol. in-8.°, avec carte et figures, à la même librairie.

CHAPITRE IV.

Insurrection à bord.—Ormus.—Ile de Caïn.—Pirates Joasmis.—Leurs cruautés.—Arrivée à Bucheher.—Histoire et commerce de cette ville.—Ile de Karek.—Pêche de perles dans l'île de Bahrein.—Arrivée à Bassora.

Nous partîmes de Mascate le 18 novembre, et il y avait deux jours que nous étions en mer lorsqu'une insurrection éclata à bord du bâtiment. J'étais dans ma chambre; et, entendant un grand tumulte dont je ne soupçonnais pas la cause, je montai sur le tillac, et vis le contre-maître qui se débattait au milieu des Arabes et des Persans que nous avions à bord, et le capitaine qui demandait à grands cris son épée. Je m'empressai d'aller à leur secours; et, aidé des matelots, nous parvînmes à nous emparer des mutins, et heureusement sans effusion de sang. J'appris ensuite ce qui avait donné lieu à cette sédition. Il paraît que les Persans, ayant eu une légère querelle avec quelques matelots, s'étaient mis en devoir de châtier sur-le-champ ce qu'ils appelaient leur insolence, en essayant d'en étrangler

un. Le contre-maître ayant voulu s'y opposer, ils s'étaient jetés sur lui, et se préparaient à lui faire subir le même sort, lorsque nous parvînmes à les faire rentrer dans le devoir. Une nuit passée dans les fers calma un peu la fureur de ces petits despotes, et, le lendemain matin, ils implorèrent leur pardon du ton le plus humble et le plus suppliant.

Le 21, après avoir passé devant une île basse et rocailleuse, nous découvrîmes Ormus, le Necrokin des Tartares, l'Armazia, l'Ormuzium, ou l'Organa des anciens. Les merveilles et l'opulence d'Ormus touchent de trop près à l'époque la plus glorieuse de l'histoire du Portugal, et se lient trop intimement à la renommée de ces premiers navigateurs dont l'heureuse audace fraya le chemin que nous avons suivi depuis, pour que nous puissions passer entièrement cette ville sous silence. C'est le devoir du voyageur de consigner sur ses tablettes les changemens opérés par le temps, et les vicissitudes qu'a éprouvées le sort des cités, ainsi que celui des empires. Dans le 11.e siècle, sur l'île inculte de Gombroun, au milieu de rochers stériles, un conquérant arabe jeta les fondemens d'une ville qui, par la suite, devint la capitale d'un empire. Entrepôt d'un commerce entre l'Inde et nos cli-

mats, elle offrait, à cette époque, un lieu de résidence plus agréable qu'aucune autre ville de l'Orient. Des marchands s'y rendaient de toutes les parties du globe, et y faisaient assaut de luxe et de magnificence. « Des femmes charmantes, de toutes les parties de l'Asie, instruites, dès leur enfance, dans l'art de varier les délices d'un amour voluptueux, s'y présentaient en foule aux regards des étrangers qu'elles captivaient par leurs sourires, et qu'elles y retenaient au sein des plaisirs les plus séduisans. L'air même était embaumé par les plus doux parfums, et la terre était couverte des plus riches tapis. » Telle était la cité d'Ormus, ainsi que d'autres villes d'antique renommée. Aujourd'hui elle est redevenue ce qu'elle était dans l'origine, un misérable village sur un rocher aride. Quelques cabanes, quelques pauvres Arabes, des ruines qui rappellent son ancienne grandeur, voilà ce qu'on voit maintenant sur l'emplacement d'Ormus ! On connaît l'histoire de sa chute et de sa décadence. Conquise par le célèbre Albuquerque en 1507, cette ville fut reprise par Chah-Abbas-le-Grand, roi de Perse, le 25 avril 1622. Après cette époque, les plus riches de ses habitans allèrent s'établir à Mascate, sur la côte de l'Arabie, et y transportèrent une partie de son commerce.

Les jours suivans, nous eûmes les vents constamment contraires ; nous rencontrâmes deux chaloupes montées par des pirates, à la hauteur de l'île de Caïn, leur principal lieu de rassemblement. Pour cette fois, cependant, nous en fûmes quittes pour la peur, ils n'osèrent pas nous attaquer, et nous continuâmes paisiblement notre route ; mais je ne puis m'empêcher de dire ici qu'il me semble que c'est mal soutenir et notre honneur national, et le titre que nous prenons de maîtres de l'Océan, que de permettre à ces bandits féroces d'infester les mers et de nous braver en face sur notre élément. Ne reconnaissant aucunes lois, nulle considération ne peut les arrêter ; et leur cruauté sauvage, formant une ligne de démarcation insurmontable entre eux et les nations civilisées, repousse la confiance et inspire l'horreur. Et cependant, il faut l'avouer à notre honte, nous leur avons envoyé des députations, nous avons fait des traités avec des barbares qui ne voulaient qu'observer nos forces, afin de profiter ensuite de notre sécurité. Lorsque la guerre se fait en quelque sorte sous l'égide de certains principes qui sont reconnus par les nations civilisées en général, ils sont alors le gage d'une sécurité et d'une confiance mutuelle. Mais lorsque nous voyons ces barbares massacrer ou

mutiler tous les prisonniers qui tombent entre leurs mains, c'est montrer de la faiblesse, c'est même participer à leur crime que de différer un seul instant de tirer une vengeance éclatante de pareilles atrocités.

Les pirates du golfe se composent de différentes tribus arabes. La principale, les Joasmis de Rass-al-Kymer, étant intimement unie avec celle des Wahabis, puissance déjà reconnue, notre gouvernement a éprouvé de la répugnance à les attaquer, et de là provient l'impunité dont ils abusent. Leur flotte se compose, dit-on, de soixante grands vaisseaux et de huit à neuf cents bâtimens de moindre grandeur, et porte dix-huit à dix-neuf mille hommes à bord. Leur histoire remonte à une antiquité très-reculée. L'empire du roi-pirate, qui s'emparait (dit le Koran d'Ebn-Hankal) de tous les bâtimens qui excitaient sa cupidité, était connu avant la sortie d'Égypte. Les Wahabis, entre autres, tirent leur origine (1) de la province de Nedjed, où Moseillama, contemporain et rival de Mahomet, propagea d'abord les principes de sa foi. C'est probablement le même peuple que les Mobeyyidites, ou, comme

(1) Voyages de Niebuhr.

les appellent les Persans, les Safid-Iamehghiens, qui étaient autrefois sectateurs d'Hakem-Ebn-Hashem, appelé quelquefois, par les Arabes, Al-Mokanna et Al-Borkai, ou le prophète voilé. On dit de cette secte que, sous le règne du calife Al-Mohdi, de la race d'Abbas, Hakem-Ebn-Hashem, le prophète, se fit un grand nombre de prosélytes dans le Nakhschab et dans le Kasch, donnant à entendre que la Divinité résidait dans sa personne, et qu'elle était descendue d'Adam à lui par l'intermédiaire des prophètes qui avaient apparu dans l'intervalle. Il acquit une grande puissance; mais, assiégé à la fin par les troupes du calife, il empoisonna ses femmes, ses enfans et ses concubines, fit allumer un grand feu dans lequel il les jeta, et s'y précipita lui-même, dans la 163.e année de l'hégire, en promettant à ses sectateurs qu'il reparaîtrait.

Les pirates du golfe, à différentes époques, ont nui également au commerce du Portugal et au nôtre. Quelques-uns de leurs vaisseaux portaient jusqu'à quarante canons, et avaient trois cents hommes à bord. En 1808, ils s'emparèrent du bâtiment croiseur de la Compagnie, *le Sylphe*, ainsi que du secrétaire persan attaché à notre députation qui était à bord du vaisseau. Ils se disposaient à massacrer l'équipage; et quelques

malheureux avaient déjà été les victimes de leur barbarie, lorsque les autres furent sauvés par l'intervention du vaisseau de Sa Majesté, *la Néréide*, qui attaqua les pirates, et coula à fond leurs vaisseaux, après un combat court, mais opiniâtre. Peu après, *la Minerve*, vaisseau marchand commandé par le capitaine Hopgood, fut attaquée par une flotte composée de cinquante-cinq vaisseaux ou chaloupes, montés par plus de cinq mille hommes. Après s'être canonnés de loin pendant deux jours, les Arabes parvinrent à monter à l'abordage, et à s'emparer de ses ponts. L'issue du combat est si horrible qu'à peine est-il possible de la croire, ou d'avoir le courage de la raconter. Couvert de blessures, et ne pouvant plus se soutenir, le capitaine Hopgood sentit qu'il ne restait aucun espoir de sauver le navire; il remit donc le seul pistolet qui lui restait à son contre-maître, en lui donnant l'ordre exprès de courir à la Sainte-Barbe, et de faire sauter le bâtiment dès que les Arabes seraient sur le tillac. Quel honneur pour leur mémoire, et quel avantage pour tous les navigateurs, si ce commandement eût été exécuté, et que ces braves marins eussent donné un exemple aussi éclatant du courage et de l'intrépidité anglaise! Mais, une fois en bas, le contre-maître

ne songea qu'à sa sûreté, et courut se cacher; toute résistance fut inutile, et bientôt les pirates se virent maîtres de tout le navire.

Ce fut alors que, de sang froid, ces monstres commencèrent un affreux massacre, accompagné d'une solennité barbare, et de toutes ces cérémonies superstitieuses, qui pouvaient ajouter encore à l'horreur d'un pareil spectacle. On employa l'eau, les parfums et les prières pour purifier le vaisseau: alors on amena les victimes enchaînées, l'une après l'autre; et, tandis que des cris de joie, et Allah! Akbar! retentissaient de toutes parts, on leur fit tendre la gorge pour recevoir le couteau, et elles furent offertes en sacrifice. Allah il Allah! « Il n'y a de dieu que Dieu; » et tout rentra dans le silence; il ne restait plus de victimes: un seul individu, tout mutilé, ne fut pas mis à mort, et fut débarqué dans le port le plus proche, pour répandre cette horrible nouvelle.

En 1809, la patience de notre gouvernement étant épuisée, et notre commerce entièrement suspendu par les déprédations continuelles de ces pirates, une expédition partit sous le commandement du capitaine Wainright et du colonel Smith; nos troupes effectuèrent un débarquement, prirent d'assaut Rass-al-Kymer, et

firent sauter cinquante-trois de leurs plus grands vaisseaux; leurs autres ports furent successivement attaqués, et ils opposèrent partout une résistance opiniâtre, et particulièrement lors de l'attaque de Chiras qui était défendu par un général d'Abdoul-Uzzir. N'accordant pas de quartier à leurs prisonniers, ils n'en attendent pas de leurs ennemis; et, lorsque leurs murs étaient démolis et leurs batteries hors d'état de servir, ils n'en persistaient pas moins à se défendre. Sommés de se rendre, ils s'y refusèrent, et nous rejetèrent nos bombes et nos grenades avant qu'elles eussent le temps d'éclater; mais néanmoins leur rage barbare et indisciplinée sera toujours vaine contre les efforts de nos troupes, et la leçon qu'ils reçurent alors produisit un effet momentané qui les retint dans l'inaction pendant le peu d'années qui se sont écoulées depuis cette époque. Le manque de bois pour construire de nouveaux bâtimens fut peut-être la cause de cette longue inactivité si peu analogue au caractère de ces tribus arabes; mais, en 1816, ils commencèrent à manifester un esprit de pillage qu'il sera probablement nécessaire de réprimer de nouveau par la force.

Un voyage par mer est en général entièrement

dépourvu d'intérêt. Confiné dans d'étroites limites, n'ayant que la mer et le firmament pour toute perspective, vous n'avez rien qui fasse diversion à cette existence insipide et monotone que vous êtes condamné à traîner. Il n'en fut pas de même néanmoins dans cette circonstance, et nous eûmes autant d'alarmes, autant de désagremens, autant d'aventures que le chevalier de la Manche eût pu lui-même le désirer. Nous étions à peine revenus de la frayeur occasionnée par les rochers, puis par l'insurrection, et enfin par les pirates, lorsque, le 28, de grand matin, nous fûmes réveillés tout-à-coup par la voix de notre commandant qui nous criait de nous lever et de nous défendre, ou que nous serions tous massacrés à l'instant. Un appel aussi terrible ne laissait pas même le temps de la réflexion; mais j'avais à peine eu le temps de m'élancer hors de mon lit, et de chercher dans l'obscurité mon sabre et mes pistolets, que la porte de ma chambre fut enfoncée, et je vis un homme s'y précipiter, l'épée nue à la main, et m'attaquer en furieux. Heureusement je parvins bientôt à désarmer mon adversaire, et je découvris alors que c'était notre infortuné capitaine qui, ayant entièrement perdu l'usage de la raison, s'était imaginé qu'on l'at-

taquait, et nous avait donné cette alarme; ces sortes de scènes se renouvelèrent si souvent que nous fûmes obligés de le tenir enfermé.

Enfin, nous arrivâmes à Bucheher le 4 décembre; et, comme nous devions y passer quelques jours, je m'amusai à parcourir les bazars, à examiner les environs, et à recueillir des renseignemens sur l'état actuel de la Perse, particulièrement sur l'histoire de cette ville.

L'histoire ancienne de la Perse était beaucoup mieux connue que son état actuel; avant que le général Malcolm, qui fut notre ambassadeur auprès de la cour de Perse, eût traité ce sujet avec son talent ordinaire. A l'empire des successeurs de Séleucus Nicator, succéda une race de rois parthes, qui firent la guerre aux empereurs romains, et éprouvèrent tour à tour des revers et des triomphes. A la faveur des changemens opérés par la réussite de l'imposture de Mahomet, Tangrolipix et Ulahoun, ou Ullah-Kan, le premier turc, le second tartare, fondèrent chacun une dynastie de rois. Les races des Turcomans et des Sophis leur succédèrent. A la mort de Thamas-Koulikan, appelé ordinairement Nadir-Chah, d'abord général, et ensuite successeur du dernier roi de cette race, le royaume fut en proie à l'anarchie, de sorte qu'il est extrême-

ment difficile de conserver l'ordre de succession et d'observer les dates. Plusieurs compétiteurs paraissaient à la fois, et étaient reconnus ou rejetés, suivant le degré d'influence que leur donnait un succès momentané. Néanmoins Mahomet-Hassan-Kan, l'un de ces rivaux, et chef de la tribu Çadjar, établit une autorité qui lui fut enlevée par Kérim-Kan, mais que ses descendans reprirent ensuite, et conservent encore aujourd'hui; car Aga-Mahomet-Kan, son second fils, détrôna Lootf-Ali-Kan, le dernier et le plus grand des succeseurs de Kérim-Kan, et eut pour successeur le monarque actuel, fils de son frère aîné, qui avait été tué dans un combat par les Turçomans.

Les règnes de Kérim-Kan et de Lootf méritent de nous occuper particulièrement, à cause de leur rapport indirect avec l'histoire de Bucheher. Brigand, kourde d'origine, Kérim-Kan, se distinguant par son courage, avait vaincu et fait périr Mahomet-Hassan-Kan, et s'était emparé du trône, tandis que les princes de la dynastie actuelle avaient été obligés de renoncer momentanément aux honneurs de la royauté. Bucheher, situé dans le Faristan, sur une langue de terre étroite, fait partie d'un de ces petits états indépendans que les Arabes ont établis et qu'ils conservent

encore généralement sur la côte orientale du golfe Persique. Kérim-Kan avait été occupé à les affaiblir et à les détruire ; mais celui de Bucheher, sous l'administration du cheik Nasr, qui en était gouverneur, parvint au plus haut degré de prospérité et d'influence, et ce fut grâce aux efforts de ce chef illustre et de son fils, que Lootf-Aly, le monarque persan, remonta sur le trône auquel il avait renoncé à la mort de Kérim, son père.

Les Arabes, même à présent, ne parlent qu'avec enthousiasme de la gloire et de la générosité de ce digne gouverneur. Tel était l'amour qu'on lui portait, que toutes les tribus du Faristan couraient se ranger sous son étendard, dès qu'ils voyaient paraître, en signe de guerre, les vases et ustensiles qui avaient servi à préparer ces festins splendides qu'il avait prodigués. Abdoul et Mahomet-Russoul, petits-fils de ce gouverneur, aspiraient tous deux à l'autorité, au moment où nous étions à Bucheher, mais sans se livrer à cette animosité violente et contre nature qui divise si souvent les membres d'une même famille en Orient. Ils paraissaient même tous deux disposés à consentir à régner tour à tour, ce qu'ils firent effectivement. Il est vrai qu'Abdoul-Russoul en particulier connaissait par expérience le néant

des grandeurs humaines; car ce fut lui qui, à l'époque de l'ambassade de sir Harford Jones en Perse, fut saisi, emmené prisonnier à Chiras, et accablé de toutes sortes d'outrages et d'indignités.

Par suite de la nature de sa position et de son gouvernement, Bucheher a toujours servi d'asile à ces fugitifs illustres que la fortune contraire ou le choc des factions forçait à quitter leur patrie. Abdulla-Aga et Sayed-Allowi, hommes de haut rang à Bagdad, venaient d'en partir, lorsque nous arrivâmes. L'épouse du second ministre de l'empire, veuve en premières noces d'Haji-Kelil-Kan, l'ambassadeur persan, qui périt malheureusement à Bombay, était au nombre des fugitifs qui s'y trouvaient encore; tandis que, par un étrange revers de fortune, aveugle et accablé de vieillesse et d'infirmités, un monarque détrôné traînait dans l'enceinte de cette ville une misérable existence, en exerçant la profession de vétérinaire. Son jugement et son discernement étaient réellement incroyables. Quoique aveugle (un fil d'archal ardent lui avait été passé au travers des yeux), il savait, au toucher, et même au seul bruit de leurs mouvemens, juger parfaitement les chevaux qu'il achetait.

Le commerce de Bucheher, le principal port de

Perse, a presque toujours été très-considérable. Indépendamment des bâtimens croiseurs, des vaisseaux de guerre, et des petites frégates arabes qui le fréquentent, il y vient ordinairement, tous les ans, de l'Inde, dix à douze grands vaisseaux qui font le commerce dans le golfe Persique sous la protection de notre pavillon. Sept à huit de ces navires font même souvent deux voyages dans l'année. Les importations consistent en grosses étoffes de couleurs foncées, en étoffes vertes et bleues pour l'habillement persan, en marchandises de Surate et du Bengale, en dattes, en café, en riz et en armes; les habitans donnent en échange de l'argent en lingot, des soieries d'Yesd et de Caschan, des soies rouges du Ghilan, des tapis d'Ispahan, de la laine d'une grande finesse du Kerman, de la rhubarbe de la Bucharie, des chevaux, des mules, de l'eau de rose, du vin de Chiras, du coton et des fruits confits. D'après l'étendue de ce commerce, on s'attendrait à voir un certain degré de magnificence, ou du moins de commodité, dans les bâtimens et dans les bazars de Bucheher; mais, tout au contraire, ils sont même inférieurs à ceux de Mascate et de Bassora. On n'y voit que douze à quinze maisons un peu remarquables, cinq cents maisons en pierres fort petites, six mosquées et quatre caravanserais,

sans parler d'un grand nombre de cabanes. La population est d'environ douze mille âmes. La ville est entourée d'une vieille muraille flanquée de douze tours tombant en ruines, qui ne pourraient être d'aucun secours en cas d'attaque.

Dans les derniers jours de notre séjour à Bucheher, nous eûmes à gémir sur le sort d'une jeune fille de seize ans fort intéressante, qui avait été surprise en commerce familier avec un chrétien, crime que les principes rigides du Koran punissent de mort; l'infortunée fut enlevée tout-à-coup, et entraînée pendant la nuit pour subir l'arrêt que ses implacables persécuteurs avaient prononcé. Des raisons particulières m'empêchent de détailler les faits; mais je n'ai pas voulu passer cet événement entièrement sous silence, parce qu'il peint les mœurs des Arabes de la côte. En Perse, ces sortes d'aventures s'arrangent ordinairement au moyen d'une amende peu considérable qu'on paye au magistrat civil.

Le jour de notre départ, au moment où j'allais m'embarquer, je fus accosté par un de ces vagabonds que les chances de la guerre, ou plutôt l'esprit remuant du siècle, ont conduits dans ces climats lointains. Après avoir essayé de se faire passer pour un homme de condition, que des raisons secrètes obligeaient à une absence momen-

tanée, il avoua, en mauvais français, qu'il était un prisonnier russe, et qu'étant presque sans ressources, il désirait retourner dans sa patrie par Bassora ou par Bagdad. Cette histoire était assez plausible, car on rencontre souvent un grand nombre de ces malheureux; mais comme j'avais aussi remarqué que parmi eux il y avait beaucoup d'imposteurs dont les vues et la condition étaient fort différentes de ce qu'ils prétendaient, je refusai de parler en sa faveur au capitaine de notre bâtiment, qui, d'ailleurs, n'eût pu le recevoir sans l'autorisation du résident anglais; et, m'étant rendu à bord, nous partîmes bientôt.

Nous arrivâmes, le 13, à Karek, petite île sablonneuse, où l'on prend des pilotes. Cette île est remarquable, dans l'histoire des établissemens européens dans l'Orient, par l'avantage que le baron Kniphausen, résident hollandais à Bassora, sut tirer de sa position à l'embouchure du Chat-al-Arab. Privé de ses biens, qui avaient été le prix de sa rançon et n'ayant plus de ressources que dans son activité et dans son courage, le baron se réfugia à Karek avec une cinquantaine d'hommes déterminés, et commença, dès ce moment, à mettre de telles entraves au commerce des Turcs, que ceux-ci se virent

forcés de lui restituer ce qu'ils lui avaient pris, et de lui accorder les priviléges commerciaux qu'ils lui avaient auparavant refusés.»

Cette île appartenait autrefois aux Portugais; on voit encore des traces de leur ancienne résidence et de leur culte religieux, malgré le zèle qui s'est efforcé de détruire ces symboles de leur foi. Nous avons déjà indiqué les avantages de sa position qui commande le commerce de Bucheher, de Bassora et de Bagdad, tandis qu'Ormus commanderait également celui du golfe Persique, avec notre supériorité navale. Si nous établissions de petites garnisons dans chacune de ces îles, nous placerions notre commerce sur une base plus solide et plus respectable que celle sur laquelle il repose aujourd'hui. Maintenant nous sommes à la merci d'esclaves abjects, mais insolens. En nous établissant dans ces positions, nous pourrions prendre pour devise, à l'égard des puissances du golfe, « *oderint dum metuant;* » nous pourrions même augmenter notre influence auprès de la cour de Perse, par la facilité que nous aurions de maintenir ces puissances dans le devoir, ou d'appuyer leurs prétentions, selon que les circonstances nous paraîtraient le demander. Parvenus à une élévation assez imposante pour exciter la jalousie,

nous n'exerçons pourtant pas sur le golfe cet ascendant que notre supériorité navale devrait obtenir; nos forces, quoique respectées, n'inspirent pas une crainte salutaire à cause de la politique secondaire observée à l'égard des plus vils pirates de ces côtes. Il n'est pas jusqu'aux présens que nous prodiguons, qui ne soient reçus comme *un tribut* par la cour de Perse.

La politique des Russes à l'égard de cette puissance est bien différente; ils se fortifient sur tous les points de contact, et dictent alors des lois, tandis que nous nous fions à ces promesses illusoires dont l'événement prouvera la futilité. Le succès est en quelque sorte entre nos mains; il ne nous reste qu'un pas à faire, et notre pouvoir est inébranlable. Nous sommes plus puissans, plus respectés pour notre conduite, plus éclairés dans notre politique, que ne l'étaient ni les Portugais ni les Hollandais, lors même que leurs flottes parcouraient en triomphe le golfe Persique, et défiaient les Soudans, les Persans et les Turcs. Il ne nous reste plus qu'à nous prévaloir des avantages que nous possédons, pour nous assurer, surtout en Perse, cette influence d'où dépendent l'affermissement et la durée de l'empire que nous avons établi.

Si l'on en excepte sa position, Karek n'est re-

marquable que par les vestiges de superstition que les Portugais ont laissés derrière eux comme un monument de leur valeur martiale et de leur bigoterie religieuse. Au moyen d'une tradition populaire, l'une de leurs églises est devenue le saint sépulcre de Pir-Mahomet, fils d'Aly, le prophète des Persans et de la secte des Chéites. Des croix, des tuiles peintes, et d'autres devises, indiquent la destination première de ce bâtiment: il est toujours un objet de vénération religieuse; les noms et les cérémonies ont seulement changé. Pour aller à cette église ou à ce sépulcre, le voyageur traverse un long passage ou aquéduc souterrain, construit dans l'origine pour faire venir dans la ville l'eau d'un rocher qui est en face. La nature de cet ouvrage pourrait faire croire que la population et l'opulence de Karek étaient originairement plus considérables qu'elles ne le sont à présent, s'il n'y avait pas à l'extrémité méridionale quelques cavernes taillées dans le roc, qui ne donnent pas une idée très-favorable des mœurs et de la civilisation de la race qui les habitait. Je suis entré dans de grands détails sur cette île, à cause de son importance et des avantages que nous pourrions retirer de sa position. Le fort qui protége le lieu du débarquement est en grande partie de pierre, a un

bastion à chacun des quatre angles, et un ravelin devant la porte d'entrée du côté de la mer, sur lequel on peut mettre une batterie de douze canons; mais à présent il tombe en ruines, et aurait besoin de grandes réparations.

En remontant le golfe Persique, nous ne passâmes devant aucune autre île remarquable, si ce n'est peut-être celle de Bahrein, célèbre par la pêche des perles, et par quelques sources d'eau fraîche qui se trouvent au fond de la mer, d'où les plongeurs en rapportent souvent qu'ils puisent à certaines profondeurs. Nous ne pouvons parler de l'état actuel de la pêche que par oui-dire; d'après le grand nombre et la variété des perles que nous vîmes à Bassora, elle doit nécessairement être toujours très-abondante. J'appris que ces perles étaient plus fines et plus rondes que celles de Ceylan, mais qu'elles perdaient plus vite leur couleur, et que leur valeur tombait considérablement dans les trente années qui suivent celle où elles ont été pêchées. L'imagination peut entrer pour beaucoup dans cette assertion: telle est cependant l'opinion générale; mais on affirme qu'après ce laps de temps, elles ne sont plus sujettes à aucun changement.

Ce ne fut que le 21 que nous arrivâmes à Bassora, où je fus reçu avec la plus grande bien-

veillance par le docteur Colquhoun, notre résident dans cette ville. Bassora a été décrit trop de fois pour que je m'étende long-temps sur ce sujet. Mal bâtie et très-sale, cette ville, quoique située dans un climat malsain, fait un commerce considérable; et, malgré les ravages qu'y a faits la peste, elle contient encore une population d'environ 80,000 âmes. Les Arabes y dominent par leur nombre, par leur fortune et par leur influence. Quelques-uns des principaux propriétaires ont huit à dix mille hommes sous leur dépendance immédiate, tant dans la ville que dans les environs. Comme ces esclaves sont généralement très-indisciplinés, et entièrement dévoués à leur maître, on peut se figurer que la position du motselim, qui est un Turc, n'est pas fort agréable. Cependant ce gouverneur, avec environ un millier de soldats de tout genre, qui sont constamment à sa solde, parvient à maintenir une police assez passable dans l'intérieur de la ville, en opposant les grands chefs les uns aux autres, suivant que l'occasion s'en présente. Mais, hors des murs, le mot même de sûreté est inconnu, le désert appartient aux Bedouins qui conservent toujours cette indépendance dont ils jouissent depuis si long-temps.

Bassora doit, dit-on, son origine à l'un des

empereurs romains, et fut aussi le lieu de naissance d'un autre empereur, de Philippe l'Arabe. Cette ville est divisée par une crique qui la traverse, et est entourée d'un mauvais mur de terre, défendu par des bastions circulaires; une grande partie ne contient que des jardins et des plantations de dattiers; de sorte que, quoiqu'elle ait au moins huit milles de circuit, il n'y a guère que la moitié de cet espace où il y ait des maisons. Malgré tous ces désavantages, malgré sa grande étendue et la faiblesse de ses remparts, elle a tenu deux fois contre les rois de Perse, et ne fut prise, par Kerim-Kan, qu'après un siége long et opiniâtre. Pendant mon séjour à Bassora, j'eus le bonheur de rencontrer quelques-uns de mes compatriotes, et le docteur Colquhoun, le résident, avait quarante à cinquante chevaux arabes les plus beaux que j'aie jamais vus, et qu'il avait la bonté de nous prêter, de sorte qu'en général nous passions le temps assez agréablement. Nous parcourions le désert, nous lisions, nous visitions les bains. On nous avait conseillé de ne jamais sortir seuls dans ces occasions, de peur d'être insultés; mais je dois rendre aux habitans de Bassora la justice de dire que, quoique nous n'ayons pas suivi ce sage conseil aussi strictement que peut-être la prudence le demandait, nous

n'avons jamais éprouvé la moindre insulte, ni le moindre désagrément dans la ville. Il n'en est certainement pas de même dans toutes les villes de l'Orient; mais voici un trait qui, quoique insignifiant en lui-même, peut servir à montrer la considération dont les Anglais jouissent à Bassora.

On sait avec quel soin les Mahométans en général s'efforcent de cacher leurs femmes aux yeux des Francs. J'étais allé un jour visiter les bains avec un de mes amis, ils étaient pleins; mais on nous conduisit aussitôt dans une salle particulière, réservée exclusivement pour l'usage des femmes: il y en avait même alors cinq ou six que, malgré leurs cris, on fit sortir sur-le-champ pour nous faire place. Sentant l'inconvenance d'un pareil procédé, d'autant plus que plusieurs de ces dames étaient à peine habillées, je chargeai un domestique arabe, qui m'accompagnait en qualité d'interprète, de refuser de ma part l'honneur qu'on voulait nous faire; mais on nous répondit, en nous accablant de protestations d'entier dévouement, que la salle de bain serait toujours à nos ordres, quand même toutes les femmes de la ville en auraient besoin. Il est vrai que nous payions ordinairement beaucoup plus que les autres; mais cependant je ne crois

pas qu'on eût eu cet excès de politesse pour d'autres que pour nous.

A mon arrivée à Bassora, le résident m'apprit qu'il me serait impossible de continuer de long temps mon voyage, à cause des troubles qui régnaient alors sur la route. Un nouveau pacha avait été nommé à Bagdad; et, comme l'ancien n'était pas disposé à céder sa place, ils avaient pris la résolution de rassembler leurs troupes pour soutenir leurs droits. Six mois s'étaient écoulés, et rien n'était encore décidé. A peine y avait-il eu jusqu'alors un homme de tué de part et d'autre. Comme tout le pays, depuis Bassora jusqu'à Bagdad, s'était déclaré pour l'un ou pour l'autre des deux rivaux, et que les deux partis pouvaient d'un moment à l'autre en venir aux mains, je n'eus d'autre parti à prendre que la patience; et j'employai à recueillir, sur l'Arabie et sur les Arabes, sur les mœurs et sur les usages de ces climats, des renseignemens qui feront le sujet d'un des chapitres suivans.

CHAPITRE V.

Voyage sur le Chat-al-Arab. — Le jardin d'Eden. — Voyage de trois semaines dans le désert parmi les Bédouins. — Tribu des Montifiques. — Cour du cheik Mahamoud. — Querelle chez le cheik Ibrahim.

Le 16 janvier 1817, M. Colquhoun me dit qu'il avait des dépêches indispensables à envoyer à Bagdad, et que je pourrais accompagner le messager, si j'étais disposé à partir si brusquement, et au milieu de tant de troubles et de confusion. Les désordres dont j'ai déjà parlé régnaient encore; mais, comme il était impossible de prévoir quand ils finiraient, j'acceptai avec empressement cette proposition, et fis sur-le-champ les préparatifs de mon départ pour le lendemain.

Le 17, après m'être revêtu du costume arabe que j'avais acheté, et avoir mis dans deux sacs de toile une demi-douzaine de chemises, mon uniforme, un tapis, une couverture et quelques papiers, je me rendis chez le résident, où je trouvai Aly-Aga, mon futur guide, qui semblait se croire le maître, mais que je traitai toujours

en domestique. Aly-Aga, chiaoux ou messager, était un Turc d'environ quarante-cinq ans, qui, par suite de la vie qu'il menait, aurait paru au moins dix ans de plus, si une constitution d'une force extraordinaire et une vigueur incroyable n'avaient résisté aux grandes fatigues qu'il avait essuyées dans sa profession, et à l'effet des liqueurs fortes qu'il buvait continuellement. Sa taille était un peu au-dessous de la moyenne; mais on eût dit qu'il avait été formé au contraire pour être d'une taille prodigieuse, et sa large poitrine et ses épaules carrées semblaient appartenir à un colosse qui avait été arrêté dans sa croissance. Il était extrêmement sale, même pour un Turc, et pouvait passer pour le plus grand menteur de la terre. Ce dont il se vantait le plus, après la quantité de liqueurs qu'il pouvait boire et le nombre de milles qu'il avait faits, c'était de sa discrétion et de sa grande connaissance du monde c'est-à-dire de la route de Bassora à Bagdad.

Comme Aly-Aga doit jouer un grand rôle dans la première partie de cette relation, j'ai cru devoir le présenter en forme à mes lecteurs. Le premier ordre qu'il me donna, ce fut de préparer pour le voyage des provisions en abondance, et de me munir aussi de liqueurs, si j'en faisais usage, attendu que pour lui *il ne tou-*

chait jamais à rien de semblable; enfin, de me tenir prêt à partir à quatre heures. Il en était plus de cinq lorsqu'il parut lui-même. Il avait mis un grand pantalon large à la turque, qui lui montait jusque sous les aisselles, et qui était attaché par une large ceinture de buffle contenant par-devant trois gros pistolets, une carabine par derrière, avec un sabre et un poignard sur les côtés. Après des préparatifs d'une nature aussi imposante, c'était bien le moins qu'il fît un peu l'homme d'importance. Il était très-pressé, me dit-il, il fallait partir sur-le-champ, ou nous manquerions la marée. Sans faire attention à son insolence, je sentis qu'il fallait abandonner la table délicate et somptueuse de notre résident, pour le désert, un biscuit et un ruisseau bourbeux; c'etait une mortification de l'esprit et de la chair qui ne pouvait manquer d'être infiniment sensible. Mais il est des occasions où il faut céder à la nécessité; et je pris congé de mon généreux hôte et de sa famille, qui me souhaitèrent le plus heureux voyage.

Je m'embarquai sur une barque fort étroite, accompagné du messager et de mon domestique arabe. Lorsque notre léger esquif passa devant les petits jardins où le Turc opulent fumait indolemment sa pipe et buvait son café,

DERVICHE DE BASSORA.

mes compagnons prirent congé des différens amis qu'ils rencontrèrent, et ils ne pouvaient leur expliquer l'endroit où ils allaient sans faire des invocations continuelles à Dieu et à la Providence : — « *Ish Allah!* « avec la volonté de Dieu, » dit mon Turc à quelques saints derviches (1), « nous *comptons* aller à Bagdad; accordez-nous vos prières pour le succès de notre voyage. » — « Faringi, » me dit-il avec la plus grande assurance, après avoir présenté sa modique offrande, « je viens de donner pour vous à ces saints personnages presque tout ce que je possédais : allons, montrez-vous généreux à votre tour, et donnez-leur quelque chose. *Ish Allah!* « avec la volonté de Dieu, nous aurons leurs prières. » Je leur offris quelque argent, mais il fallut tripler la somme que je leur proposais pour me délivrer de leurs importunités, et je n'eus pas de peine à m'apercevoir que mon drôle était d'intelligence avec eux.

Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à la douane, qui était à un mille ou deux de la demeure du résident; et mon Turc étant allé à terre, sous prétexte de faire mettre ses papiers en règle, je restai seul dans la barque, occupé

(1) *Voyez* Planche 2.

à réfléchir au voyage extraordinaire que j'allais entreprendre, et aux aventures et aux infortunes qui pouvaient m'arriver. La soirée était superbe, et un grand nombre de barques arabes passaient continuellement à peu de distance. De temps en temps, j'appelais mon Turc, dont je distinguais la voix au milieu d'un bruit confus et de grands éclats de rire qui partaient du rivage. Lorsque j'en pouvais obtenir une réponse, c'était toujours qu'il était plus impatient que moi de partir, mais qu'il fallait qu'il attendît que ses papiers fussent en règle. Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement, je finis par m'assoupir, et je dormis bientôt du plus profond sommeil.

Le lendemain matin, je fus éveillé en sursaut par une explosion terrible qui ébranla notre barque et dissipa en un instant les illusions de la nuit. Il faisait grand jour; je me trouvai seul dans la barque; mon Turc, mon domestique, les bateliers, tous m'avaient abandonné. J'appelai; personne ne répondit. A peine pouvais-je me persuader que j'étais bien éveillé, lorsque j'entendis une seconde et une troisième explosion, et je reconnus que c'étaient les canons qui annonçaient la pointe du jour. Le bruit réveilla les bateliers qui dormaient sur le rivage. Ils m'apprirent que mon infâme Turc s'était enivré la

veille, à la douane, avec ses amis les saints derviches, à un tel point, qu'il lui avait été impossible de faire un pas, et qu'il avait passé la nuit dans le désert, immédiatement au-dessus de la ville. Lorsqu'il revint, et que je lui reprochai sa conduite, il s'emporta vivement, accabla d'injures les Arabes, ses accusateurs, et protesta, tout en vidant son verre, qu'il était faux qu'il se fût enivré.

A cinq heures du soir, nous passâmes devant le tombeau de Madi-Sahebi-Zuman, descendant du prophète. Il y a plus de mille ans qu'il est mort; mais le peuple s'attend qu'il reviendra un jour, monté sur un âne sauvage du désert, qu'il parcourra ainsi la terre en subjuguant les nations, et qu'il deviendra le souverain de l'univers. Un peu plus loin, toujours sur la côte d'Arabie, nous vîmes une grande tour qui indique le lieu de la sépulture d'Aly-Ben-Husseyn, neveu du grand Aly, et aussi descendant du prophète. Ayant débarqué près de cet endroit pour faire cuire quelques alimens, nous fûmes bien près d'être dépouillés par les Arabes. Nous venions d'allumer notre feu, lorsqu'un des bateliers que j'avais eu la précaution de placer en sentinelle à quelque distance nous donna le signal convenu, et nous battîmes aussitôt en retraite. A peine étions-nous sur la rivière, que les Arabes parurent

aux bords du rivage en poussant de grands cris, et commencèrent à nous attaquer à coups de pierre; mais, en un instant, nous fûmes hors de leur portée.

Le 19, nous arrivâmes à Corna (l'ancienne Apamée), au confluent du Tigre et de l'Euphrate, que l'histoire a célébrés comme formant les limites de cette vallée heureuse et fertile où demeura notre père commun, en un mot du jardin d'Eden. Le confluent de deux fleuves aussi majestueux, formant un golfe d'une étendue considérable, offre assurément un spectacle imposant; mais néanmoins je ne vis rien qui pût me faire reconnaître dans Corna le paradis terrestre qui avait été accordé à l'homme avant sa chute. Le petit nombre d'arbres qui y croissent et le peu de culture qu'on y voit peuvent, il est vrai, passer pour un jardin au milieu de ce désert stérile, sombre et sauvage; mais autrement ce ne serait qu'un marais couvert de broussailles, de quelques palmiers, et de cinquante à soixante misérables cabanes.

A Corna, nous fûmes fort bien accueillis par quelques Turcs et quelques Arabes au service du motselim de Bassora, qui sont employés pour percevoir les revenus. Ils nous peignirent, de la manière la plus effrayante et la plus exagérée,

les dangers que nous aurions à courir sur la route jusqu'à Bagdad; et mon digne Turc ne manqua pas de chercher à augmenter les alarmes qu'il supposait que leurs discours avaient dû causer. Tous les environs, disaient-ils, étaient infestés de bandits, et il fallait absolument aller passer la nuit à bord d'un bâtiment turc qui se trouvait dans ces parages. C'était le seul endroit, ajouta-t-il, où nous pouvions être en sûreté. Je consentis à m'y rendre, dans l'espoir de pouvoir continuer notre route le lendemain, et je fus reçu par le commandant, Turc respectable d'environ soixante ans, avec toutes les attentions et toutes les prévenances imaginables.

En me conduisant dans sa cabane, il me pria de l'excuser s'il ne m'offrait pas un meilleur repas; mais il n'avait pas été prévenu de mon arrivée, et il espérait aussi que je ne m'offenserais pas de n'avoir pas reçu du bâtiment le salut ordinaire; ajoutant, pour prouver sa connaissance du monde, qu'il était parfaitement au fait de nos usages. C'était pousser les attentions par trop loin, à moins qu'il ne me prît pour un officier de haut rang; et je connaissais la valeur exacte et le but de ces excuses qui, provenant en partie de la politesse orientale, avaient aussi pour motif de sauver sa dignité, en expliquant

ce qui l'empêchait de m'offrir un repas plus splendide. Cependant, lorsque je vis le bon vieillard me présenter ce qu'il avait de meilleur, donner ordre qu'on préparât pour moi le seul lit qu'il eût à bord, et me céder presque entièrement l'usage de sa cabane, je ne pus m'empêcher d'être touché de ces honnêtetés, et de sentir qu'elles provenaient de la bienveillance naturelle du caractère de mon hôte.

Lorsque nous fûmes seuls, il commença à me donner en confidence des renseignemens sur le caractère de mon guide.—« J'ai connu, dit-il, beaucoup d'officiers anglais; je suis vraiment fâché de vous voir sous la protection d'un infidèle aussi pervers, aussi corrompu; il ne s'embarrasse ni du prophète ni de la loi, et il boirait la mer, si ce n'était pas de l'eau; mais c'est un serviteur du motselim. Ainsi Dieu soit avec lui. Avec la volonté de Dieu, vous pouvez arriver à Bagdad; cependant j'aimerais mieux vous voir entièrement seul que dans la compagnie de ce misérable. » J'avais déjà jugé le drôle; et je savais que, malgré les dangers réels de la route, j'avais plus à craindre de la folie et de l'indiscrétion de mon guide, que des troubles et de la confusion qui régnaient dans le pays. J'arrangeai mes plans en conséquence; et, depuis ce jour, je n'accordai ma

confiance qu'à mon domestique arabe, en dépit de toutes les plaintes de mon messager, et de toutes ses menaces des maux que j'attirerais sur ma tête.

Le 20 janvier, nous retournâmes à terre, après avoir remercié vivement notre bon hôte, et avoir fait un petit présent à ses esclaves et à ses domestiques. Nous déjeûnâmes dans le village avec quelques cheiks arabes, et nous partîmes à dix heures. A trois, nous passâmes devant Nar-Antar, résidence ordinaire du cheik des Montifiques à certaines époques de l'année. On peut reconnaître de loin cet endroit, à un petit bâtiment, construit sur la rive gauche, qui ressemble assez à une de nos pagodes orientales. A six heures du soir, après avoir fait vingt-quatre milles, nous attachâmes notre barque au rivage, près de quelques cabanes, et nous passâmes la nuit dans cet endroit.

Le 21, après avoir passé devant Mansurie, ville considérable, où il y a une douane subordonnée à celle de Corna, nous arrivâmes aux bords d'un marais immense, couvert de joncs des deux côtés. Il est impossible de se figurer rien de plus sombre et de plus triste que le pays que nous avions alors sous les yeux. Un Arabe, apparaissant de loin en loin, semblable à cette lueur fugitive qui ne sert qu'à rendre « l'obscurité visible » ; rappelle au

voyageur, à de longs intervalles, au milieu de quelle affreuse solitude il se trouve. Peut-être l'air hagard du voyageur, le regard de défiance qu'il jette autour de lui, la précipitation avec laquelle il marche pour sortir plus tôt d'un semblable désert, n'inspirent-ils pas moins de craintes au malheureux qui fuit effrayé à la vue inattendue d'un de ses semblables. Le soir, après avoir fait trente-trois milles dans la journée; nous amarrâmes notre barque en face du village d'Abada. Mon domestique tremblant et mon conducteur qui ne paraissait guère plus rassuré me conseillèrent de rester dans la barque, parce que nous étions entourés des tribus les plus cruelles et les plus impitoyables. J'avais toujours soupçonné mon Turc de vouloir exagérer l'étendue des dangers, pour rehausser la valeur de ses services; aussi, ne me trouvant pas fort à l'aise dans ma prison, ne tardai-je pas à aller les rejoindre. Ils semblaient toujours livrés à de grandes inquiétudes, et écoutaient en frissonnant les récits de quelques voyageurs qu'ils avaient rencontrés. Quant à moi, je m'enveloppai dans ma grande couverture, et me couchai sur la terre, mon sabre et mes pistolets à mes côtés. Lorsque je me réveillai, la lune et les étoiles jetaient une clarté imposante sur le désert, et mes compagnons

semblaient avoir repris un peu de courage. Cependant l'heure du départ approchait; et, à la pointe du jour, nous prîmes congé des voyageurs que nous avions rencontrés sur cette plage stérile.

En remontant le fleuve, le 22, nous commençâmes à voir une contrée plus riante et plus cultivée, ce qui nous annonçait que nous approchions d'une ville. En arrivant à Cout, mon conducteur alla à terre pour louer les chevaux qui nous seraient nécessaires pour continuer notre route, tandis que nous nous rendîmes à la douane où nous fûmes reçus avec beaucoup de politesse par les officiers turcs au service du motselim, qui sont ici pour percevoir les revenus. Notre séjour dans cette ville se trouva prolongé jusqu'au 24; et, pendant ce temps, je m'amusai souvent à considérer avec quelle adresse les femmes traversaient le courant rapide à califourchons sur une botte de joncs qu'elles avaient coupés pour vendre, ou pour réparer leurs cabanes. Les plus petits enfans, dans ces occasions, ne montrent pas moins d'habileté à diriger leurs buffles à travers l'eau, en sautant continuellement du dos de l'un sur celui de l'autre. Je ne pus jamais savoir la cause du retard que nous avions éprouvé; mon Turc gardait à cet égard un noble silence, et j'eus bientôt d'autres sujets de me plaindre de lui.

Lorsque nous fûmes sur l'autre rive où il avait fait préparer les chevaux, je vis qu'il ne m'en fournissait pas le nombre dont nous étions convenus. Car, indépendamment d'un cheval pour chacun de nous, nous devions en avoir un de relais, en cas d'accident, et un autre pour mes provisions et pour mes bagages. Au lieu de cela, je vis qu'en dépit de nos conventions, il changeait les deux chevaux que nous devions monter mon domestique et moi, non seulement de mes paquets, mais encore de beaucoup d'objets qui lui appartenaient et qui lui étaient absolument inutiles pour son voyage.

Je m'opposai à ces arrangemens avec une fermeté à laquelle il paraissait ne s'être pas attendu; il s'emporta suivant son usage; mais voyant que j'étais inébranlable, pour dernière ressource, il me dit que j'en aurais un, mais que, comme il fallait pour cela qu'il retournât à la ville, il ne pourrait alors partir que le lendemain. Je vis que, de toutes ses déclarations, cette dernière était la seule qu'il ne manquerait pas d'accomplir; et comme, par dessus tout, je brûlais de partir, afin de réparer la perte de trois jours, pour diminuer le poids des bagages, je me décidai à donner à un de nos hôtes ma couverture de laine, le plus lourd, mais peut-être aussi le plus nécessaire des

objets que j'avais avec moi. J'eus souvent lieu par la suite de me repentir de cette libéralité, pendant les nuits glaciales que je passai en plein air dans la saison la plus rigoureuse de l'année; mais tout me semblait préférable à de nouveaux retards; et j'employai le peu de momens qui me restaient, à examiner les pauvres bêtes qui étaient destinées à porter, indépendamment de nos individus, les bagages monstrueux de notre effronté conducteur.

Il est certain que, pour la maigreur et la protubérance des os, pour les éparvins, les suros et les molettes, nos chevaux auraient pu le disputer au valeureux coursier d'un célèbre chevalier. Je vis néanmoins que le choix n'était pas indifférent; des trois, il y en avait évidemment deux qui étaient presque aveugles, cassés de vieillesse et entièrement estropiés, quoique, du reste, de la plus haute extraction; d'où je conclus que mon conducteur désintéressé se destinait le troisième. Je pris mes mesures en conséquence. Il m'avait montré le cheval qu'il m'avait choisi, et c'était bien la plus pauvre rossinante qu'il fût possible de voir. Il se préparait à monter, poussé par une demi-douzaine de polissons en guenilles qui l'entouraient, lorsque je l'arrêtai: — « Aly Aga, » lui dis-je, « croyez-vous que ce cheval que vous

m'avez donné soit en état de traverser le désert?» —«Dieu est grand et miséricordieux,» me répondit-il. «C'est le meilleur cheval que vous puissiez désirer. Il est maigre à présent; mais s'il était soigné, et qu'il fût dans l'écurie de M. Colquhoun, il se vendrait plus cher que tous les chevaux du résident. *Ish Allah!* avec la volonté de Dieu, il vous portera jusqu'à Bagdad.» C'en fut assez pour me confirmer dans ma résolution. Je m'approchai du cheval qu'il s'était adjugé; et, tandis qu'il en appelait au témoignage du groupe bizarre qu'il avait autour de lui, je m'élançai sur son dos; et, ordonnant à mon domestique de me suivre, je lui dis à mon tour de nous rejoindre à son aise. Les éclats de rire se dirigèrent aussitôt contre lui; un Turc n'a point d'amis dans le désert, et mon domestique arabe ne fut pas le dernier à rire à ses dépens. Il fallut bien pourtant que le pauvre homme prît son parti; et, étendant sa pesante carcasse sur le bidet efflanqué que je lui avais laissé, il me suivit avec toute la diligence que put faire sa monture.

En traversant la ville, nous vîmes une mosquée bâtie en brique, d'une grande étendue, à laquelle était attaché un petit collége pour des derviches. C'était le seul bâtiment en brique de quelque apparence que nous eussions aperçu depuis Bas-

sora. Plus loin, hors du village, nous arrivâmes à la tente du cheik Mahamoud, frère du cheik Hamoud, et son représentant, pendant que celui-ci était à la tête de l'armée. Mahamoud se trouvait aussi absent au moment de notre arrivée; et, à mon grand regret, j'appris que notre départ devait être différé jusqu'à son retour. J'eus cependant ensuite sujet de me féliciter de ce retard imprévu. Le cheik Hamoud est le chef des Montifiques, l'une des principales tribus parmi les Bédouins du désert. J'eus donc une occasion favorable pour observer leurs mœurs en quelque sorte à la cour. Rien de plus remarquable que la simplicité qui règne sous les tentes de ces patriarches de l'Orient. La plume ne saurait décrire la politesse sans prétention, l'hospitalité franche et généreuse de ces brigands du désert (1) à l'égard du voyageur confiant qui se remet à leur discrétion, et se repose du soin de sa sûreté sur l'honneur de leurs tribus.

Pendant l'absence momentanée de son père, le fils aîné du cheik Mahamoud, beau jeune homme de seize ans, présidait à sa place; il était assis sur un tapis, au milieu d'une grande tente ouverte, et était entouré d'un nombreux cortége

(1) *Voyez* le Voyage de Macdonald Kinner.

de chefs à barbes vénérables, assis ou debout suivant leur rang et leur emploi. Les tapis sur lesquels ils reposaient, formaient le seul ameublement de la tente; leurs chevaux étaient au piquet dans les environs, et quelques tentes et de nombreux troupeaux de chameaux remplissaient l'arrière-plan. Lorsque nous entrâmes, le jeune homme se leva d'un air gracieux, et m'invita, par signes, à venir prendre place à côté de lui. Des secrétaires étaient occupés à lire des dépêches; des messagers recevaient leurs ordres, tandis que la pipe et le café remplissaient les intervalles. Le brave guerrier du désert épiait attentivement le moindre signe, le plus léger sourire de son jeune chef; mais il était prévenant sans bassesse, et il donnait son avis avec la plus grande liberté lorsque l'occasion le demandait. A la fin, un mouvement général annonça l'approche du grand personnage que nous attendions avec impatience. Tout le conseil se leva pour aller à sa rencontre, et le jeune cheik en donna le premier l'exemple. Au milieu du groupe qui s'avançait vers la tente, le cheik Mahamoud se faisait remarquer par sa taille supérieure, par son air guerrier et imposant, et par la dignité de sa démarche. Il paraissait revenir d'une excursion secrète et importante, et

semblait déjà méditer quelque nouvelle expédition.

Lorsqu'il fut entré et qu'il se fut assis, nous lui fûmes présentés, et il nous salua d'une inclinaison de tête, mais sans détourner son attention des soins plus importans qui semblaient occuper son esprit. Il se fit un moment de silence, pendant lequel il parut se recueillir en lui-même, probablement pour réfléchir sur ce que contenaient les dépêches que nous lui avions remises, et sur la manière dont il devait agir à notre égard; après un moment de réflexion, il nous fit signe de nous asseoir, et ceux qui avaient droit au même honneur en présence de leur chef imitèrent alors notre exemple.

Toutes les affaires, de quelque nature qu'elles soient, se traitent en apparence en public; mais il n'y a que ceux sur la fidélité et sur la discrétion desquels le cheik sait qu'il peut compter, qui soient à portée de l'entendre. La lecture des lettres que nous avions apportées du motselim de Bassora prit un temps considérable; le cheik se retournait de temps en temps pour faire des remarques à ce sujet, et apposait son sceau aux réponses qu'il avait dictées en même temps. Quoique je ne pusse entendre ce qu'il disait, mon domestique qui me servait d'interprète,

n'étant pas alors près de moi, je m'aperçus sans peine qu'il avait l'habitude des affaires, et il ne tenait pas moins de trois ou quatre secrétaires occupés à écrire sous sa dictée, tandis qu'il causait de temps en temps avec les principaux membres du conseil. Au bout d'un certain temps, il nous dit que nos passe-ports et nos guides seraient prêts avant la fin du festin auquel il nous priait de prendre part. C'était un personnage de trop haut rang pour que je pusse refuser son invitation, et il fallut me soumettre encore à ce nouveau retard.

Les préparatifs du festin annoncèrent une profusion à laquelle j'étais loin de m'attendre. Trois à quatre peaux de buffles, jointes ensemble, furent étendues par terre au milieu de la tente. Il était aisé de voir, aux couches de graisses dont elle était imprégnée, que cette nappe élégante était un meuble de famille, depuis bien des générations. Du reste, elle ne diminua en rien l'appétit des convives qui se placèrent autour de sa vaste circonférence avec l'empressement de chasseurs affamés. Un long cortége d'esclaves, qui s'étendait depuis les tentes particulières jusqu'à celle du chef, apportèrent alors chacun un grand plateau couvert de riz noir, et d'une infinité de pieds, de têtes, et d'autres parties de

moutons égorgés, que j'avais vus brouter tranquillement il n'y avait qu'une heure ou deux. Je ne tardai pas à m'apercevoir que leurs talens en cuisine étaient assez à l'unisson avec leur manière de servir. De grands morceaux de peau, qu'on avait négligé de détacher, étaient encore sur la chair, ou pendaient hors du plateau, n'étant plus retenus que par un filet. En un mot on eût dit que ces pauvres bêtes avaient été mises en pièces par les chiens affamés, qui, rangés à l'entrée de la tente, semblaient attendre impatiemment qu'on leur abandonnât les restes du festin.

Lorsque tout fut prêt, le « Bism-Allah, Irrachman, Irrachim, » ou les grâces, furent dites à haute voix; et le chef, plongeant alors son poing robuste au milieu du plateau le plus proche, nous donna un exemple que je fus contraint de suivre par civilité, et de peur de l'offenser. Une réunion de nos dignes *aldermen*, assemblés pour discuter le mérite d'une tortue ou d'un pâté de venaison, n'aurait pu goûter ces friandises avec plus de plaisir et d'avidité, que mes hôtes n'en montrèrent à faire honneur à ce repas simple, mais substantiel. Le plus absolu silence régna pendant quelque temps, et ne fut rompu que par le chef, qui, jetant un regard autour de la

table, encouragea ses hôtes à redoubler d'ardeur. Je fus assez malheureux pour attirer dans ce moment son attention; voyant que je ne mangeais point, car mon estomac se trouvait dans l'état le plus critique par suite de tout ce que j'avais vu, il saisit une tête de mouton, à laquelle était suspendu un reste de cou, ainsi qu'une partie des épaules; et, enfonçant ses ongles dans le creux des yeux, il divisa le morceau en deux, et me fit signe de manger. Ce fut le coup de grâce pour mon appétit: je fis de vains efforts pour vaincre mon dégoût, et je fus obligé de quitter ma place. Les autres convives se levèrent tour à tour, à mesure qu'ils avaient terminé leur repas, et leurs places furent prises par quelques hôtes subalternes qui n'avaient le droit de paraître qu'à la fin du festin.

Les domestiques nous présentèrent ensuite de l'eau, comme au commencement du dîner, pour que chacun se lavât les mains; et les chiens affamés, que jusqu'alors on avait eu peine à retenir, se précipitèrent dans la tente et se mirent à attaquer avec une fureur avide les os, les plateaux de bois, et même la peau de buffle. En un instant tout disparut; on apporta du café. Le jeune chef qui, pendant tout le festin, était resté par respect debout derrière son père, lui en

présenta lui-même une tasse. Après avoir fumé la pipe d'adieu, nous nous disposâmes à partir. « Étranger, » me dit Mahamoud, « j'apprends que tu es un des serviteurs du grand Aly. Tu as entrepris un long et dangereux pélerinage, et tu es arrivé au moment du combat. Lorsque tu seras présenté au pacha, car, avec la volonté de Dieu, tu arriveras sain et sauf à Bagdad, étant sous la protection de mes guides; lorsque tu lui seras présenté, dis-lui que tu as vu les Montifiques à Cout, armés pour défendre sa cause. Avec la volonté de Dieu, car il est tout puissant, le fils du grand Soliman ne courbera pas la tête devant un esclave géorgien. Le pacha Sayoud, s'écria-t-il en faisant un geste expressif, le pacha Sayoud est le pacha des Montifiques. »

Cette tribu a souvent infesté la route de Bassora à Bagdad, s'emparant d'un grand nombre de villages, et se retirant dans le désert, dès qu'elle se voyait attaquée par une force supérieure. Ils allèrent une fois jusqu'à assiéger la ville même de Bassora; mais leur insolence fut sévèrement punie par Soliman Kaija, qui fut ensuite pacha de Bagdad, et qui, à l'exemple de son beau-père, le célèbre Achmet, les attaqua souvent à l'improviste avec autant de vigueur que de succès. On dit qu'Achmet, ayant eu une fois

décider à retourner passer la nuit sous leurs tentes; mais j'étais trop impatient de me retrouver avec des Européens pour céder à ses raisonnemens; et, voulant couper court à la discussion, j'animai mon cheval, et, gagnant l'avance sur eux, je me moquai de leur peu d'adresse et leurs dis que je n'avais jamais vu de si mauvais écuyers. L'attaque n'était pas généreuse, car j'étais certainement le mieux monté des trois; mais elle remplit mon but, en les piquant d'honneur. Après avoir fait dix milles, nous vîmes un petit camp de Bédouins, et il fut décidé que nous y passerions la nuit.

L'hospitalité est certainement la vertu nationale des Bédouins du désert. Les malheureux ne possédaient presque rien; mais le peu qu'ils avaient, ils nous l'offrirent avec beaucoup de bienveillance, et étendirent des tapis au milieu de la tente pour que nous pussions nous reposer de nos fatigues. J'étais à peine endormi qu'un bruit que j'entendis me réveilla. C'était notre hôte attentif et sa famille qui avaient envoyé chercher de nouveaux tapis et des couvertures, et qui les étendaient sur nous. Il était évident qu'ils s'en privaient eux-mêmes pour nous les donner, et qu'ils seraient obligés de veiller toute la nuit. Je ne pus cependant les faire changer de résolution; et, après avoir fumé une pipe avec eux, et leur avoir donné

d'excellent tabac que j'avais apporté de Bassora, je dormis jusqu'au lendemain matin, où nous partîmes de bonne heure, accompagnés du guide qui nous avait été donné la veille.

A huit heures du matin nous traversâmes une petite rivière qui se décharge dans l'Euphrate. Elle forme, dit-on, les limites de la demeure de l'homme avant sa chute. Hélas! que ce paradis est changé maintenant! C'est une solitude aride qui produit à peine une chétive récolte du grain le plus commun. Nous passâmes la nuit chez un vénérable cheik qui était campé à vingt-huit milles de distance de l'endroit où nous nous étions arrêtés le jour précédent. La contrée que nous avions traversée, et qui fait partie de l'ancienne Mésopotamie, ne présentait que ce degré de culture qui est strictement nécessaire à la subsistance de la population. Une grande partie des terres restent sans doute en friche pendant nombre d'années; elles sont alors labourées d'une manière très-superficielle, et produisent la faible récolte qui suffit aux besoins de cette race simple et frugale.

Après avoir traversé pendant quatre heures un pays plat et presque stérile, nous nous arrêtâmes sous la tente du cheik Ibrahim, jeune chef plein de courage, âgé de vingt-six à vingt-huit ans, qui est la terreur des tribus voisines. Nous avions

été fort tourmentés la veille par la curiosité de notre guide qui était aussi rusé que pénétrant, et qui paraissait se douter que je n'étais pas un Géorgien au service du pacha Aly; car mon domestique et mon Turc lui avaient fait cette histoire, sans m'en prévenir, pour expliquer la blancheur de mon teint et me mettre à l'abri de tout danger; car Aly est fort respecté de toutes ces tribus pour avoir vaincu les Wahabis, ennemis de leur foi. A peine étions-nous assis sous la tente que mon guide s'efforça de nouveau de découvrir la vérité, en m'accablant de questions sur Aly et sur les Wahabis. Comme mon étourdi de domestique avait oublié de m'instruire du rôle que je devais jouer, je me trouvai fort embarrassé lorsque mes hôtes se joignirent à mon guide pour m'interroger, dès qu'ils surent que j'étais Géorgien. Celui-ci s'était disputé pendant toute la route avec mon Turc, qui refusait de satisfaire sa curiosité; et, pour se venger, il fit observer au cheik Ibrahim et à ses graves conseillers, que je ne disais jamais un mot, et que mon domestique répondait toujours à ma place. Mon fidèle Arabe reçut aussitôt l'ordre de se borner aux fonctions d'interprète, et les questions recommencèrent.

Je ne connaissais nullement ni les Wahabis, ni le pacha Aly, mon maître supposé; mais heureu-

sement nos doctes juges, entendant mon domestique et moi prononcer ces deux noms dans une langue qui avait quelque rapport avec la leur, se persuadèrent aisément que j'étais au service de ce grand personnage. Ils dirent qu'il n'était pas étonnant qu'un naturel de la Crimée ne parlât point *leur dialecte;* et mon domestique, me disant de lui parler, afin qu'il eût l'air d'interpréter mes discours, se chargea d'arranger les réponses. Cet expédient n'eût pu manquer d'avoir les suites les plus fâcheuses, si les connaissances de mes auditeurs sur la situation de l'Égypte avaient égalé le désir qu'ils avaient d'en acquérir. Mon domestique, qui était fort ignorant, faisait des erreurs de date si grossières, et falsifiait tellement l'histoire et la géographie, que je ne pouvais concevoir la crédulité de nos hôtes. Le fait est que le malheureux craignait à un tel point que son imposture ne fût découverte, qu'il savait à peine lui-même ce qu'il disait. Il fit mon maître supposé plus vieux d'un demi-siècle qu'aucun de nos dignes auditeurs, déclara qu'il avait des armées plus nombreuses que le grand-seigneur et le chah de Perse; et, en un mot, il eût fini sans doute par nous trahir malgré lui, si la brutalité de mon Turc et les outrages qu'il se permit à l'égard de quelques personnes de la compagnie n'eussent détourné

l'attention générale et fait prendre un autre tour à la conversation.

Plus d'une fois, depuis ce temps, j'ai été surpris que l'insolence insupportable de ce drôle n'ait pas attiré sur nous tout le juste ressentiment de ce peuple qu'il ne laissait échapper aucune occasion d'insulter et d'accabler de railleries amères; mais ces brigands du désert nous donnèrent un exemple de patience et de modération qu'on ne trouve pas souvent chez les peuples les plus civilisés.—« Amis ou ennemis, » dit le chef après que le tumulte se fut appaisé, « croyans ou infidèles, *vous jouissez tous de la protection de nos tentes!* » A peine eut-il exprimé ce sentiment, d'une simplicité sublime, que tous ceux qui avaient déjà saisi leurs poignards pour venger l'insulte qui leur était faite, s'arrêtèrent aussitôt, comme s'ils eussent rougi de leur emportement. Dans ce moment l'enfant favori de notre hôte accourut dans la tente, en se moquant avec malice des femmes qui s'étaient efforcées de le retenir. Il saisit le bras du chef qui m'avait retenu, en m'assurant de sa protection, et fut bientôt assis sur les genoux de son père.—« Vous êtes peut-être père, » me dit le chef; « avez-vous jamais vu l'égal de mon garçon? S'il était plus fort, il lancerait un javelot avec autant d'adresse qu'aucun de nous, quoiqu'il

ait à peine quatre ans. » On lui donna un roseau ; il le prit et le lança avec beaucoup de précision à la tête de notre Turc de mauvaise humeur. En un moment, l'enfant favori fut l'objet de l'attention générale. Remarquant l'affection que lui portaient son père et les gens de sa suite, j'ajoutai à l'impression favorable que son arrivée avait produite, en lui donnant une de nos petites pièces d'or pour la suspendre à son cou comme un charme. Le cheik nous offrit alors un guide, en remplacement du nôtre qui refusa de nous suivre, à cause de sa querelle avec le Turc, et nous partîmes sous l'escorte de notre nouveau conducteur.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Schatra.—Respect général pour les Séyds.—Tribu de Bédouins hérétiques.—Wasith.—Rencontre de l'armée arabe.—Ordre de sa marche.—Arrivée à Babylone.

Le 27 janvier, après une marche de deux heures, nous arrivâmes à Schatra, ville considérable, et la seule même que nous eussions vue qui méritât ce nom, depuis que nous avions quitté Cout. Le cheik Hassud, vieillard d'environ soixante-dix ans, y tenait, avec son fils aîné, un conseil en règle. Ils étaient assis au bout d'une grande tente fort commode; ils étaient entourés de cinquante à soixante vieillards de leur tribu, lisaient des lettres, recevaient des rapports, et semblaient livrés à une discussion très-importante, à en juger par leur vive attention et par l'anxiété qui se peignait dans leurs regards. Le cheik nous informa qu'il lui serait impossible de nous fournir un guide. Le pays était infesté de voleurs; c'était ainsi qu'ils appelaient leurs frères. Leurs troupeaux avaient été ravis le matin même par une

troupe de pillards qui étaient entrés dans la ville pendant la nuit. Presque tous les jeunes gens étaient à leur poursuite, et à peine restait-il un seul cheval. D'un autre côté, notre guide refusait d'aller plus loin ; aucune offre d'argent ne put le faire changer de résolution. Il avait exposé sa vie, nous dit-il, en venant aussi loin, et rien au monde ne lui ferait faire un pas de plus. Nous fûmes donc obligés d'accepter le dîner qu'on nous offrit, sans autre perspective que de rester long-temps dans cet endroit, ou de retourner à la tente de notre généreux hôte, le brigand Ibrahim.

Pendant le repas, le seul auquel j'eusse pu assister sans dégoût depuis une semaine, mon Turc, suivant son usage, se mit dans la colère la plus violente contre nos nouveaux hôtes, à cause de leur refus de nous fournir des guides, et de la curiosité qu'ils témoignaient à mon égard. Il vomit contre eux un torrent d'imprécations que j'essaierais en vain de traduire ; dévouant leurs filles, leurs mères, leurs épouses et toutes les femmes de la tribu, à toutes sortes d'insultes et d'outrages. C'en était trop ; le jeune chef se leva dans un accès de rage et d'indignation, et déclara que nous ne jouirions pas un instant de plus de la protection de leurs demeures. Si nous avions été chassés de la tente, comme la fureur de ses

mouvemens et les éclairs qui sortaient de ses yeux semblaient nous en menacer, il est probable que nous aurions été massacrés à la porte; car, quoiqu'il soit extrêmement rare que ces peuples errans violent les droits de l'hospitalité, il ne l'est pas moins qu'ils se laissent provoquer impunément. Mais le cheik se précipita au-devant de son fils, et parvint à l'arrêter en lui faisant observer que ni mon domestique ni moi n'étions coupables, et qu'il n'était pas juste de nous punir. J'avais cru jusqu'alors que la grossièreté de ce misérable Turc m'était fort préjudiciable, mais je commençai à penser le contraire; elle détournait sur lui l'attention générale, et me mettait par conséquent à l'abri de tout danger. Ce n'était probablement pas un stratagème de sa part, car mon Arabe l'avait souvent accusé de ne pas me ménager non plus dans ses discours; mais il nous fournissait du moins l'occasion de nous faire des amis, par le contraste que notre conduite formait avec la sienne.

Il ne fallait plus penser, après cette scène, à obtenir une escorte ou un guide. Mon Turc s'efforça d'aplanir le chemin vers une réconciliation, en ayant l'impudence d'assurer qu'il avait seulement voulu *rire* pour amuser ses dignes amis du désert qui connaissaient tous fort bien

Aly-Aga : il était un pauvre messager du motselim, envoyé auprès du pacha Sayoud ; et, se retrouvant au milieu de vieilles connaissances, il avait cru pouvoir se permettre une petite saillie. Mais c'était sans doute une excuse trop usée pour être reçue, et à peine même y eut-il un seul Arabe qui daignât l'écouter. Il fut donc obligé d'employer l'entremise de mon domestique pour engager un séyd à nous accompagner jusqu'à la tribu la plus proche. Les séyds, étant des descendans du prophète, sont tellement respectés, que leur présence est généralement une protection suffisante partout où l'on connaît la sainteté de leur caractère. Être cause de la mort d'aucun de ceux qui, par la sainteté de leur vie, ont obtenu une grande réputation, serait un des crimes les plus graves ; et il suffit ordinairement qu'ils se jettent entre les combattans, lorsque leur parti est attaqué, pour calmer la fureur des Bédouins superstitieux. Le saint personnage auquel nous nous adressâmes dans cette occasion, et dont on n'approchait qu'avec un respect superstitieux, connaissait très-bien la valeur des services qu'on lui demandait ; aussi demandait-il un prix exorbitant pour ses services. Mon Turc marchanda long-temps ; mais, voyant que sa rhétorique était inutile, il finit par céder, et

nous partîmes. Notre saint conducteur nous dit d'avoir la confiance la plus entière en sa protection, et fit voir, par la manière dont il manœuvra son cheval arabe, qu'il était le meilleur cavalier de la troupe.

Nous traversions alors un parfait désert; pas la moindre trace de culture. Nous marchâmes pendant deux heures dans un silence absolu; mon Turc songeant au surcroît de dépense que sa grossièreté lui avait occasionné, moi au retard que nous avions éprouvé, et mon domestique aux dangers que nous avions courus et que nous pouvions courir encore. Tout-à-coup, au moment où nous descendions un sentier, couvert de broussailles, qui conduisait sur le bord d'une rivière, l'affreux cri de guerre des Bédouins retentit à nos oreilles, et nous nous vîmes entourés de la horde la plus farouche et la plus sauvage que nous eussions encore rencontrée. Ces brigands semblaient sortir du sein de la terre; et toutes les javelines, tous les fusils étaient dirigés contre nous. Dans ce moment critique, notre séyd montra certainement autant de sang froid que de courage. Sans dire un seul mot, il pousse son coursier docile au milieu de ces furieux, met pied à terre, se prosterne dans l'attitude de la dévotion; et, plaçant sous sa tête

un petit amulette de cuivre sur lequel étaient écrites des sentences du Koran, il se met à réciter à haute voix la prière de sa religion.

Au même instant, tout est silence; le cri terrible qui nous avait glacés d'effroi cesse de se faire entendre; le bras, levé pour frapper, retombe, et laisse échapper l'arme de mort; tous se prosternent humblement, et se joignent avec ferveur aux prières de notre saint guide, et ils ne se relèvent que lorsque le séyd leur en donne le premier l'exemple. D'ennemis qu'ils étaient, ils deviennent aussitôt nos ardens défenseurs; nous marchons au milieu d'eux; et, pour entretenir la bonne intelligence que l'influence de la religion avait fait naître, nous leur offrons nos pipes, et leur donnons du tabac. Ce n'était pas la première fois que j'avais remarqué combien une pipe remplie de cette herbe favorite faisait de plaisir à ces peuplades errantes. N'ayant que peu de relations avec les tribus qui ont des demeures plus fixes, et ne visitant les villes qu'à de longs intervalles, c'est un objet de luxe qui leur manque souvent. Il est beaucoup plus prudent de leur faire un petit présent, que de leur donner de l'argent, qui ne sert qu'à exciter leur cupidité. Dans cette occasion, notre libéralité fut sans bornes, comme l'avaient été nos craintes;

leurs barques arrivèrent alors, et nous traversâmes avec eux la petite rivière qui s'opposait à notre passage.

En débarquant sur l'autre rive, nos nouveaux amis nous recommandèrent de rester au milieu d'eux, de peur que nous ne rencontrassions de leurs vedettes qui étaient cachés dans les broussailles, et que nous n'en éprouvassions quelque violence, avant d'avoir pu leur faire savoir qui nous étions. Cet avis ne fut pas négligé, et nous arrivâmes à leur camp qui était à environ deux milles de distance du bord de la rivière. Dès que nous fûmes entrés, notre séyd se remit à prier; et, en se levant, il répandit ses bénédictions sur toute la compagnie, avec une libéralité et une profusion qui lui gagna tous les cœurs. Les femmes se pressaient autour de lui pour lui présenter leurs enfans, et croyaient obtenir une nouvelle fécondité, si elles touchaient les vêtemens ou avaient part aux prières de ce saint personnage. Pendant ces scènes diverses au milieu desquelles je voyais les grimaces de l'hypocrisie se mêler aux effets les plus sublimes de la religion, et produire ensemble « la propagation de la paix, et la protection du faible contre le puissant, » je pouvais observer librement les mœurs et la condition de la nouvelle tribu de

Bédouins que le hasard nous avait fait rencontrer.

C'étaient certainement les plus pauvres et les moins civilisés de tous ceux que nous avions encore vus. Leurs troupeaux, leur seule richesse, ne consistaient qu'en brebis; à peine possédaient-ils un chameau ou un cheval. Ils avaient entouré leurs tentes d'une espèce de haie faite avec des broussailles, pour se mettre à l'abri d'une surprise. De ma vie je n'ai vu l'image d'une misère aussi complète et d'autant plus déplorable qu'ils paraissaient la sentir; je n'en vis guère que trente qui fussent dans la force de l'âge; les autres étaient ou des vieillards blêmes et débiles, ou des enfans affamés qui semblaient près de mourir d'inanition. En comptant les hommes, les femmes et les enfans qui étaient dans les autres tentes, ils ne devaient pas être en tout plus de trois cents. Les repas qu'on nous avait servis jusqu'alors étaient du luxe auprès de celui qu'ils nous offrirent. Ils n'avaient que les gâteaux de riz les plus durs et les plus noirs à nous donner, et encore ne pouvaient-ils nous en distribuer qu'une chétive portion, quoiqu'ils eussent fait une quête dans toutes les tentes pour nous en procurer. Lorsqu'ils eurent enfin assez de farine, nous entendîmes leurs femmes qui pétrissaient la pâte,

et bientôt après nous vîmes jeter sur le feu qui était devant nous de gros gâteaux, qui avaient au moins trois pieds de circonférence et deux pouces d'épaisseur, et qu'on laissa cuire pendant quelque temps.

Ces malheureux différaient des autres Arabes par leurs vêtemens et par leurs usages; et, au lieu de cet air de vivacité et d'impatience qui caractérise les Bédouins, leurs traits portaient l'expression d'une sombre mélancolie. Si elle provient de leur pauvreté, oh! alors leur sort est vraiment déplorable. De quel œil d'envie ils nous regardaient! En un instant ils avaient dévoré les gâteaux; et, à l'impatience qui se manifestait sur leur figure, je croyais à tout moment qu'ils allaient s'élancer sur nous, et se dédommager de la portion de nourriture dont nous les avions privés.

Je faisais à chaque instant à mon domestique des questions sur les différences les plus frappantes que je remarquais entre leurs mœurs et celles de ces tribus braves et généreuses que nous avions traversées; mais il ne me répondait que pour me supplier de garder le plus strict silence, de peur que nous ne fissions naître des soupçons en causant ensemble. J'essayai plusieurs fois par la suite de ramener la conversation sur ce sujet;

mais il la détournait toujours avec une espèce de crainte superstitieuse, et je n'en pus jamais tirer le moindre éclaircissement. Ce n'était point par ignorance, il en convenait lui-même; mais c'était un sujet sur lequel il ne pouvait parler. Aly-Aga lui-même ne serait pas venu, s'il avait su les rencontrer sur la route: c'étaient des infidèles, livrés aux abominations les plus horribles, et qui ne s'embarrassaient ni du prophète, ni du Koran, ni du chef des Montifiques. Lorsque je témoignais mon étonnement qu'en ce cas ils eussent montré autant de respect pour notre saint conducteur, on me répondait que le séyd ne pouvait jamais être insulté; que si un lion le rencontrait dans le désert, l'animal se détournerait paisiblement sans faire le moindre mal au saint personnage.

Quant à mon Turc, gardant un silence obstiné, dès qu'il voyait ma curiosité excitée, il fut, dans cette occasion, encore plus taciturne qu'à l'ordinaire. J'ai depuis conjecturé, d'après les renseignemens que je pris, qu'ils étaient mahométans, mais d'une race qui était tombée dans l'hérésie; qu'ils pratiquaient l'art de la divination, et avaient d'autres rites que les vrais croyans regardent avec horreur. Comme il n'était pas fort honorable,

pour mon domestique et pour mon Turc, d'avoir accepté leur hospitalité et d'avoir partagé leur repas, ils évitaient naturellement une explication qui les eût fait rougir. C'est la seule manière dont je puisse expliquer la répugnance invincible qu'ils témoignèrent constamment à répondre à mes questions.

Après avoir passé une fort mauvaise nuit, grâce à la pluie qui pénétrait dans la tente, nous repartîmes le lendemain matin, 28. Nous traversions toujours le désert le plus parfait qu'on puisse s'imaginer; pas la moindre trace de culture, de tente ou d'habitations. Au bout de quelques heures, la scène changea entièrement; nous arrivâmes dans un petit village appartenant au cheik Hujahoud. Quel contraste entre cette tribu et celle que nous venions de quitter! Ici tout avait un air d'aisance et même de richesse. Le petit nombre de champs qui étaient cultivés autour de ces cabanes semblaient rians et fertiles. Le chef avait les manières les plus nobles, et il régnait, dans le petit cercle qui l'entourait, une étiquette tout-à-fait remarquable. Notre dîner se composa pour la première fois de riz excellent; et on nous offrit ensuite, sur de la vaisselle de terre fort propre, quelques gâteaux que l'épicurien le plus

difficile eût goutés avec plaisir, même sans avoir, comme nous, jeûné près d'un jour, et fait une marche de trente milles.

La seule chose que je trouvai à blâmer, ce fut la longueur excessive de leurs prières, le soir, avant de s'endormir, et leur extrême désir que nous y prissions part. Dans ces occasions, j'avais toujours eu soin de me retirer dans un coin, et de feindre de dormir, tandis qu'au contraire j'observais attentivement les cérémonies de leur religion. Mais pour cette fois mon stratagème ne réussit point; et, lorsque les prières du soir furent sur le point de commencer, on vint me dire de me joindre aux fidèles. Je montrai mes pieds en réponse, et tâchai de faire comprendre que j'étais accablé de fatigue. Cette excuse fut inutile, et il fallut que mon domestique vînt déclarer que, n'ayant pas fait mes ablutions depuis trente jours, j'étais dans cet état de malpropreté qui ne permet pas aux croyans de se joindre aux exercices de la religion.

Le lendemain, après une marche de trois heures à travers le désert, nous arrivâmes à Wasith, autrefois capitale de la Mésopotamie. Le peu de maisons qui y sont aujourd'hui n'occupent qu'un très-petit espace qui est entouré d'un misérable mur, et qui ne peut être qu'une

très-petite partie de l'emplacement occupé jadis, par la capitale d'un puissant empire. Il est possible même qu'elles ne soient pas exactement situées sur le même emplacement; elles sont pourtant à peu près dans la position que la géographie et l'histoire assignent à cette ville, et elles sont entourées de tous côtés de *traces* évidentes de bâtimens nombreux, qui prouvent suffisamment l'identité générale du lieu. Si j'avais su, comme je l'appris depuis de M. Rich, notre résident à Bagdad, que j'étais après lui le seul voyageur européen qui eût jamais visité cette ville mémorable, j'aurais certainement examiné avec une attention plus approfondie ces vestiges que le temps n'a pas encore détruits. Quoi qu'il en soit, je puis affirmer qu'on distingue encore *dans les inégalités du terrain* des ruines très-étendues placées en lignes droites et presque dans des directions parallèles, et qu'il en apparaît aussi des fragmens *partout où les pluies ont aplani le sol*. Ces vestiges sont si remarquables qu'ils avaient attiré mon attention, sans même que je susse quel sol je foulais aux pieds; car ce fut seulement lorsque je décrivis cet endroit à mon arrivée à Bagdad, que je me rappelai la position d'une ville dont je ne m'étais pas attendu à retrouver la moindre trace.

Le 30, nous fûmes joints par un marchand qui retournait à Bagdad, et par un messager envoyé par le cheik Mahamoud, au camp du cheik Hamoud son frère. Nous continuâmes à traverser un désert aride. En général, depuis Chatra jusqu'à Bagdad, la contrée n'offre qu'une solitude stérile, si ce n'est dans les environs des tentes, où l'on voit quelques légumes qui poussent vite, et dont la culture demande peu de soins. Nous ne pûmes trouver une goutte d'eau sur la route pendant une marche de vingt milles; et, comme le temps était fort lourd, nous souffrîmes beaucoup de la soif, tandis que le vent nous envoyait une nuée de poussière dans la figure. C'était peu d'éprouver ces désagrémens, il fallait encore qu'à chaque instant nous eussions quelque sujet d'alarme. Dans ce moment, un détachement de cinq Arabes, bien montés, sortit tout-à-coup de derrière une petite éminence, et la lance en arrêt nous chargea avec tant d'impétuosité que nous eûmes à peine le temps de nous préparer à la défense; mais, dès qu'ils virent que nous étions aussi nombreux, et peut-être mieux armés qu'ils ne l'étaient, ils s'arrêtèrent, et, prenant une attitude plus pacifique, nous laissèrent passer tranquillement. Nous arrivâmes vers midi à Hye, petit village situé sur les bords d'une rivière qui

porte ce nom, et nous y reçûmes l'hospitalité dans une petite cabane.

Nous avions alors à choisir entre deux routes ; l'une passait par une ville qui s'appelait Koul-al-Omra, à l'endroit où la rivière d'Hye se jette dans le Tigre, et l'autre, par Hillah, non loin de Babylone. La multitude d'avis et de renseignemens qui nous furent donnés, nous mirent dans une grande perplexité. Il paraissait que les deux routes étaient également infestées de brigands et de peuplades sauvages. Mon Turc se décida enfin pour la dernière; et comme, en général, je lui laissais liberté entière sur ce point, nous fûmes bientôt à cheval, et remontâmes la rivière pour trouver l'endroit où elle était guéable. Nous avions alors une escorte de cinq à six hommes bien montés ; mais, en traversant la rivière, mon malheureux domestique, qui était sur le cheval le plus petit et le plus débile, fut entraîné par la rapidité du courant, et eut infailliblement perdu la vie, sans l'intrépidité de nos conducteurs, qui, luttant contre la force du courant, qui avait de quatre à cinq pieds de profondeur, parvinrent à le retirer lui et sa pauvre monture.

A une heure, nous nous arrêtâmes dans un camp arabe qui venait d'être formé par une des

tribus du cheik Hamoud. Cette tribu s'était éloignée des environs de la capitale pour trouver des pâturages pour ses nombreux troupeaux. A peine avait-on encore dressé des tentes pour les principaux chefs, lorsque nous arrivâmes. Cependant, le messager du cheik Mahamoud nous présenta à l'un des chefs, et nous fûmes reçus avec la plus grande hospitalité. « C'est un bonheur, » nous dit celui-ci, « lorsque des frères peuvent ainsi se rencontrer; nous revenons d'un lieu où il ne règne que trouble et que confusion, et je m'étonne même que vous ayez passé devant nos vedettes sans être attaqués. » Nous lui fîmes observer que nous avions l'avantage d'être accompagnés du messager du cheik Mahamoud; mais il nous répondit que pour lui, dans un pareil moment, il s'estimait très-heureux que sa tête fût encore sur ses épaules. L'assertion était un peu forte; mais, dans le désert, on se permet une certaine latitude dans les comparaisons qu'on emploie pour exprimer ses pensées.

Les rapports qui nous avaient été faits sur les événemens qui se passaient près de Bagdad, avaient été jusqu'alors très-contradictoires; nous n'en obtînmes pas de plus satisfaisans de ces guerriers qui semblaient différer beaucoup d'opinion. Quel que dût être le parti triomphant, il

était évident que les affaires touchaient à une crise ; ils pensaient même que leur armée avait attaqué celle de Daoud-Effendi, mais seulement après qu'ils avaient été obligés de s'en séparer, et ils étaient portés à croire qu'elle avait eu l'avantage, parce qu'ils n'avaient pas été appelés au secours de leurs compagnons. C'en fut assez pour nous apprendre ce que nous devions dire, et le pacha Sayoud devint l'objet de tous nos éloges.

Ces troupes avaient l'air le plus martial ; c'était l'élite des tribus. On ne voyait dans leur camp que très-peu de femmes et presque point d'enfans : ils étaient restés à Cout pour ne pas entraver leurs opérations, dont la promptitude et la célérité peuvent seules assurer le succès. Le peu de vieillards qu'on distinguait dans les rangs étaient de vénérables guerriers qui maniaient leurs chevaux avec une adresse et une dextérité qui sont les fruits d'une longue habitude. Leurs cheveux avaient changé de couleur ; mais leur force était toujours la même. Il y en avait qui devaient avoir servi au moins quarante ans ; cependant ils étaient aussi alertes, aussi vigoureux que les autres, et on ne les distinguait qu'à la blancheur de leurs barbes, et aux nobles cicatrices dont ils étaient couverts. Ils nous firent

remarquer avec un sentiment d'orgueil la beauté et la trempe de leurs épées, et la légèreté de leurs lances, nous faisant en même temps la relation de leurs anciens exploits; et brûlant, disaient-ils, de se signaler de nouveau. Après avoir examiné mon sabre, ils demandèrent à voir mes pistolets, et en admirèrent beaucoup le travail, quoiqu'ils fussent très-simples. Mais, ce qui fait la grande force de ces troupes, c'est moins la perfection de leurs armes que le courage avec lequel ils supportent toutes sortes de fatigues et de privations; et la vigueur; la patience et la docilité de leurs chevaux. C'étaient sans contredit les plus beaux que nous eussions encore vus. Leurs chameaux étaient si nombreux qu'ils remplissaient presque tout l'espace que notre vue pouvait embrasser.

J'eus, dans l'après-midi, une nouvelle occasion de me convaincre du zèle attentif et prévenant avec lequel ces tribus errantes exercent l'hospitalité à l'égard de l'étranger qui se repose sous leurs tentes. Éprouvant une légère indisposition, je témoignai le désir d'avoir un peu de lait. Il n'y en avait point dans le camp, et l'on envoya un messager pour en chercher; comme il ne revenait point, on en dépêcha un second et un troisième dans d'autres directions. L'eau

était rare et très-mauvaise ; mais, deux heures s'étant écoulées sans que personne reparût, je venais d'en demander quelques gouttes lorsque les messagers arrivèrent hors d'haleine, ainsi que plusieurs autres Arabes qui, de leur propre mouvement, étaient aussi partis dans le même dessein. Ils avaient tous fait plusieurs milles pour trouver ce que j'avais demandé. C'était dans les déserts de l'Arabie, au milieu de hordes sauvages, que je me vis l'objet d'attentions aussi délicates. Ce n'était pas l'espoir d'une récompense qui les animait; non, c'est un sentiment plus noble et plus généreux, qui est le mobile du Bédouin lorsqu'il remplit avec tant de bienveillance les devoirs de l'hospitalité.

Je crus apercevoir dans la soirée que quelque orage allait éclater entre mon misérable Turc et le messager qui nous avait accompagnés depuis Wasith. En effet, le lendemain, de grand matin, mon domestique vint me dire qu'il serait impossible de partir, parce que le Turc avait eu une violente querelle avec le messager, au sujet d'une petite somme que celui-ci demandait en récompense de ses services. Je fus d'autant plus indigné, qu'indépendamment de la gratification que je lui avais promise, mon drôle avait reçu d'avance l'argent nécessaire pour subvenir aux

frais de la route ; et ces frais lui avaient même été payés par trois personnes différentes, par le motselim, par le résident, et par moi ; et maintenant le malheureux me causait de nouveaux retards, en refusant de payer des guides ! Je le fis venir aussitôt ; et, sans entrer dans aucune discussion, je lui dis que je savais que j'étais tout aussi en sûreté dans le camp que lui, qui était *Turc*, et qui outrageait sans cesse tout le monde ; et que si tout n'était pas prêt pour le départ dans une heure, je paierais moi-même au guide le double de ce qu'il demandait, et, l'abandonnant à son sort, ne lui donnerais jamais la moindre partie de la gratification que je lui avais promise. Le misérable demandait à être mené avec une verge de fer. Dès qu'il m'entendit parler d'un ton aussi décidé, il devint humble et obéissant. Un quart d'heure après, il vint me dire que l'arrangement était conclu, et nous partîmes presque sur-le-champ.

Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin lorsque nous rencontrâmes les éclaireurs de l'armée du cheik Hamoud. A la vue du messager de leur tribu qui nous accompagnait, ils reconnurent que nous étions de leurs amis, et coururent sur nous, la lance en arrêt, pour faire une attaque simulée. C'était une plaisanterie que

je n'aimais pas beaucoup ; car, pour me montrer leur adresse, ils effleuraient de si près mon habit avec leurs lances, que je ne pouvais retenir un certain mouvement de frayeur. Il fallut bien cependant prendre mon parti, et leur rendre leur salut, en souriant, à mesure qu'ils se pressaient autour de moi en brandissant leurs lances et leurs épées au-dessus de ma tête. Nous parvînmes à les éviter en nous détournant graduellement vers la droite ; mais nous les aperçûmes pendant plus d'une heure qui défilaient dans l'éloignement.

L'ordre de leur marche, si je puis me servir de cette expression, était l'irrégularité même. Sans routes, sans rivières, sans plaines cultivées qui pussent gêner leurs mouvemens ; sans train d'artillerie, et sans autres bagages que ceux qu'ils portaient derrière eux sur leurs chameaux et sur leurs chevaux ; ils marchaient dans une confusion et dans un désordre difficiles à concevoir. On aurait pu croire que chaque tribu était rangée autour de l'étendard de son cheik, en voyant que toute l'armée était divisée en masses irrégulières ; mais, d'une hauteur sur laquelle nous montâmes ensuite, nous remarquâmes que ces groupes se mêlaient l'un avec l'autre, puis se séparaient, et se réunissaient de nouveau, en

apparence au gré du hasard. Les chefs étaient, en général, mieux montés que les autres; mais il n'y en avait qu'un petit nombre, recommandables sans doute par leur âge et par une valeur éprouvée, qui fussent l'objet d'un respect et d'une vénération particulière, et qui fussent en général précédés de petits drapeaux, destinés à marquer la présence de quelque grand personnage.

Le désordre de leurs rangs m'empêcha de pouvoir évaluer exactement leur nombre; mais je serais tenté de croire qu'il n'y avait pas moins de sept à huit mille hommes. La seule tribu des Bédouins montifiques peut mettre douze mille hommes sur pied; et, comme il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent tous rassemblés, il est probable que quelques-uns de leurs alliés s'étaient joints à leur armée. Ce fut de ces troupes que nous apprîmes, pour la première fois, les détails de la victoire qu'elles avaient remportée sous les murs de Bagdad. Comme j'aurai occasion par la suite de revenir sur ce sujet, je me bornerai à dire que ce premier succès de la cause qu'elles avaient entrepris de défendre redoublait leur ardeur et leur inspirait la plus grande confiance.

Il y avait sept heures que nous étions en marche, et il était déjà cinq heures du soir, lorsque j'aperçus mon Turc en conférence secrète avec notre

guide ; et je les vis aussitôt se détourner de la route que nous suivions et qui devait nous conduire à Bagdad, pour se diriger vers le sud. Je leur en demandai la cause, et ils me répondirent qu'il était convenable que nous rendissions une visite au cheik Hamoud, à qui notre guide avait des dépêches de quelque importance à remettre. Le cheik, à ce qu'il paraît, avait passé sans que nous l'eussions vu, et il était nécessaire de revenir sur nos pas. J'avoue que je n'ai jamais brillé par la patience. Notre convention avec notre guide était qu'il nous conduirait *droit* à la capitale pour trente piastres, et voilà qu'il voulait nous faire rétrograder de trente grands milles, ce qui eût entraîné encore un retard d'au moins un jour ! Je crus m'apercevoir que mes deux gaillards étaient d'intelligence. Je pris aussitôt mon parti. Je leur déclarai que je ne ferais point un pas en arrière, et que je connaissais assez la direction générale de la route pour être en état de continuer seul mon chemin. Je demandai alors à mon domestique s'il voulait me suivre. Nous ne pouvions nous passer de guide, me répondit-il ; nous serions certainement attaqués. Le voyant hésiter, je lui dis de me rendre les pistolets que je lui avais prêtés, et je partis.

Mon Turc ne tarda pas à me rejoindre, et eut

même l'impertinence de saisir les rênes de mon cheval; mais, lorsqu'il me vit appuyer le bout de mon pistolet sur sa poitrine, il s'éloigna en m'accablant d'imprécations, et déclara que je serais bientôt puni de ma témérité. Je continuai mon chemin, sans paraître faire attention à ses menaces, quoique, à dire vrai, je ne fusse pas sans inquiétude sur l'issue de mon stratagème. Enfin, je vis arriver mon domestique qui m'apprit que le Turc était le seul à blâmer, et que notre voyage n'éprouverait plus le moindre obstacle. Le Turc et le guide vinrent ensuite me faire les plus humbles excuses, et j'avoue que je les vis revenir avec le plus grand plaisir. J'étais resté seul environ une heure, et je savais que mon drôle finirait par céder, pour ne point perdre la gratification convenue; mais il fut si long-temps à se décider, qu'à parler franchement, ce fut l'heure la plus ennuyeuse que je passai jamais.

Vers onze heures du soir, nous arrivâmes dans un camp arabe où nous fûmes reçus avec l'hospitalité ordinaire. Les mœurs des Bédouins ont déjà été décrites, et nous ne vîmes pas, dans cette occasion, de différence frappante. Cette tribu n'était certainement point pauvre, à en juger par tout ce que nous voyions dans leurs tentes; tel était cependant leur peu de relations avec les autres

tribus, que le chef lui-même fut charmé de recevoir un peu de tabac. « Il y avait près d'une semaine », nous dit-il, « qu'il n'avait pu faire usage de sa pipe; et, quoique peut-être il ne fût pas convenable », ajouta-t-il avec beaucoup de délicatesse, « de demander une faveur à l'étranger qui avait accepté l'hospitalité de ses tentes, il nous en serait véritablement fort obligé. »

Le 2 février, à sept heures du matin, nous nous remîmes en marche. Le cheik Choke, notre hôte de la veille, nous avait avertis que nous ne rencontrerions pas une âme sur la route, à cause du passage de l'armée devant laquelle toutes les tribus inférieures s'étaient retirées. En effet, nous ne vîmes pas une seule tente, pas un seul voyageur; et, à cinq heures du soir, nous fûmes obligés de nous arrêter en plein air, pour faire bouillir du café, et pour laisser reposer nos pauvres montures. Nous repartîmes deux heures après; mais, à neuf heures et demie, le froid devint si vif que notre guide déclara qu'il était impossible d'aller plus loin. S'arrêter pour éviter le froid, me semblait le comble de la folie; mais je reconnus bientôt le contraire. Le *chumal* ou vent du nord-est nous avait amené ce froid extraordinaire. Je me tapis sous les bancs de sable que le vent avait accumulés, et je trouvai ma position beaucoup

moins incommode que je ne m'y attendais. Je finis même par m'endormir, en tenant dans mes mains les rênes de mon cheval. A une heure du matin, je m'éveillai, mais j'eus beaucoup de peine à me lever, à cause du sable qui s'était accumulé sur moi. Étant parvenu néanmoins à m'en débarrasser, j'appelai mes compagnons et parvins à les décider à partir. Mais, pour cette fois, j'eusse mieux fait de céder à leurs remontrances; car, après avoir souffert infiniment du froid pendant deux heures, nous fûmes obligés de nous coucher de nouveau: notre guide nous dit que nous étions alors presque en face d'Hillah, et que nous pourrions nous égarer si nous persistions à vouloir avancer au milieu de l'obscurité.

Immédiatement avant le lever de l'aurore, notre vieil Arabe nous apprit, en montant à cheval, que nous approcherions bientôt des ruines de Babylone; lieu que les Européens avaient souvent visité. Je m'étais aperçu qu'il avait des soupçons sur mon compte; mais le moment n'était pas encore venu de lui avouer mon déguisement. Le jour commençait à poindre, mais l'atmosphère était obscurcie en partie par la poussière rouge et épaisse que faisait lever le chumal. Il était évident que, si, comme il était difficile d'en douter, la plaine que nous traversions avait été l'empla-

cement de bâtimens très-étendus ; ce n'avait été qu'à quelque période très-éloignée ; car nous ne remarquions encore, à l'appui de ce que nous avait dit notre guide, que quelques légères inégalités dans le terrain, et, dans un très-petit nombre d'endroits, sur le sommet de ces monticules, des tuiles et des briques que les pluies de plusieurs siècles avaient découvertes en partie. Mais, à mesure que nous avancions, de nouveaux motifs de conviction venaient me frapper, et finirent par ne me laisser aucun doute.

Mais, réservant pour le chapitre suivant la considération de ce sujet important, j'avoue franchement, et c'est un aveu que les voyageurs ne sont pas en général très-disposés à faire, que je ne pus examiner ces ruines célèbres avec toute l'attention que j'aurais voulu y donner. Mais, dès que je m'écartais un peu de la route que nous nous étions tracée, j'étais harcelé par mes compagnons de voyage, et surtout par mon domestique, qui, à chaque pas, croyait voir un Arabe et un brigand. Mais, à mon arrivée à Bagdad, j'eus le bonheur de me procurer les renseignemens les plus exacts que je pouvais désirer, et c'est principalement avec le secours de ces lumières que je vais tenter de traiter un sujet qu'autrement, peut-être, je n'oserais pas aborder.

CHAPITRE VII.

Ruines de Babylone.—Rencontre d'une caravane.—Vol fait à un guide.—Anciens canaux.—Ruines de Séleucie et de Ctésiphon.—Terreur panique.—Arrivée à Bagdad.

En reconnaissant l'emplacement de ces cités célèbres, détruites depuis si long-temps, et dont il ne reste que le nom pour l'observateur superficiel, l'homme qui réunit un jugement solide à une érudition profonde, cherche naturellement à rattacher les souvenirs de l'histoire à ces vestiges faibles, mais incontestables, qui nous restent encore de leur existence. Telle fut la méthode suivie par le major Rennel, le célèbre géographe, lorsqu'il prononça sur l'identité de ces ruines que je ne puis décrire que si imparfaitement. Il a établi cette identité, 1.° sur une comparaison des écrivains orientaux en général; 2.° sur des observations qui se trouvent dans des auteurs anciens, tels qu'Hérodote, Diodore, Strabon, Quinte-Curce, et autres, et qui s'accordent avec les tra-

ditions orientales; 3.° sur un rapprochement entre ces anciennes relations et les descriptions que les voyageurs modernes ont données de ces ruines. Après les dissertations savantes que nous possédons sur cet intéressant sujet, le voyageur n'a plus guère qu'à ajouter son propre témoignage à l'appui des preuves qui constatent l'existence de ruines correspondant à l'étendue connue de Babylone. On sait que l'emplacement de cette ville célèbre a souvent été confondu avec ceux de Séleucie, de Ctésiphon, et même de Bagdad; et je me félicite doublement d'avoir eu, ainsi que M. Rich et d'autres voyageurs modernes, l'occasion d'observer l'existence de ces traces distinctes qui indiquent suffisamment les situations respectives de trois grandes cités, sur lesquelles a passé la main désolatrice du temps. Babylone, Séleucie et Ctésiphon ne sont plus; Bagdad subsiste seul encore. Que reste-t-il à présent de Babylone, de cette ville, autrefois la capitale de la Chaldée, fondée par Nemrod ou Bélus, augmentée par Ninus, et embellie par Sémiramis? qu'en reste-t-il? un nom, les descriptions de ces savans auteurs dont les productions ont survécu aux merveilles qu'elles étaient destinées à célébrer, et, de loin en loin, une élévation de terre, dont la forme ressemble

à celle d'une immense sépulture! Hélas! c'est dans cette sépulture que sont ensevelies toute la pompe et toute la grandeur de cette reine des nations!

Dans plusienrs endroits on a découvert des ruines étendues qui indiquent la richesse, l'activité et la population d'états qui ne sont plus. Mais il est nécessaire que leur position, leur étendue et la qualité de leurs matériaux, s'accordent avec les renseignemens que nous donne l'histoire, pour que nous puissions prononcer sur leur identité. En décrivant cette cité illustre, jetons donc un coup d'œil rapide sur l'histoire de son origine, de sa célébrité et de sa décadence progressive. Devant son origine à la présomption de l'homme (1), elle fut destinée à être dans sa chute un monument éclatant de la vengeance divine, et de l'accomplissement infaillible des prophéties. Lors même qu'elle voyait croître sa gloire et sa splendeur, Isaïe prédit sa chute et sa destruction entière (2). Elle se glorifiait alors de ses cent portes d'airain tournant sur des gonds du même métal :

---

(1) Gen., chap. XI, vers. 4., et ils dirent: « Bâtissons une cité et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom. »

(2) Isaïe, chap. XIII, XIV, XXI, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII. Jérémie, chap. XXV, L, LI.

ses murs, cimentés avec du bitume, avaient trois cent soixante-huit stades, ou quarante-six milles de circonférence, trente-deux pieds d'épaisseur et soixante-quinze de hauteur; ils étaient défendus par des tours qui s'élevaient de douze pieds au-dessus. Elle renfermait un temple dédié à Bélus, au milieu duquel s'élevait une tour de six cent quatre-vingt-dix pieds de hauteur, érigée sur une base d'un quart de mille carré; et ses superbes jardins suspendus passaient pour une des merveilles du monde.

Un château de vingt stades, ou de deux milles et demi de circonférence, défendu par des tours qui avaient cent dix pieds de hauteur, s'élevait majestueusement au milieu des palais sans nombre dont elle était ornée. Un pont de pierre de six cent vingt-quatre pieds de long sur trente de large traversait l'Euphrate; tandis que des quais superbes bordaient les rives du fleuve, et que d'immenses cavernes, pratiquées pour recevoir le surplus de ses eaux, offraient, dans tous les temps, des réservoirs inépuisables à l'agriculture. Les relations commerciales de cette ville étaient aussi facilitées par la communication de l'Euphrate avec le golfe Persique, ce fleuve étant alors navigable pour des bâtimens d'un port considérable; tandis que, au moyen d'un su-

perbe canal qui allait rejoindre le Tigre (1), elle recevait les productions de tous les pays situés vers le nord, jusqu'au Pont-Euxin et la mer Caspienne.

Telle est la description ordinaire que les auteurs anciens et leurs commentateurs modernes nous font de cette grande cité la gloire des royaumes. Telle était Babylone dans les jours de sa gloire et de sa prospérité. Que reste-t-il aujourd'hui pour nous rappeler son existence, et pour nous désigner l'emplacement qu'elle occupait? rien que l'accomplissement merveilleux de ces prophéties, qui, ayant prédit son *entière* subversion, nous portent à regarder le manque de ruines *extérieurement visibles*, comme une nouvelle preuve de l'identité du lieu.

Qu'est devenu cet imposant théâtre où le commerce déployait toute son activité, où ré-

(1) « Ce canal fut l'ouvrage de Sémiramis qui perfectionna aussi la navigation de l'Euphrate, et qui eut, dit-on, une flotte de trois mille galères. Il fut réparé et perfectionné par Nabuchodonosor, et il est généralement appelé le *Naher Malcha*, ou Fleuve Royal. Quoiqu'à présent il soit desséché, il servait encore à l'agriculture, même du temps des califes de Bagdad. Les savans peuvent consulter Hérodote, I, 194, et I, 184; Strabon, liv. 14; Huet, Histoire du Commerce, chap. xi.

gnaient l'ambition, les plaisirs, la débauche, et toutes les passions qui élèvent ou dégradent l'humanité? qu'est devenue cette foule immense qui remplissait autrefois ses innombrables avenues, et qui se plongeait dans les délices avec une avidité si insatiable, que Quinte-Curce l'appelle la race la plus corrompue et la plus débauchée qui ait jamais existé (1). Que sont devenus ces parens éhontés dévouant leurs filles à la prostitution; ces époux excitant leurs compagnes à violer la foi conjugale et à trafiquer de leur déshonneur; ces femmes du plus haut rang et de la naissance la plus respectable, qui se livraient à toutes sortes de débauches, et qui,

(1) Quinte-Curce, liv. 5.—« Nihil urbis ejus corruptius moribus, nec ad irritandas illiciendasque immodicas voluptates instructius.—Liberos conjugesque cum hospitibus stupro coire, modò pretium flagitii detur, parentes maritique patiuntur.—Convivales ludi totâ Perside regibus purpuratisque cordi sunt.—Babylonii maximè in vinum et quæ ebrietatem sequuntur, effusi sunt.—Fœminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus: dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant.—Ad ultimum (bonos auribus sit) ima corporum velamenta projiciunt. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum, virorumque, apud quos comitas habetur vulgati corporis vilitas. »

échauffés par le vin et par la passion, s'exposaient nues aux regards du public ? tout a disparu ; car il était écrit : « Et Babylone, la gloire des royaumes, la beauté de l'excellence de la Chaldée, sera comme Sodome et Gomorre, lorsque Dieu les renversa. Elle ne sera jamais habitée de génération en génération ; jamais l'Arabe n'y dressera sa tente ; jamais les bergers n'feront parquer leurs troupeaux » (1). Croyant, comme nous le faisons, à l'inspiration divine des prophéties, nous ne nous étonnons point qu'il ne reste aucune trace extérieure de cette grande et puissante cité, et admirons le strict accomplissement de ces paroles. Tout ce qui était écrit est arrivé, et ce n'est qu'en ouvrant ces élévations de terre, dont nous avons déjà parlé, qu'on peut trouver à présent le moindre vestige de ses superbes murailles, de ses temples profanes, et de ses palais magnifiques.

Dès l'époque la plus reculée (2), on bâtissait

(1) Esaïe, chap. XIII, vers. 19-22.

(2) Dès le temps de la captivité d'Egypte, nous voyons Pharaon dire à ses officiers : « Nous ne donnerons plus de paille au peuple pour faire des briques, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Qu'ils aillent ramasser de la paille pour eux. »

en Orient avec des briques non cuites, et avec des morceaux de terre ou d'argile, battu avec de la paille ou des joncs pour leur donner de la consistance, et séchés seulement au soleil. Les murs de Babylone, ainsi que plusieurs de ses édifices publics, avaient été bâtis partie avec ces briques non cuites, et partie avec d'autres briques et du bitume. Il est facile de concevoir l'effet du temps et des pluies sur des matériaux de ce genre. Avant de commencer la description des ruines, que nous tirerons en grande partie de l'excellent mémoire de M. Rich, notre résident à Bagdad (1), il peut n'être pas inutile de faire observer que ces ruines, ou plutôt ces traces de Babylone, qui subsistent encore, ne consistent qu'en « élévations de terre, formées par la décomposition des bâtimens, sillonnées par le temps, et parsemées sur leur surface de mor-

(1) Ce mémoire parut originairement dans un journal intitulé : *Mines de l'Orient*. J'eus l'avantage de consulter l'original et de jouir de la conversation de l'auteur pendant mon séjour à Bagdad. Personne ne pouvait se livrer à ces recherches avec plus d'espoir de succès que M. Rich; car, sans parler de ses connaissances profondes, sa place et la considération dont il jouissait auprès du gouvernement du pacha lui offraient toutes les facilités qu'il pouvait désirer.

ceaux de brique, de bitume et de poterie. » Ce sont les seuls restes qui soient maintenant visibles; et l'abondance des matériaux prouve suffisamment que, dans cet endroit aujourd'hui désert, une ville immense a existé.

Les ruines commencent sur le bord oriental de la rivière, à environ deux milles au-dessus d'Hillah; elles occupent un espace oblong et inégal d'environ deux milles et demi sur près de trois (1). Les deux premières élévations longitudinales, situées au nord et au sud l'une de l'autre, et contiguës, forment les limites à votre droite, lorsque vous montez; tandis que, sur la gauche

(1) M. Rich donne deux *milles* et 600 *yards* (a) de largeur, et environ 600 *yards* de plus de longueur, à l'espace que les ruines se trouvent en général occuper. En supposant, ce qui n'est pas improbable, que la rivière a usurpé sur les terres, cet espace oblong deviendrait presque un carré parfait, et occuperait une étendue de dix *milles* 1,280 *yards*, ou bien près de onze *milles*; ce qui, à huit stades le mille, correspondrait aux quatre-vingt-dix stades auxquelles on estime ordinairement la circonférence de l'espace intérieur qui était occupé par des bâtimens, suivant la description de Quinte-Curce, Liv. 5; cette coïncidence paraît remarquable.

(a) Le *yard* vaut trois pieds anglais (915 millimètres.)

ossemens humains qui se pulvérisaient au toucher. Il découvrit aussi dans cette masse de ruines une grande idole de granit, d'une taille colossale, qui représentait un lion ; au milieu de la gueule, était une ouverture circulaire dans laquelle on eût pu passer aisément le poing.

Quelques pas à gauche d'une excavation faite par les ouvriers, en cherchant des briques, on voit l'objet qui mérite ensuite de fixer le plus l'attention, et que les gens du pays appellent *kasr*, ou le palais. L'excavation est à environ deux cents yards au nord des ruines que nous venons de décrire; il s'y trouve une partie de mur presque entièrement intacte, et les briques dont il est bâti portent en général des inscriptions. Ce qui rend cet endroit encore plus intéressant, ce sont les restes d'un passage souterrain, dont la voûte est construite en briques fixées dans du bitume, quoique, dans d'autres endroits, elles soient généralement cimentées. Dans le palais, on voit encore quelques restes de murs et de chaussées, bâtis de belles briques cuites, « qui sont entourées d'un ciment à chaux si tenace que les ouvriers avaient cessé d'y travailler à cause de l'extrême difficulté d'en retirer les briques entières. »

Le Mujelibe, ou *renversé*, ruines que de La-

valle regardit comme celles de la fameuse tour de Bélus, est la plus septentrionale et la dernière de ces élévations principales devant lesquelles passe le voyageur. « C'est, » dit M. Rich, « une « masse de forme oblongue, irrégulière dans sa « hauteur et dans la longueur de ses côtés qui « font face aux quatre points cardinaux. La face « du côté du nord a deux cents yards de lon- « gueur; celle au sud en a deux cent dix-neuf; « celle à l'est, cent quatre-vingt-deux; et celle à « l'ouest, cent trente-six. La hauteur de l'angle « sud-est, qui est le plus élevé, est de cent qua- « rante-un pieds. La face du côté de l'ouest, « qui est la plus basse et la moins longue, est « la plus intéressante à cause des ruines quelle « renferme. On y voit un mur assez bas, inter- « rompu en plusieurs endroits, bâti de briques « non cuites, cimentées avec du mortier de terre, « et d'une grande épaisseur : entre chaque « couche est un lit de roseaux. L'angle sud- « ouest est surmonté d'une espèce de tour ou « de lanterne. Les autres angles sont moins bien « conservés, mais ils ont pu, dans l'origine, être « décorés de la même manière. Les pluies ont « creusé partout de profonds sillons. Le som- « met est couvert de décombres, au milieu des- « quelles on a trouvé, en creusant, des couches

« de morceaux de briques cuites cimentées avec « du mortier, et quelquefois même des briques « entières, sur lesquelles il y avait des inscrip- « tions. Le tout est couvert de fragmens innom- « brables de poterie, de briques de bitume, « de cailloux, de briques vitrifiées ou scories, « de morceaux de verre, et même de nacre de « perle. »

Nous ne suivrons pas plus loin M. Rich dans ses laborieuses recherches; ses savantes remarques perdraient trop à être détachées du cadre dans lequel il les a placées. Nous avons décrit Babylone dans toute sa gloire; nous ne voyons plus que des monceaux de terre, que quelques ruines éparses qui même se dérobent à la vue. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le déclin et dans la chute de Babylone, c'est qu'indépendamment de ces causes naturelles, qui annoncent et qui précèdent généralement le renversement des empires, sa subversion entière et son anéantissement total étaient prédits d'une manière positive, et décrits minutieusement dans les Saintes Écritures.

Son orgueil, sa cruauté, et l'impiété sacrilége de son roi, le temps, la manière, l'instrument de sa chute, tout y est particulièrement spécifié. Au comble de sa gloire sous Nabuchodonosor,

ce conquérant de la Syrie, de la Palestine, de Jérusalem et de l'Égypte, ce fier despote de cette grande Babylone, et ce déplorable objet de la colère divine; Cyrus, l'oint du Seigneur, détournant le cours de l'Euphrate, détruisit ses défenses, et renversa ce second empire d'Assyrie, dont Babylone était la capitale et l'orgueil. Depuis cette époque, les monarques persans, préférant Ecbatane et Persépolis, la négligèrent entièrement. Ensuite, sous les Macédoniens et sous les rois parthes qui leur succédèrent, Séleucie (1) et Ctésiphon (2) furent fondées, et lui enlevèrent le peu d'habitans que le temps et la tyrannie lui avaient laissés. Il est difficile de préciser l'époque où elle fut entièrement abandonnée. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, elle n'est plus citée que comme une ville du second ordre; comme le lieu d'où S. Pierre data une de ses épîtres, et comme la résidence

---

(1) Partem urbis Persæ diruerunt, partem tempus consumpsit, et Macedonum negligentia; maximè postquam Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, stadia tantum trecentis à Babylone dissitam.—Strabon, liv. XVI.

(2) Pro illâ Seleuciam et Ctesiphontem urbes Persarum inclitas fecerunt.—Hier.

d'Hyrcan, grand-prêtre des Juifs (1). A présent c'est le repaire des bêtes sauvages, le vestige d'une ruine, un point dans le désert.

Après cette digression, que l'intérêt du sujet plutôt que la valeur de nos observations personnelles doit faire excuser, nous nous empressons de reprendre la relation de notre voyage.

Après avoir pris du café, sous l'abri de l'une de ces élévations inférieures qu'on aperçoit à quelque distance au-delà des principales masses de ruines qui viennent d'être décrites, nous nous remîmes en route le 3 février, à huit heures du matin. Le vent du nord-ouest avait été si violent pendant toute la nuit, que les nuages de poussière qu'il avait soulevés ne s'étaient pas encore dissipés, quoique le temps fût alors plus calme. A onze heures, toute la circonférence de l'horizon n'était encore qu'un sombre brouillard qui ne nous permettait pas de croire que le soleil fût aussi près du méridien; car il était entièrement caché à nos yeux par le rideau épais et grisâtre qui nous environnait, tandis que le jour que nous tirions de ses rayons ressemblait à cette lueur rouge et partielle qu'une éclipse entière

(1) Joseph, Antiquit., Liv. xv, c. 2.

de cet astre produirait à midi dans les mois les plus chauds. A peine pouvions-nous voir à trente pas devant nous, et notre guide nous disait souvent qu'il ne savait de quel côté se diriger; mais il ajouta que cette obscurité était un bonheur pour nous, parce que nous étions alors au milieu de tribus ennemies, à travers lesquelles il nous aurait été difficile de passer.

En effet, il nous arriva souvent d'entendre de nombreux troupeaux de chameaux passer très-près de nous, sans pouvoir distinguer ni ces animaux, ni les Arabes qui les conduisaient. Mon domestique était dans des alarmes continuelles; il m'assura deux ou trois fois que ses cheveux, qui étaient noirs lors de notre départ de Bassora, seraient gris avant que nous arrivassions à Bagdad. Mon Turc même semblait cette fois comprendre l'étendue des dangers que nous courions à chaque pas. Tout-à-coup, au moment où nous nous y attendions le moins, nous nous trouvâmes au milieu d'un troupeau considérable de chameaux qui remplissaient la route. Il était trop tard pour battre en retraite, et nous étions tous assez déconcertés lorsqu'heureusement nous découvrîmes que c'était une caravane qui allait à Bagdad. Mon Turc fut conduit devant les principaux marchands, et en reconnut plusieurs

avec lesquels il paraissait être dans la meilleure intelligence. Je m'étais tenu à l'écart jusqu'à son retour, lorsque j'aperçus le malheureux messager du cheik Hamoud, que quelques gens de la troupe avaient saisi et voulaient massacrer, tandis que le Turc et mon domestique s'efforçaient de les retenir. Je ne puis souffrir de voir immoler à mes yeux le guide fidèle qui nous avait préservés de tant de dangers; et je me précipitai au-devant d'eux pour l'arracher de leurs mains. Je fus repoussé rudement; mais, entendant mon Turc leur dire que j'étais Anglais, j'acquis de la confiance, et je parvins à me faire jour jusqu'aux principaux marchands de la caravane, qui se chargèrent d'appaiser le tumulte. J'appris ensuite qu'ils avaient été attaqués, quelques jours auparavant, par une tribu des Montifiques, et que voyant que notre conducteur en faisait partie, ils avaient voulu faire tomber sur lui leur vengeance. Dans ces climats à demi-barbares, rien n'est plus commun que de se rendre ainsi justice; mais pourtant, dans cette occasion, ils consentirent à épargner leur victime.

Les marchands avec lesquels nous voyagions alors étaient de Bagdad, et d'origine turque et arabe. Le soir, ils entassèrent leurs ballots et leurs sacs de marchandises de manière à former

un enclos, au milieu duquel nous passâmes la nuit. Nous repartîmes le lendemain à cinq heures du matin, afin d'arriver le soir même à Bagdad. Nous avions à peine fait quelques milles, lorsque notre malheureux conducteur s'écria qu'on lui avait volé les trente piastres qu'il avait reçues pour ses services. Je crus d'abord que c'était un prétexte pour m'extorquer de l'argent; mais mon Turc me convainquit bientôt du contraire par les protestations qu'il accumula aussitôt pour me convaincre qu'il n'était pas le coupable. La vérité du proverbe, *stultè nullabit animi conscientiam*, ne fut jamais plus clairement démontrée; et, dès que le drôle, sans être accusé, se mit à protester de son innocence, je le soupçonnai d'être le voleur. Notre pauvre guide dit qu'il ne doutait point que son argent ne lui eût été dérobé, pendant qu'il dormait, par quelque personne de la caravane. Cette accusation indigna les marchands; et mon Turc, par de bonnes raisons, cria plus haut que tous les autres. Quelqu'un fit la remarque que c'était lui qui avait couché près du messager, ce qui changea mes soupçons en certitude. Je déclarai donc, sans hésiter, que je croyais qu'Aly-Aga était le voleur; j'ajoutai qu'il avait dit dernièrement à mon domestique qu'il ne lui restait plus que

quelques piastres, et que, par conséquent, si on lui en trouvait davantage, ce serait une preuve qu'il avait commis le vol. Le drôle vit aussitôt que sa friponnerie allait être dévoilée; mais il n'était jamais embarrassé, et, au milieu de toutes ses impostures, il était assez fin pour voir lorsqu'il était temps de battre en retraite. Il partit donc d'un grand éclat de rire, et rendit la bourse, en disant qu'il l'avait trouvée par terre, et qu'il avait voulu seulement effrayer un peu son digne ami. L'excuse était pitoyable; mais notre conducteur était trop charmé d'avoir retrouvé son trésor pour ne pas s'en contenter; et, quoiqu'il eût soin de se tenir à une distance respectueuse du malicieux personnage, il ne lui témoigna pas la moindre rancune pendant la route.

Après quatre heures de marche, nous aperçûmes par intervalles les rives de canaux considérables qui coupaient la route. Nous traversions quelquefois ces restes de travaux jadis utiles à l'agriculture, et nous marchions souvent à l'abri de ces rives, ayant toujours grand soin d'être rassemblés en corps, de peur d'être attaqués; car, plus nous approchions de la capitale, plus le péril augmentait à cause des troubles qui venaient d'y éclater. Ces ouvrages devaient être, dans l'origine, d'une grande étendue; et les restes

occupaient encore un espace d'environ quinze milles. Ce devait être le Narmalachy, Naher-Malcha, ou fleuve royal de Nabuchodonosor, dont nous avons déjà parlé.

Plus loin, et vers le moment où nous commençâmes à apercevoir les ruines de Ctésiphon, nous vîmes sur la route un grand bloc de marbre noir, de sept pieds de long, qui était évidemment le reste d'une statue colossale. La tête manquait; les mains étaient croisées sur la poitrine dans l'attitude respectueuse que les Asiatiques prennent ordinairement en présence de leurs supérieurs, et l'on n'apercevait que le bout des pieds sous la longue robe persane qu'ils portent quelquefois dans les grandes cérémonies. Il n'y avait dans les environs immédiats aucuns vestiges qui indiquassent l'emplacement d'anciens édifices. Quand je parlai de cette circonstance lors de mon arrivée à Bagdad, j'appris que quelques voyageurs, en revenant de Babylone, avaient remarqué ce débris vénérable de l'antiquité la plus reculée, mais qu'on n'avait pu en faire le transport à cause de son poids. Après avoir examiné avec soin ce fragment curieux, mais mutilé, mon attention se porta sur les ruines de Ctésiphon, que nous apercevions dans l'éloignement. J'eus le bonheur d'obtenir à Bag-

dad les dimensions exactes du Tackht-Kersera, ainsi que la description suivante du terrain sur lequel se trouvent ces ruines, et je m'estime heureux de pouvoir offrir ces matériaux précieux à la place des observations imparfaites que j'avais à peine eu le temps de recueillir.

Le Tackht-Kersera, quelquefois appelé l'*arcadé de Cosroès*, principal reste d'un palais qui appartint à ce monarque célèbre, est situé à environ vingt milles au sud-est de Bagdad, et à près d'un mille du bord de la rivière, et indique l'emplacement de Ctésiphon. Ces ruines sont d'autant plus intéressantes que, d'après la manière dont elles sont groupées, on ne saurait douter qu'elles n'aient fait partie d'un palais d'une grande étendue, et que, vues même d'une distance considérable, elles déploient encore toute la majesté de la grandeur déchue. Le Tackht-Kersera est bâti de briques d'un pied carré et de trois pouces d'épaisseur. La façade a près de cent vingt-cinq pas de longueur; la largeur de l'arcade est de quatre-vingt-six pieds; sa hauteur, de cent dix. La longueur de la voûte intérieure, de l'est à l'ouest, est de soixante pas. Il y a dans l'arcade plusieurs ouvertures qui étaient sans doute destinées à donner de l'air et de la clarté. La façade la mieux conservée, celle

de l'est, est remplie de niches, à peu près dans le genre de nos églises gothiques ; mais celle de l'ouest est presque détruite, et une partie de l'arcade est même écroulée.

A la distance d'environ un tiers de mille du palais de Cosroes, s'élève le tombeau de Soliman Pauk, ou le Pur, qui est entouré de fragmens de muraille ; tandis qu'au midi, et presque entre la rivière et l'arcade, est une mosquée qui portait autrefois le nom de Haudefid-ul-Jemani-ul-Abdoula-eben-Salam. Jusqu'ici les ruines dont nous avons donné une description imparfaite appartiennent évidemment à Ctésiphon, tant à cause de leur position, relativement à la rivière, que de leur distance de Bagdad. Sur la rive opposée du Tigre, près des anciens moulins à poudre de Bagdad, on trouve aussi des traces d'anciens bâtimens qu'on suppose avoir fait autrefois partie de Séleucie. Séleucie, fondée par Séleucus-Nicanor, l'un des capitaines d'Alexandre et le premier de cette race étrangère qui tint le sceptre de la Perse pendant quatre-vingt-trois ans, succéda à la gloire et à l'opulence de Babylone. D'après sa situation et son antiquité, elle aurait dû nous occuper avant Ctésiphon ; mais la vue majestueuse du Tackht-Kersera ayant attiré la première notre attention, par l'étendue et par la beauté des

ruines, nous lui avons donné naturellement la préférence. Il ne reste à présent presque rien de Séleucie, ainsi que de Babylone : faut-il l'attribuer à la qualité des matériaux employés dans les principaux bâtimens, ou à quelque cause plus éloignée, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. On voit encore, sur la rive occidentale du Tigre, une quantité de décombres informes, et, de loin en loin, un fragment de marbre ou de porphyre. Je crois même qu'en se livrant à des recherches assidues, on pourrait découvrir des statues semblables au bloc de marbre que nous vîmes sur la route, et dont nous avons fait la description ; car, dans tous les bâtimens gothiques que je vis en Orient, il y avait toujours au moins deux ornemens de cette sorte, et souvent même on en voyait des rangées entières disposées avec beaucoup de symétrie.

Nous avions aperçu de très-loin, par intervalles, les minarets de Bagdad, lorsqu'un marchand qui marchait en avant accourut nous dire qu'il apercevait un corps considérable de cavalerie, et que ce ne pouvaient être que des Bédouins et des ennemis. Nous étions tous assez enclins à prendre aisément l'alarme, et nous nous empressâmes de concentrer nos forces. Notre nombre, les dangers auxquels nous avions échappé, et surtout la proxi-

mité de la ville, nous inspiraient un courage que beaucoup d'entre nous manifestaient par des bravades. Les deux principaux marchands, après nous avoir dit d'attendre que les traînards eussent rejoint le corps d'armée, partirent en avant, envoyèrent des éclaireurs pour reconnaître l'ennemi, et revenaient au grand galop toutes les fois que leur hardiesse les avait emportés trop loin, pour voir s'ils étaient soutenus. Enfin nous nous mîmes tous en marche, et nos valeureux chefs caracolèrent à notre tête, en brandissant leurs lances et en poussant le cri de guerre.

Jusqu'alors nous n'avions vu que très-imparfaitement nos adversaires; l'espace qui nous en séparait était rempli de ruines et de décombres qui nous masquaient leur vue. Mais nos éclaireurs, la terreur peinte dans les yeux, revinrent nous dire qu'ils étaient près de nous et qu'ils devaient être au moins une centaine. On verra bientôt que ces vaillans chevaliers n'avaient pas fait leur reconnaissance avec beaucoup d'exactitude. Quoi qu'il en fût, nous n'avancions plus qu'avec de certaines précautions, et les désertions devenaient même très-fréquentes à l'arrière-garde. Tout-à-coup, en sortant de derrière les ruines d'un ancien caravanserai, nous nous trouvâmes face à face

avec nos redoutables ennemis, lorsqu'à notre entière confusion, quoique certainement à la grande joie de beaucoup d'entre nous, nous découvrîmes que c'était un troupeau d'ânes pacifiques que leurs pauvres conducteurs avaient abandonnés en nous voyant.

Je n'oublierai jamais l'extrême variété d'expression qui se peignit sur toutes les physionomies. Don Quichotte, reconnaissant quels étaient les terribles géants qu'il avait rencontrés, ou maudissant la malice des enchanteurs qui avaient changé en troupeaux de moutons les armées qu'il avait taillées en pièces, pour lui ravir l'honneur de la victoire, n'éprouva jamais une surprise égale à la nôtre. Nos habiles éclaireurs s'éloignèrent pour éviter les reproches qu'ils méritaient, après nous avoir assuré que ce n'étaient point là les ennemis qu'ils avaient vus, et que nous pouvions nous attendre à les voir bientôt paraître. Ceux qui s'étaient retirés à l'arrière-garde reculèrent encore plus loin, pour se soustraire aux railleries et aux sarcasmes de leurs compagnons; tandis que le petit nombre de ceux que leurs coursiers fringans, plus peut-être que leur inclination, avaient entraînés en avant, jetaient autour d'eux un regard complaisant où se peignait un noble orgueil, et

en même temps un peu de surprise. Les conducteurs tremblans, voyant que nous étions plus disposés à rire qu'à nous fâcher de la frayeur que nous avaient causée leurs animaux à longues oreilles, nous rejoignirent alors, et nous confirmèrent la nouvelle, que nous avions apprise près des ruines de Babylone, de la retraite précipitée du nouveau pacha et de ses kourdes. Leur défaite, nous dirent-ils, avait été complète, et le pacha Sayoud était plus affermi que jamais dans son autorité. Abdoula-Aga, homme d'une grande réputation, avait été nommé kaija, ou ministre, et la confiance était revenue avec l'abondance.

C'était le même Abdoula que nous avons déjà nommé comme l'un des illustres exilés qui avaient quitté Bucheher peu de temps avant notre arrivée dans cette ville. Ces transitions soudaines, de l'exil à la plus haute dignité, du comble de la fortune à celui de la misère, du trône à la prison et même à la mort, sont très-communes dans ces régions de servitude et de despotisme. Nous aurons occasion de citer plus loin quelques exemples de ces vicissitudes ; mais, pour le moment, après avoir seulement ajouté que nous arrivâmes à Bagdad à cinq heures du soir, nous ne pouvons mieux prendre congé du désert et de nos bons amis les Bédouins, qu'en donnant, en cet endroit,

les observations générales que nous avons promises sur le caractère et sur les mœurs de cette race célèbre, ainsi que sur les traits principaux et caractéristiques de la contrée qu'ils habitent.

CHAPITRE VIII.

Description de l'Arabie.—Dangers et illusions du désert.—Caractère des Bédouins; leurs mœurs, leur noblesse, et leur hospitalité.—Femmes arabes.—Observations sur le chameau et sur le cheval arabe.

L'ARABIE est une péninsule formant un triangle de dimensions irrégulières, s'étendant, sur une ligne de 1500 milles, depuis Beler sur l'Euphrate jusqu'au détroit de Bab-El-Mandeb et la mer des Indes, et ayant environ 750 milles de largeur moyenne; mais la plus grande partie de ce pays mérite bien les épithètes de *pétrée* et de *déserte* qu'on lui a données. « La main de la nature », dit un éloquent historien, « a orné les solitudes de la Tartarie de grands arbres et de riches pâturages, et le voyageur isolé trouve en quelque sorte une société agréable dans l'aspect de la nature animée par une végétation active. » Mais, dans les déserts arides de l'Arabie, on ne trouve qu'une plaine immense sur laquelle aucun sentier n'est tracé, coupée par des montagnes stériles, et sans le moindre ombrage qui puisse défendre

contre les rayons brûlans d'un soleil presque vertical. Au lieu de rafraîchir par leur haleine bienfaisante, les vents, et surtout le samiel, répandent une vapeur dangereuse et même mortelle (1).

---

(1) Les Persans appellent ces vents chauds *bandy sambour*, ou *suffoquans;* les Arabes *samiel, sam, schumal,* ou *sameli,* c'est-à-dire, je crois, empoisonnés. Ils se font surtout sentir dans le désert entre Bassora, Bagdad et Alep. Ils sont connus en Perse, dans l'Inde, et même en Espagne, étant dans le fait les vents de terre de tous les pays chauds, quoique, d'après la nature du sol sur lequel ils règnent, ils soient plus funestes dans le désert que dans toute autre contrée. Les Arabes enchérissent pourtant sur cette description, et disent qu'on peut distinguer le *samiel* de tous les autres vents chauds par l'odeur sulfureuse qui l'accompagne toujours; tandis qu'on peut aussi le reconnaître à la couleur rouge et sombre de l'atmosphère, du côté par où il souffle. Nous ne parlerons pas du premier de ces deux signes : quant au second, il est entièrement dû aux légères particules de sable que ce vent entraîne avec lui, comme nous l'éprouvâmes nous-mêmes, et comme nous avons eu occasion de le faire observer dans le chapitre précédent. Il n'est jamais dangereux pendant l'hiver, et, comme vent horizontal, il n'a aucune influence au niveau de la terre, peut-être parce qu'il est rompu par les inégalités du sol; de sorte que les animaux et les hommes échappent à ses effets dangereux, en se jetant le ventre contre terre dès qu'il menace de souffler.

Pendant les mois d'été surtout, son souffle est fatal à l'être animé qu'il atteint, et les effets en sont si terribles et si instantanés que, dès que l'étincelle de la vie est éteinte, la corruption s'empare du corps; et, si l'on veut le soulever de terre, les membres se détachent à toutes les jointures.

Le vent, en soufflant des semaines entières dans la même direction, fait courir au voyageur errant dans ces déserts un autre danger encore plus grand, parce qu'il est inévitable. Les montagnes de sable qu'il élève et qu'il disperse tour à tour ont été comparées aux vagues de la mer et ont enseveli des caravanes et des armées entières.

Mais, si le désert offre de grands dangers, il présente des illusions surprenantes et presque inexplicables. Accablé de chaleur, épuisé de fatigue, brûlé par les rayons perpendiculaires du soleil à moitié de sa course, mourant de soif et près de succomber sous le souffle enflammé du samiel, le voyageur croit voir tout-à-coup la fin de ses souffrances. Un lac immense paraît à ses yeux; il voit en même temps une grande ville s'élever dans le désert; il en aperçoit les tours, les portiques, les jardins qui lui promettent une fraîcheur agréable. Sa vue cherche à percer une espèce de brouillard qui ne lui permet de distinguer qu'imparfaitement des objets si flatteurs; il

se livre aux plus douces espérances. S'il conçoit encore des inquiétudes, à peine lui reste-t-il un doute; l'espoir se repose dans le sein de la confiance. Fatale illusion ! il n'a aperçu que les visions du désert (1). C'est le jardin d'Iren, c'est l'ouvrage de Schedad, fils d'Ad, qui s'est offert à ses yeux. La Providence, disent les traditions des Arabes, en a ordonné la conservation dans le désert d'Aden, pour en faire un monument de la colère divine.

Les combustibles sont tellement rares en Arabie, qu'on en fait un de la fiente du chameau et du cheval, et il faut des précautions et de l'adresse pour empêcher le feu de s'éteindre. Au-

(1) Le Koran fait mention des illusions du jardin d'Iren. Ceux de mes lecteurs qui connaissent l'Inde ont pu remarquer un phénomène à peu près semblable dans nos plaines immenses, surtout quand il règne un vent de terre. A Bangalore, en traversant la Parade, on voit deux arbres qu'on a nommé les frégates, parce que de loin ils ressemblent à deux vaisseaux à la voile, et je ne suis pas le seul qui ai cru apercevoir le lac imaginaire qui semble quelquefois les entourer, quoiqu'il soit certain qu'ils se trouvent au milieu d'une plaine. L'illusion est la même dans les déserts de l'Arabie; mais les effets en sont plus développés, parce qu'ils doivent leur naissance à des causes qui agissent plus puissamment.

cune rivière ne traversant le désert, la possession d'un puits est un objet d'envie, et souvent même une cause de guerre. Des torrens descendent parfois du haut des montagnes, mais ils sont desséchés à l'instant par un sol aride et spongieux. Le tamarin et l'acacia, dont les racines pénètrent dans les crevasses des rochers, ne sont nourris que par la rosée des nuits, et le voyageur épuisé est souvent forcé d'étancher sa soif avec une eau dont la source croupissante repose sur un lit de sel ou sur une couche de soufre.

La vue des maux dont on est voisin fait valoir la moindre jouissance qu'on éprouve, et l'Arabie heureuse (1) doit certainement ce nom à l'aspect encore plus stérile et plus inhospitalier de la partie que nous avons essayé de décrire. On y aperçoit çà et là un champ cultivé; une source ou un puits qui ne tarit point, détermine quelque tribu plus sédentaire à fixer sa résidence dans ses environs; on y construit quelques

(1) La distinction de l'Arabie heureuse, déserte et pétrée, n'a été connue que des Grecs et des Romains, et ne l'est pas des Arabes, qui divisent l'Arabie propre en cinq provinces: l'Yémen, l'Hedjaz, le Téhama, le Nedged et l'Yamama. Quelques-uns en font une sixième du Baharem, tandis que d'autres n'en comptent que deux: l'Yémen et l'Hedjaz.

chaumières, et l'on y plante le dattier qui ne procure qu'un ombrage partiel et insuffisant; mais les sombres horreurs du désert, qui forment le fond de ce tableau, rehaussent, dans une imagination vive, le coloris des objets qui sont sur le premier plan; et l'enthousiasme du voyageur saisit à l'instant l'idée d'une terre heureuse, d'un jardin fertile, d'un paradis terrestre. Les anciens surtout ont toujours exagéré la richesse et la fertilité de ce climat; et nous savons qu'Alexandre, trompé par les idées qu'on se formait de cette contrée heureuse, avait conçu le projet de conquérir l'Arabie à son retour de l'Inde, projet que la mort seule l'empêcha d'exécuter (1). C'est dans la politique intéressée des Égyptiens qu'il faut chercher la source de ces illusions; car, s'étant emparés de presque tout le commerce de l'Inde, ils ne se souciaient pas de faire connaître les lieux d'où ils tiraient véritablement leurs marchandises.

Les Arabes, possesseurs du pays dont nous venons de faire la description, ont été, de temps immémorial, divisés en deux classes distinctes, par les écrivains orientaux, les anciens Arabes, ou *perdus*, et ceux actuels. On représente les

(1) Strabon, lib. XVI; Arrien, p. 161, 123, 153.

premiers comme ayant été très-nombreux, et divisés en différentes tribus qui sont maintenant entièrement détruites, ou confondues dans d'autres tribus qui leur ont succédé. Il n'existe sur eux aucuns mémoires sur lesquels on puisse compter, quoique la catastrophe de quelques tribus se soit conservée par la tradition, et qu'elle se trouve confirmée par le Koran. La race actuelle, suivant leurs historiens, sont de deux souches: Kahtan, qui est le même que Joctan, fils d'Éber, et Adnan, descendu en ligne directe d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Ils appellent les descendans du premier, *Al-Arab-al-Ariba*, c'est-à-dire les purs Arabes; et ceux du second, *Al-Arab-al-Mostareba*, c'est-à-dire les Arabes naturalisés. Mais l'incertitude des généalogies entre Ismaël et Adnan fait qu'ils remontent rarement plus haut qu'à ce dernier, qu'ils reconnaissent comme le père de leurs tribus, et dont il ne paraît guère douteux qu'elles ne soient véritablement descendues.

Formant trois races distinctes qui occupent l'Asie en général, et dont chacune a une origine différente (1), les Arabes modernes, les Tartares

(1) En parlant ainsi, nous suivons l'autorité des dissertations asiatiques. (Tom. I, p. 27.) On croit pourtant

et les Indous, n'ayant ensemble aucun point de contact ni par leur histoire, ni par leur langue, ni par leurs principes religieux, présentent aussi dans leur caractère et dans leur figure, quoique vivant sous le même parallèle, et quelquefois dans le même pays, une différence dont on ne peut rendre compte qu'en l'attribuant à la prohibition de se marier hors de leur caste. Avec des mœurs douces, une taille élancée, des cheveux noirs et touffus, et l'œil languissant de l'antilope, l'Indien offre sans doute une physionomie plus intéressante que le Tartare, presque sans barbe et à visage triangulaire; et celui-ci, avec sa tête large, son corps musculeux, ses yeux vifs, écartés l'un de l'autre, et son nez à peine saillant, n'est pas moins différent de l'Arabe, et surtout du Bédouin du désert.

Les Arabes Bédouins sont une race primitive; et comme leur histoire remonte à une origine très-reculée, de même on a vu se perpétuer parmi eux des mœurs et des formes extérieures qui n'appartiennent qu'à eux, et qui sont fort différentes de celles des nations mahométanes

---

qu'on peut trouver quelques rapprochemens entre l'idolâtrie des anciens Arabes, ou *perdus*; et les pratiques religieuses des Indous.

en général. Occupant, quant à la couleur de l'épiderme, le milieu entre la teinte basanée de l'Indien et la peau plus blanche du Tartare, l'Arabe offre aussi un terme moyen entre les formes arrondies et féminines de l'Indou et la charpente lourde et massive du Cosaque et du Calmouck. Actif, nerveux, de moyenne taille, ne portant rien de superflu qui puisse gêner ses mouvemens, l'Arabe est aussi habitué à l'abstinence et à la fatigue que le chameau qui lui sert de monture. La plus longue course ne peut diminuer le feu de ses yeux noirs comme du charbon, et le hâle brûlant du désert ne peut abattre l'impétuosité d'une âme encore plus ardente. Vif dans ses émotions, soudain dans sa colère, infatigable, habitué à la guerre, doué d'un corps de fer et d'une âme de feu, l'Arabe, dans toutes ses habitudes, paraît presque incapable de goûter les douceurs du repos, si ce n'est dans quelques instans où, satisfait de lui-même, se félicitant de quelque prouesse, se livrant à quelques illusions qui le flattent, on le voit assis par terre, la pipe à la bouche et se caressant la longue barbe qui lui tombe sur la poitrine. Aussi vif dans sa tendresse que dans son ressentiment, on voit le père affectueux jouer avec son enfant, lui apprendre à lancer un roseau comme il lan-

cera un jour une arme plus dangereuse, montrer, en un mot, tous les sentimens que la nature inspire à tous les hommes, et qui nulle part ne sont plus vifs que dans ces déserts.

L'affection que l'Arabe conçoit pour ses enfans et pour sa famille, s'étend sur tous les membres de sa tribu. Toutes les tentes, ou toutes les chaumières, sont ouvertes ; et, au milieu d'une horde de bandits, le vol est inconnu. Si la communauté de biens ne peut exister dans leur état de société, une libéralité sans bornes en tient la place, et la main de celui qui possède est toujours prête à donner à celui qui est dépourvu. On rapporte des exemples remarquables et sans nombre de cette louable générosité, mais je me contenterai de citer l'histoire suivante :

« Une dispute s'était élevée dans la cour de la Caaba, sur la question de savoir quel était l'homme le plus libéral de la ville. Quelqu'un, pour y mettre fin, proposa que chacune des parties allât trouver son ami le plus intime, et lui demandât des secours, afin de voir ce que chacun donnerait, et de pouvoir, d'après cette épreuve, porter un jugement équitable. Cette proposition ayant été adoptée, le premier alla trouver Abdalla. Il le trouva le pied sur l'étrier, prêt à monter sur un chameau pour faire un

long voyage. « Fils de l'oncle de l'apôtre de Dieu, » lui dit-il, « je pars pour un voyage, et je suis dans le besoin. » Sur quoi Abdalla lui répondit : « Montez sur ce chameau, il est à vous, ainsi que tout ce qu'il porte ; mais conservez avec soin le sabre qui est attaché à la selle, parce qu'il a appartenu à Aly, fils d'Abutaleb. » Il prit donc le chameau, et il le trouva chargé d'étoffes de soie et de quatre mille pièces d'or, mais l'objet le plus précieux était le sabre.

« Le second se rendit chez Kais-Eben-Saad. Un esclave lui dit que son maître était endormi et lui demanda quelle affaire l'amenait. Il lui répondit qu'il venait demander des secours à son ami, se trouvant dans le besoin pour un voyage. L'esclave lui dit alors que ce n'était pas la peine d'éveiller son maître, et lui donna sept mille pièces d'or, en l'assurant qu'il n'en avait pas davantage en ce moment. Il lui dit aussi d'aller trouver ceux qui avaient soin des chameaux, et lui remit un ordre pour qu'ils lui en donnassent un avec un esclave pour le garder. Quand Kais s'éveilla, et que son esclave lui eut fait part de ce qu'il avait fait, il lui donna la liberté pour le récompenser, en le réprimandant avec douceur de ne pas l'avoir éveillé, attendu qu'il aurait donné encore davantage à son ami. »

« Le troisième alla chez Arabah. Il le trouva sortant de chez lui pour aller à la prière, appuyé sur deux esclaves, parce qu'il était vieux, infirme et presque aveugle. Dès qu'il eut appris que son ami était dans le besoin : « Je suis bien malheureux de ne pas être riche, » dit Arabah, « je ne possède que ces deux esclaves; mais prenez-les et vendez-les, ils sont à vous de ce moment : » et il continua son chemin, en s'appuyant le long des murs. Il méritait bien les éloges que lui valut sa libéralité, puisqu'il avait donné tout ce qu'il possédait. »

Sans faire de commentaire sur cette historiette, on peut en conclure que les traits de générosité n'étaient pas rares chez un peuple qui raconte sérieusement une histoire semblable, et une multitude d'autres de même nature. L'hospitalité des Arabes est aussi passée en proverbe de temps immémorial : ces deux vertus se tiennent de trop près pour ne pas marcher de compagnie, et un de leurs poëtes adresse aux habitans de Wasith, en Mésopotamie, le reproche, comme le plus sanglant qu'on pût leur faire, « que les hommes n'y savaient pas donner, ni les femmes refuser. »

Si la libéralité et l'hospitalité des Bédouins leur ont souvent valu des éloges, ils n'en mé-

ritent pas moins du côté de l'honneur et de la bonne foi : on peut compter sur leur parole ; et, dès qu'ils prennent intérêt à quelqu'un, leur fidélité est à toute épreuve. Je pourrais en citer maint exemple dont j'ai été personnellement témoin, et l'on a pu en remarquer dans la relation de mon voyage. Voyageant dans le désert, presque seul et sans suite, l'honneur de leurs tribus m'a toujours servi de protection. Telles sont les vertus d'une race ardente, brave et indépendante; ses vices tiennent également à la nature du pays qu'elle habite et à la liberté personnelle dont elle jouit, tant il est vrai que l'état de société et le principe de gouvernement sont la source des vertus et des défauts des hommes.

Libre comme l'air, incapable de contrainte, l'Arabe ne peut supporter la plus légère opposition à ses désirs. Dès qu'il projette, il exécute. S'il faut employer la violence, recourir aux armes, répandre du sang, les difficultés ne l'arrêtent point, elles ne font que flatter son orgueil. Quoique honorables et vertueux dans les relations de la vie privée, les Bédouins sont implacables et sans pitié à l'égard des étrangers et de leurs ennemis. « Leur main est levée contre chaque homme, et la main de chaque homme est levée contre eux ; » car, dans le désert, on

nir aucune nouvelle. Le quatrième, le chef de la caravane le trouva occupé à creuser un puits dans le sable, et à demi-mort des mauvais traitemens qu'il avait essuyés. La tribu qui s'était emparée de lui n'était pas en guerre avec celle qui l'avait pris sous sa protection, et cependant il ne put obtenir sa liberté qu'en payant une forte rançon.

Leur cruauté, en pareilles circonstances, est peut-être due à la liberté personnelle sans bornes dont ils jouissent; les nations qui se sont vantées d'être les plus libres ayant toujours été celles qui ont montré le plus de dureté à l'égard de leurs esclaves. S'ils étaient subjugués un instant, les Arabes redeviendraient bientôt indépendans, grâce à la stérilité de leur pays et à leur habitude d'une vie errante. Ils ont échappé au joug des plus puissantes monarchies. Sésostris et Cyrus, Pompée et Trajan n'ont pu les soumettre entièrement, et les Turcs même n'ont jamais été en état de faire valoir l'autorité douteuse qu'ils prétendent avoir sur eux. Le souvenir de leur indépendance est la meilleure garantie de sa durée.

Toute querelle particulière est suspendue à l'approche d'un ennemi, et ils s'avancent pour le combattre, ayant devant eux l'espoir de vaincre, et, derrière, le désert de leurs ancêtres pour retraite. Vainqueurs, ils poursuivent leur succès

sans relâche ; vaincus, ils ne sont pas subjugués : en une heure de temps leur cavalerie disparaît comme un brouillard ; et, pour l'atteindre, il faudrait parcourir, en huit jours, cinq cents milles dans le désert. Le désert et la liberté sont leur héritage ; et, tandis que les esclaves des rois vantent leur indépendance politique, le Bédouin est personnellement libre. Mais qu'on ne se trompe pas sur la nature et la valeur de cette liberté. C'est une véritable licence, c'est l'absence de tout frein ; et, comme sa vie est une vie de dangers, de vicissitudes et de privations, le citoyen anglais le plus obscur est plus heureux et jouit de plus d'aisance que le chef le plus puissant de ces tribus errantes.

Élevé par sa naissance au-dessus de ses concitoyens, le cheik est aussi, pour l'ordinaire, le patriarche de la famille. Il préside au conseil et commande dans le camp. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, ses ordres sont respectés, non pas tant à cause de la dignité dont il est revêtu que par suite de l'influence qu'exerce son caractère personnel. Que son gouvernement soit ferme et vigoureux ou faible et pusillanime, il n'en est pas moins reconnu comme le chef, mais son autorité en est plus absolue ou plus limitée.

Ce qui constitue la noblesse parmi eux, c'est la longue possession de l'autorité dans une fa-

mille. Les descendans même du prophète n'en ont point d'autres titres. Sa sainteté, sa renommée leur donnent des droits aux distinctions dont ils jouissent; mais ils prétendent en outre que sa famille est une des plus anciennes de toute la nation, Mahomet s'étant dit descendu de la famille de Kashan, l'une des plus nobles et des plus célèbres. Le seul titre qui soit connu parmi les Arabes est celui de cheik qu'on donne en général à tous les chefs de tribus, car les noms de seyd et de chérif sont communs à tous les descendans du prophète, et ne sont qu'une distinction de famille. Les chérifs se prétendent descendus d'Hassan et se consacrent de père en fils au service militaire; les seyds se disent les enfans d'Husseïn et se font un honneur d'avoir toujours cultivé les sciences et les lettres. L'or est toujours de l'or, dit un de leurs proverbes, quelque vile que soit la terre où il se trouve. D'après ce principe, tous les enfans d'un chérif ou d'un seyd portent le même titre, quand même leur mère serait une esclave. On va même encore plus loin en Turquie, où cette noblesse se transmet même dans la ligne féminine. Cette grande latitude en a considérablement augmenté le nombre, et peut produire des conséquences toutes différentes de celles qu'en attendaient les descendans immédiats de Mahomet

lorsqu'ils permirent les alliances entre leur famille et les autres tribus, pour se soutenir contre l'autorité des califes. Cependant, jusqu'à présent, cette distinction conserve son crédit; et, dans quelques provinces, un seyd peut s'exposer sans crainte au milieu de combattans acharnés, aucun d'eux ne lui fera volontairement la plus légère blessure. J'ai eu occasion, dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, de rapporter une preuve du respect qu'on leur accorde.

Dans leur caractère moral, les Arabes sont véritablement ce que les Turcs prétendent être, dévots et religieux : ils sont pourtant plus tolérans à l'égard des chrétiens et les regardent avec moins de mépris. L'ivresse est, je crois, presque inconnue parmi eux. Il est certain que j'ai connu personnellement plus de Turcs qui contrevenaient à cet égard au précepte du Koran, que je n'ai entendu citer d'Arabes qui se rendaient coupables du même excès. Séparés du reste des hommes, conservant avec plus de soin les distinctions de la naissance, ce sont autant de motifs pour qu'ils soient plus fidèles observateurs de la loi du prophète; tandis que les Turcs, dont le sang est mélangé, dont la race change à chaque génération, ne font peut-être que suivre l'exemple de leurs pères, en se livrant en secret au penchant

qui les porte à enfreindre le précepte prohibitif.

La loi du talion n'est pas inconnue chez les Arabes, et elle y est souvent exécutée, quoique d'une manière souverainement injuste; car la vengeance du meurtre se poursuit contre un innocent faisant partie de la famille du meurtrier, aussi bien que sur le coupable même. Le sang demande à être effacé par le sang, et la famille dont un membre a été assassiné s'arroge le droit de punir le crime. Il ne faut pourtant pas en conclure qu'elle en use toujours dans toute son étendue. L'intervention des chefs et d'autres circonstances contribuent également à adoucir les ressentimens et à mettre des bornes à l'usage si contraire au bien général de la société, de faire tomber sur l'innocent la punition des crimes du coupable.

Les Arabes ne tiennent pas leurs femmes aussi rigoureusement renfermées que les Turcs. Une réclusion complète serait impossible dans leur vie errante et sous les tentes qu'ils habitent. Pendant notre séjour parmi eux, dans leurs petits villages, et surtout dans leurs camps, nous rencontrâmes partout des femmes, et même sans voile. On ne leur permet pas de prendre place à table avec les hommes, ni de paraître dans la

société d'étrangers; mais, du reste, elles jouissent d'une entière liberté : il est vrai qu'autant que nous en pûmes juger, elles ne possèdent pas ces charmes extérieurs qui peuvent inspirer des désirs et faire naître la jalousie et les précautions qui marchent à sa suite. Au surplus, ce que je dis ici ne doit s'entendre que des femmes des tribus errantes et des villages, car il ne faut pas croire qu'elles jouissent d'autant de liberté dans les grandes villes; leur réclusion y est presque la même qu'en Turquie. Mais, même dans le désert, où elles sont plus libres, on n'en exige pas moins d'elles la conduite la plus régulière, avant comme après le mariage; et la nouvelle épouse doit fournir à son mari des preuves physiques de sa virginité, faute desquelles une clause ordinaire de tous les contrats de mariage lui donne le droit de la renvoyer à ses parens; ce qu'il fait même, s'il lui reste quelque doute à cet égard.

Les Bédouins, dans leur manière de vivre, sont aussi sobres par habitude et par nécessité, que les Indiens le sont par leur propre choix et par principe de religion. Dans le désert, ils se nourrissent, pendant des semaines entières, de mauvais pain de seigle et de quelques dattes sèches. Quand ils ont de la viande à leur repas, le seul apprêt est de la faire bouillir dans l'eau ou rôtir

sur des charbons. Ils se dispensent même souvent d'y ajouter du sel.

On a fréquemment parlé des soins de propreté que prennent de leur personne les Arabes, les Turcs et d'autres nations asiatiques; mais je ne puis être d'accord à cet egard avec bien des voyageurs qui, prodigues d'éloges pour les usages des autres contrées, attribuent à leurs habitans des qualités qu'ils ne possèdent certainement point, même au risque de rabaisser les nôtres. D'après l'expérience que j'ai eue des usages des mahométans en général, la propreté des Arabes est plus grande que celle de quelques peuples d'Europe, mais elle ne peut se comparer à la nôtre; et leurs fréquentes ablutions, quand l'eau est assez abondante pour leur permettre d'en faire, ne remédient pas aux inconvéniens qui résultent de l'usage de porter si long-temps les mêmes vêtemens. Ils ne se servent ni de couteaux ni de fourchettes, et ils prennent ordinairement de la main droite les viandes placées sur le plat qui leur est servi, quoiqu'ils ne se fassent pas un scrupule d'y employer quelquefois les deux mains (1).

(1) Jamais les Européens ne pourront s'habituer à cet usage, et la conduite des Asiatiques à table, en général, ne nous paraît pas conforme aux notions les plus ordi-

La circoncision est en usage chez les Arabes comme chez tous les peuples mahométans, parce qu'on y attache une idée de propreté. Mais, parmi eux, elle ne se pratique pas seulement sur

---

naires de politesse et de propreté. Les Arabes regardent comme une marque de civilité, après un bon dîner, de témoigner qu'ils ont été abondamment repus d'une manière qui paraîtrait à des Européens manquer à toutes les règles de la décence, et cependant un bruit de même nature, mais partant d'une autre extrémité, est dans leurs mœurs une offense impardonnable. Avec si peu de délicatesse sur un point, ce scrupule exagéré sur l'autre est presque ridicule. Voici une anecdote qu'ils citent comme une preuve de leur respect pour le décorum à cet égard: Abdoula-Ben-Araba, un des premiers négocians de Rostack, également respecté pour sa richesse, sa libéralité et la gravité de sa conduite, eut le malheur de se rendre coupable de cette faute dans une cérémonie publique. Dans une des génuflexions ordonnées aux vrais croyans par leurs dogmes religieux, un son partant d'une région inférieure s'était élevé jusqu'aux oreilles du mufti, et il ne pouvait exister aucun doute sur son auteur, puisque personne n'était assez près de lui pour attirer les soupçons. Les anciens de la ville, les membres du divan, le premier cadi, le président du collége, tous avaient été témoins de cette transgression, et c'était un sujet de consternation générale de voir qu'Abdoula-Ben-Araba, le premier négociant de la ville, le personnage le plus grave de son temps, un homme dont toutes les paroles étaient

les hommes, et, dans quelques tribus, les jeunes filles subissent une opération à peu près semblable à l'instant où elles vont arriver à l'âge de puberté. Je ne puis dire comment elle se fait,

---

une loi, tant il était universellement respecté, se fût oublié à ce point en public, devant tous les principaux habitans. Cette situation lui parut insupportable: il sortit de la mosquée pendant que chacun y était encore dans le silence de la surprise; et, sans se donner le temps de reprendre ses pantoufles qu'il avait laissées à la porte, il s'enfuit de la ville et s'enfonça dans le désert.

Il y fut rencontré par quelques Bédouins errans, qui, ne trouvant rien sur lui qui pût satisfaire leur curiosité, le maltraitèrent et le vendirent à une autre tribu. C'était un cruel malheur, mais plus facile à supporter pour lui que la honte de sa faute. Son nouveau maître était pauvre et avare, il le forçait à travailler sans relâche, lui donnait à peine de quoi l'empêcher de mourir de faim, et le chargeait de coups quand la fatigue l'obligeait à se reposer un instant.

Il fit ainsi pendant dix ans une rude pénitence de sa faute involontaire; au bout de ce temps, il parvint à s'échapper; et, croyant sa transgression oubliée, ou réparée par dix ans d'exil et de souffrance, il résolut de retourner dans sa famille pour y jouir de ses richesses; mais, en approchant de Rostack, de nouvelles inquiétudes vinrent l'assaillir, et il se décida à se cacher quelque temps pour tâcher de s'assurer si le souvenir de sa faute vivait encore dans la mémoire de ses concitoyens.

les mahométans n'étant pas très-communicatifs sur de pareils sujets; mais je sais que, dans tous les endroits où cet usage s'observe, il y a des femmes dont l'état est de faire cette opération, les barbiers ne la pratiquant que sur les hommes, et étant regardés comme impurs, à cause de la profession qu'ils exercent.

A quelques pas des portes de la ville, il rencontra deux vieilles femmes qui n'étaient pas d'accord sur la date d'un événement dont elles parlaient, et qui se disputaient à ce sujet avec beaucoup de chaleur. Il s'en approcha par curiosité : mais quelle fut sa consternation quand il entendit la plus vieille dire à l'autre qu'elle ne pouvait se tromper de date, puisque ce dont elles parlaient était arrivé dix ans auparavant, le jour même qu'Abdoula-Ben-Araba, le riche négociant, avait p.. dans la mosquée; événement dont le mufti, le cadi, le conseil, les anciens et toute la ville se souvenaient encore! C'en fut assez pour le malheureux Abdoula. Il reprit sur-le-champ le chemin du désert, laissant seulement ses culottes, pour prouver à sa femme qu'il était encore vivant. Ces culottes sont encore suspendues dans la grande mosquée de Rostack, comme un monument de terreur capable de prévenir de semblables transgressions. Elles passent aussi pour un remède souverain contre la stérilité des femmes, et cette histoire passant de génération en génération consacrera à jamais la vertu prolifique des culottes d'Abdoula-Ben-Araba.

Les Bédouins vivent généralement sous des tentes; ils n'aiment point à être renfermés dans une ville, méprisent l'agriculture, et changent fréquemment de résidence. La nature semble les avoir pourvus des qualités nécessaires à la vie errante qu'ils mènent, et la Providence également bienfaisante a mis le chameau à la disposition de l'homme dans les pays où il peut lui rendre le plus de services. On l'habitue, dès sa jeunesse, à plier le genou dès qu'il en reçoit l'ordre. Pour y parvenir, on lui attache un pied fortement avec une ligature, de sorte qu'il ne peut l'appuyer par terre. On le laisse en cet état; et, comme il lui est difficile de brouter dans cette situation, il est obligé de plier le genou pour le poser contre terre. Le lendemain on fait la même opération à l'autre pied, et l'on continue ainsi tous les jours jusqu'à ce qu'il les plie tous deux à volonté. On ne sait ce que l'on doit admirer davantage, de la patience et de la docilité de l'animal, ou des soins et de la persévérance de celui qui l'instruit. On perce le cartilage qui sépare ses naseaux, et l'on y passe un anneau ou une chaîne qui sert à le conduire et à maîtriser son humeur naturellement rétive.

Je crois qu'on a beaucoup exagéré le poids que peut porter un chameau en l'évaluant à sept

cents livres. Dans l'Inde, où les chameaux sont plus grands, plus vigoureux et mieux nourris que dans les déserts de l'Arabie, on regarde un chameau comme égal à trois bœufs ou à deux mulets; et, parmi des milliers qui m'ont passé sous les yeux, je n'en ai jamais vu qui fussent chargés d'une manière extraordinaire. Je suis donc fort porté à croire que leur force est beaucoup moindre qu'on ne le pense communément, et qu'ils ne peuvent porter régulièrement plus de quatre à cinq cents livres. La conformation même du chameau le fait paraître plus propre à la course qu'à porter des fardeaux, et cependant il ne peut devancer le cheval au galop. C'est donc par sa sobriété, par son peu de besoins, par la faculté qu'il a de pouvoir supporter la soif, que cet animal mérite surtout d'être distingué. Mais il est digne de remarque que, lorsqu'il quitte le désert, il perd souvent, sinon la faculté, au moins l'habitude de cette singulière abstinence. J'ai eu de fréquentes occasions d'observer ces animaux dans l'Inde, et je puis assurer qu'ils sont bien loin de pouvoir être comparés à ceux du désert pour cette qualité utile.

Il n'est aucune partie du chameau dont on ne puisse faire usage; son lait, qui ressemble assez à celui de la chèvre, sert de boisson au Bédouin

qui fuit la poursuite d'un ennemi; son poil fait d'excellentes couvertures, et, quand il tombe épuisé de fatigue, sa chair offre une nourriture qui n'est pas à dédaigner. J'en ai goûté une fois par curiosité, à une fête musulmane, en passant à Kurnoul, et je l'ai trouvée semblable à celle d'un vieux chevreuil maigre.

Si le chameau a mérité, par son utilité reconnue, d'être appelé le navire du désert, le coursier arabe n'est pas moins digne de fixer notre attention. Les plus beaux viennent de la province de Nedged, et les Bédouins en conservent la race et la généalogie avec un soin religieux. Ils en distinguent cinq races originaires, dont chacune a donné son nom à quelques races qui en sont descendues, et elles sont reconnues comme la souche première (1). Les chevaux arabes descendent de l'une ou de l'autre de ces races, par leur mère; car les Arabes appliquent à leurs chevaux le principe que quelques peuples

(1) Il existe aussi une grande et première division entre les chevaux arabes : les *kadechi* ou ceux dont la race est inconnue, et les *kouchlany* ou *kouhelja arabs*, c'est-à-dire ceux dont la généalogie est certaine. Je ne parle que des derniers, les autres n'étant nullement estimés.

ont adopté pour eux-mêmes, et pensent que le sang est transmis de la manière la plus sûre dans la ligne maternelle. On permet quelquefois à un étalon de la plus noble race de couvrir une jument de race inférieure ; mais le contraire n'a jamais lieu, et l'Arabe ne manque jamais d'appeler à l'acte de copulation des témoins qui assistent aussi à la naissance, afin d'être toujours en état de prouver la pureté du sang. Soit qu'ils doivent cet avantage au soin avec lequel on les élève, ou que ce soit une prérogative du climat, ces chevaux sont sans contredit de superbes animaux; et, quoiqu'il soit rare d'en voir d'une grande taille, il est presque impossible d'en trouver qui puissent leur être comparés pour les formes, la docilité, la vitesse et la force. Nourris sous la tente du Bédouin, comme ses enfans, recevant de sa main leur nourriture, ils suivent tous les pas de leur maître comme un chien fidèle; et s'il périt dans une bataille, il reste immobile à ses côtés. Avec une tête majestueuse, un cou bien arqué, des membres nerveux, une chair ferme, l'épaule d'un cheval de course, le poitrail large et ouvert, le cheval arabe, quand il galope, a un œil de feu, et montre la légèreté, sinon la vitesse d'une antilope, laissant à peine sur la terre les traces de ses pieds.

De même que le chameau, le cheval en Arabie est habitué de bonne heure à la soumission, à la fatigue et à l'abstinence. Dès sa première année, on lui fait porter un poids léger qu'on augmente peu à peu jusqu'à ce qu'il puisse supporter une extrême fatigue, en se contentant de la nourriture la plus grossière prise en petite quantité. Dans une marche de trente heures que nous fîmes en traversant le petit désert de Mossoul à Nisibin, nos chevaux, quoique montés sans interruption pendant tout ce temps, n'eurent d'autre nourriture que quelques poignées d'orge de qualité inférieure, et quelques brins d'herbe desséchée qu'ils pouvaient atteindre en courant. Je vis ces coursiers, pleins de feu et de docilité, se repaître avec délices des arbrisseaux desséchés qui se trouvaient sur la route, et manger même avec avidité des tiges de la grosseur du pouce, entièrement dépouillées de leurs feuilles. C'est à ces qualités précieuses d'être infatigable et facile à nourrir, autant qu'à la beauté de ses formes et à sa docilité, qu'on reconnaît le cheval arabe de race pure, et qu'on le distingue des autres. Dans les autres pays, les chevaux du plus beau sang sont ordinairement les plus délicats : c'est absolument le contraire en Arabie, et le capitaine Macdonald Kinneir nous apprend,

dans ses mémoires topographiques sur la Perse, qu'il monta une fois un jeune cheval de cette race précieuse, sans quitter la selle et sans s'arrêter, pendant 90 milles. On en embarque tous les ans plusieurs centaines à Bassora pour les conduire dans nos établissemens. Le prix en est ordinairement d'environ cent livres sterling dans le pays; et, quand on en a donné davantage, c'était pour déterminer quelque riche Arabe à se défaire d'un coursier favori.

On a souvent agité la question de savoir s'il convenait de donner pour monture des chevaux de cette race à notre cavalerie de Madras. Elle est certainement de la plus haute importance pour notre système militaire. Mais les motifs qu'on allègue pour la résoudre affirmativement me paraissent au moins extrêmement douteux. Que Nadir-Chah et d'autres guerriers aient préféré cette race pour leur cavalerie, ce n'est nullement une preuve qu'on doive aussi la préférer pour la nôtre. Le cas est tout différent; car les mêmes chevaux ne conviennent pas à la cavalerie régulière et aux troupes légères, et la préférence que leur donnait Nadir-Chah pourrait au contraire servir à prouver que les chevaux arabes ne sont pas propres au service de nos armées, car il est bien certainement démontré que les

qualités nécessaires aux chevaux de la cavalerie légère des Asiatiques ne sont pas celles qui sont les plus utiles pour une charge régulière et bien ordonnée.

L'opinion que la vélocité du mouvement compense le défaut de pesanteur, n'avait jamais, je crois, été contestée; mais elle devait s'écrouler sous la conviction irrésistible qu'a produite une circonstance qu'on a remarquée dans un des plus glorieux succès que nous ayons jamais obtenus. On sait généralement qu'à la bataille de Waterloo, un de nos meilleurs régimens de dragons, et l'on peut en convenir sans honte, fut trois fois repoussé par les cuirassiers de Buonaparte; et ce ne fut que lorsque ceux-ci furent attaqués par une cavalerie montée sur des chevaux de même taille et de même poids que les siens, qu'on put parvenir à les rompre. Je vais maintenant tâcher de démontrer pourquoi le cheval arabe ne convient pas pour une charge régulière de cavalerie.

Le cheval arabe rase la terre en galopant : il doit la vitesse de son mouvement, non pas à l'étendue du terrain qu'il parcourt en un seul bond, mais à la célérité avec laquelle il rapproche ses pieds les uns des autres et à la multiplicité de ses pas. C'est un fait dont il est facile de s'assurer en mesurant ses pas, et qui est universellement re-

connu. Or, je crois qu'on m'accordera que l'impulsion produite par la plus forte pesanteur, couvrant la plus grande étendue de terrain, doit être supérieure à celle qui résulte d'un corps plus léger, mu dans un plus petit espace. L'impulsion est donc plus forte à chaque bond que fait le cheval de haute taille, et ce n'est qu'à cause du temps qu'il perd à ramener ses pieds de derrière qu'il est vaincu à la course par le cheval arabe. Mais le moment qui décide d'une charge est celui du dernier bond qui met la cavalerie qui charge en contact avec l'ennemi, et, dans ce décisif et dernier mouvement, la plus gande vitesse est réellement unie à la plus grande pesanteur et doit enfoncer plus facilement le corps qui fait résistance. Le cheval arabe est donc peu convenable pour la charge, parce qu'il manque de taille et de pesanteur, et qu'il est d'ailleurs très-difficile de le maintenir dans les rangs quand il est une fois échauffé par la course.

Je me suis un peu appesanti sur le chameau du désert et sur le cheval arabe, parce que ce sont les deux animaux les plus remarquables de cette contrée; mais l'Arabie en produit encore d'autres qui méritent aussi l'attention du naturaliste, quoiqu'ils attirent moins celle du voyageur et qu'on en parle moins souvent. La province d'Oman

fournit une race d'ânes d'une taille supérieure, et les lévriers d'Arabie ne sont pas moins célèbres par leur instinct que par la légèreté de leur course; mais on ne doit parler que de ce que l'on connaît parfaitement. Je vais donc passer à l'histoire du gouvernement de Bagdad. Ce ne sera qu'une esquisse fort imparfaite sans doute, mais elle a été tracée d'après les renseignemens les plus authentiques que j'ai pu me procurer. La première partie m'a été fournie, à Bagdad, par une personne digne de foi dont j'aurai occasion de parler ci-après, et je dois le surplus à un homme âgé de la première distinction, Derwesch-Aga, qui, ayant été ministre de Sayoud-Pacha, s'était réfugié chez le résident anglais pendant les troubles dont j'aurai à tracer le tableau, et que son âge, ses talens et les fonctions qu'il avait remplies, mettaient en état de donner les informations les plus certaines.

CHAPITRE IX.

Histoire sommaire de Bagdad depuis 1638 jusqu'au moment actuel.

Si l'on reporte ses regards sur les siècles les plus reculés, je crois qu'on ne trouvera pas un pays si célèbre dans les annales du genre humain, que cette contrée, aujourd'hui déserte, qui est située entre les rives de l'Euphrate et celles du Tigre. Spécialement destinée à être le séjour de l'homme pendant les jours de son innocence, elle vit naître la première monarchie dont l'histoire conserve le souvenir, et elle formait un royaume même à cette époque où les animaux féroces disputaient encore à l'homme la souveraineté de la terre.

Centre des deux empires assyriens dont Babylone était la capitale, ce pays ne vit sa gloire s'évanouir que pour revivre, avec autant et même plus d'éclat, dans Séleucie, Ctésiphon et Bagdad. Comme métropole de l'empire des Sarrasins, cette dernière ville jouit d'une célébrité qui date presque de l'époque la plus brillante de l'histoire des califes, car elle fut fondée sous le règne de

Mahomet II, surnommé Abu-Jafar-Almansor, sur l'emplacement d'un petit jardin qu'avait occupé un ermite chrétien, et dont elle conserva le nom.

Je n'ai pourtant pas dessein de remonter jusqu'à des temps si éloignés de nous. Bagdad prit des accroissemens rapides, et fleurit dans toute sa gloire sous le règne du célèbre Haroun-Al-Raschid. Elle était déjà déchue de sa grandeur sous ses successeurs immédiats. Enfin Tangrolipix, chef turc, et Ullahoun ou Ullah-Khan, conquérant tartare, achevèrent de renverser le califat, déjà ébranlé par ses succès mêmes, par le luxe et par les divisions intestines.

Le premier, le seul instant qui fournisse des matériaux pour reprendre l'histoire de cette ville, est celui où, après une suite d'humiliations dans les jours de son adversité, on la vit briller de nouveau, comme une planète secondaire, dans l'orbite où des empires nouvellement nés se disputaient la prééminence. Elle appartint successivement aux Turcs et aux Persans, et nous allons en commencer l'histoire, ou, pour mieux dire, en tracer l'esquisse, à partir de l'époque où le sultan Amurat la reprit à ces derniers et l'annexa définitivement à l'empire ottoman.

La religion, dont l'esprit véritable est la paix

et la charité, servant souvent de prétexte pour sanctionner la guerre et la désolation, l'ambition ne manqua pas d'alléguer ce motif pour se justifier. Les arrogans adversaires des Turcs, les Persans, comme chéites, avaient non seulement nié, mais même profané la sainteté du sépulcre que les pieux sunnites avaient érigé en l'honneur d'Hanefy, le plus savant des docteurs de leur foi. Cette profanation et l'oppression sous laquelle ces hérétiques détestés faisaient gémir les vrais croyans, étaient des injures qu'un sultan des Ottomans ne pouvait endurer. Un savant commentateur du Koran partit de Bagdad, se rendit dans la capitale de l'empire ottoman, et demanda la permission de faire un discours devant le souverain dans la mosquée. L'ayant obtenue, il représenta, dans les termes les plus forts et de la manière la plus touchante, les souffrances de leurs frères orthodoxes, l'insolence des hérétiques et la profanation du sépulcre de leur iman Hanefy-El-Azen. Le sultan, sectateur lui-même d'Hanefy, pouvait-il souffrir de tels outrages? non sans doute. La situation de Bagdad lui convenait parfaitement pour en faire une ville frontière. Cette ville avait autrefois appartenu aux Turcs qui regrettaient encore d'avoir perdu les avantages de cette position. L'occasion était favorable. Le feu de l'enthousiasme religieux

était allumé, et il existait, dans les murs mêmes de Bagdad, un parti considérable qui favorisait les Ottomans. L'attaque fut donc résolue. On leva une armée; on marcha contre la ville; ses remparts ne purent résister à la bravoure ottomane, et Amurat triomphant y fit son entrée par une porte qui fut murée à l'instant même, comme ayant été trop honorée par son passage, pour que d'autres pieds y laissassent jamais leur empreinte. Tant que cette porte sera bouchée, disent les Ottomans, leur autorité dans cette ville sera immuable.

Connaissant l'importance de cette place, et combien il était facile à celui qui en était gouverneur d'abuser des pouvoirs qui lui étaient confiés, Amurat et ses successeurs immédiats firent consister leur politique à ne pas laisser long-temps en place le même pacha, et l'on en compte trente-sept pendant les soixante-sept premières années qui suivirent la conquête.

Un des effets ordinaires du despotisme, c'est que les moyens même qu'on prend pour en assurer la durée, produisent précisément des résultats tout opposés. Quand les lois sont fixes et connues; quand on n'a besoin de se mettre en garde que contre l'abus que le délégataire peut faire des pouvoirs qui lui sont confiés, le changement fréquent de gouverneurs peut rendre les projets de

l'ambition plus difficiles et plus dangereux. Mais quand tout dépend de la volonté d'un despote, quand cette volonté est sujette à des fluctuations, à des changemens fréquens, il ne peut résulter de ce mauvais système que faiblesse et anarchie. C'est du mal même que naît alors le remède : la nécessité de donner de la force au gouvernement, pour le bien-être de la société, se faisant vivement sentir, cette force s'organise d'elle-même, et sort nécessairement des bornes qu'on avait prétendu mettre aux usurpations de l'ambition.

Ce fut ce qui arriva à l'égard des pachas de Bagdad. D'abord ils ne furent que les créatures de l'autorité souveraine ; mais, comme cette autorité résidait bien loin et était souvent faible et vacillante dans ses résolutions, il aurait fallu, pour sa propre conservation, que celui qui la représentait fût investi d'un pouvoir suffisant pour remédier aux maux qui résultaient de la faiblesse et de l'éloignement du chef suprême. La politique contraire assurait bien l'empire du monarque sur ses gouverneurs, mais elle lui faisait perdre le respect de la multitude et cette influence qu'il ne pouvait conserver qu'en déployant sur les lieux une force vigoureuse et imposante.

Pendant ce temps d'anarchie, la position de Bagdad et de ses habitans était loin d'être heu-

reuse. Le poste qu'occupaient les pachas était précaire et dangereux ; les janissaires étaient maîtres de la ville, et les Arabes l'étaient de tous les environs. Le commerce était anéanti, faute de protection et de confiance ; de sorte que les marchands de la Turquie et de la Syrie, oubliant entièrement la route de Bagdad, se rendaient communément jusqu'à Ispahan, pour y rencontrer les négocians de l'Inde et d'autres contrées.

En 1702, c'est-à-dire en l'an 1114 de l'hégire, Hassan fut revêtu pour la seconde fois de la dignité de pacha de Bagdad, et il la conserva jusqu'à sa mort. Il vécut assez long-temps pour humilier les janissaires et les Arabes, et pour assurer son autorité et la tranquillité de ses domaines. Mais son pouvoir ne s'étendait que sur la ville et les districts qui l'entourent immédiatement (la province de Chahr-Essul qui comprend la plus grande partie du Kourdistan), Merdin et Bassora ayant des gouverneurs particuliers. Aussi politique qu'entreprenant, il sut profiter des divisions qui existaient en Perse, et fut récompensé par le gouvernement de Merdin qui fut ajouté au sien. Enfin, ses intrigues obtinrent, pour son fils Achmed, celui de Bassora, sur la promesse qu'il fit d'envoyer tous les ans une certaine somme au grand-seigneur, pour qui cette province n'avait été jus-

qu'alors qu'un objet de dépense. Il mourut à Kirmanschah, dans une de ses campagnes, après avoir été pacha pendant vingt-deux ans.

Achmed, qui, comme pacha de Bassora, accompagnait son père en cette occasion, marcha sans délai sur Hamadan, se rendit maître de cette place, et acquit tant de réputation par cette conquête que le grand-seigneur le nomma pacha de Bagdad, de Merdin et de Bassora, afin de stimuler son zèle et de le mettre en état de continuer avec succès la guerre contre la Perse. Ce fut sous son gouvernement que Nadir-Chah assiégea Bagdad en 1732, pendant huit mois, sans pouvoir s'en emparer, et Achmed acheta enfin sa retraite en lui rendant les canons qu'il avait pris à Hamadan. Il conserva sa dignité pendant les onze premières années qui suivirent la mort de son père. Au bout de ce temps, le grand-visir, qui avait été présent à la prise d'Hamadan, et qui était jaloux de sa gloire, obtint un ordre pour son rappel. On croyait généralement qu'Achmed n'obéirait point au firman impérial, et ses ennemis n'attendaient que cette occasion pour le déclarer rebelle et mettre sa tête à prix : mais ; contre leur attente, il se soumit à l'ordre du grand-seigneur, et se fit autant d'honneur par sa prudence et sa fidélité, qu'il avait acquis de gloire par son courage et ses talens.

Dans le court espace de deux ans, plusieurs pachas furent successivement envoyés à Bagdad, mais ils se trouvèrent incapables de maintenir les habitans de cette ville et les Arabes dans la subordination; et, comme le pouvoir de Nadir-Chah allait toujours en croissant, le grand-seigneur et son divan furent en quelque sorte forcés de nommer une seconde fois Achmed, pacha de Bagdad, comme le seul homme en état d'y maintenir l'ordre, et de tenir en échec cet ennemi formidable. Sachant que ses services étaient devenus nécessaires, il se prévalut du besoin que son maître avait de lui. Il ne pouvait essayer de faire des conquêtes sur un ennemi aussi puissant que Nadir-Chah, mais, comme général de l'armée turque, il vint à bout de détacher divers districts des provinces du Kourdistan, qui étaient gouvernées par deux autres pachas, et de les réunir à son gouvernement; et, quand il fut question de le rappeler une seconde fois, il eut l'adresse d'engager Nadir-Chah à attaquer Bassora, sur quoi non seulement il fut confirmé dans toutes ses dignités par un nouveau firman, mais on lui envoya des secours de toute espèce en argent, en artillerie et en munitions de guerre pour la défense de cette place.

On croit généralement que le grand-seigneur

avait envoyé plus d'un capidgi-bachi, chargé de lui rapporter sa tête; mais qu'Achmed, ayant des agens et des amis dans la capitale et sur la route, en avait toujours été averti, et avait invariablement trouvé le moyen de les faire assassiner en chemin. Cependant un d'entre eux fut envoyé si secrètement, et fit tant de diligence, qu'Achmed ne fut informé de son départ que quelques heures avant son arrivée. Sa situation devenant extrêmement critique, il n'eut que le temps de monter à cheval avec ses principaux officiers, et sortit de la ville, sous prétexte de s'amuser à lancer le djérid, jeu militaire fort en usage parmi les Turcs, et où les joueurs se lancent l'un contre l'autre des javelots émoussés. A peine Achmed était-il sorti de la ville, qu'il rencontra le capidgi-bachi, comme il s'y attendait. Il lui rendit tous les honneurs dus à un homme porteur d'un firman impérial, lui proposa de partager son amusement, et lui offrit d'être son antagoniste. Les Turcs sont passionnés pour ce divertissement, et d'ailleurs c'était une marque de distinction que le capidgi-bachi ne pouvait refuser. Remettant les affaires au lendemain, ils commencèrent le jeu; et Achmed, ayant reçu d'un homme de sa suite un javelot bien acéré, le lança contre son adversaire et le tua sur la place.

On prit ses dépêches et tous ses papiers, on les mit sous enveloppe sans les ouvrir, et Achmed les renvoya au grand-seigneur comme étant d'une trop haute importance pour qu'il osât les lire sans l'ordre spécial du souverain, en lui écrivant en même temps une lettre de condoléance sur ce malheureux accident.

Achmed ne laissa à sa mort que deux filles, nées de la même mère, sa seule épouse. Il excellait dans tous les exercices guerriers, et les aimait passionnément. La chasse du lion était un de ses plus grands plaisirs, et souvent il attaquait seul cet animal, ne voulant partager avec personne l'honneur de le mettre à mort. Dans une de ces occasions, sa lance se rompit malheureusement ; et, comme il avait défendu à sa suite d'attaquer le lion, personne n'osait le secourir, et il allait être victime de sa témérité, quand Soliman, esclave de son père, Géorgien de naissance, au risque de perdre les bonnes grâces de son maître, s'élança sur l'animal et le tua sur la place. Achmed récompensa ce service en lui donnant sa fille aînée pour épouse, et l'éleva successivement aux plus hautes dignités qui le conduisirent enfin à succéder à son beau-père. Quand on accorde de telles récompenses à un esclave, il est aisé de croire que le fardeau de

la servitude est léger, et de pareils exemples ne sont pas rares.

A la mort d'Achmed, qui périt dans une campagne contre les Kourdes, après un règne de vingt-trois ans, les gouverneurs des villes et des provinces de son gouvernement, qui étaient ses créatures ou celles de Soliman, étaient très-disposés à soutenir celui-ci qui était kiaia, ou ministre du défunt, et qui était respecté tant pour son courage et ses talens qu'à cause de sa femme, fille et petite-fille des deux derniers pachas, les deux princes les plus recommandables qui eussent encore régné à Bagdad. Mais le grand-seigneur, jaloux de l'influence toujours croissante de cette famille, ne leur donna pas le temps de se concerter, et se hâta d'envoyer un autre pacha à Bagdad, ayant la politique d'accorder en même temps à Soliman le gouvernement de Bassora, pour adoucir le coup qu'il lui portait.

Quatre pachas, successivement envoyés à Bagdad dans le cours de deux ans, trouvèrent la tâche qui leur était imposée très-difficile, et au-dessus de leurs forces. Le premier fut pillé en route par les Arabes, et fut reçu dans la ville avec mépris et dérision; le second mourut avant d'y arriver, et les deux autres, incapables de

maîtriser le cours des événemens, jouirent à peine de quelque autorité dans la ville. Enfin Soliman leva le masque, et s'avança à la tête des troupes à sa solde, de Bassora jusqu'à Semavat; et, y ayant reçu l'ordre de se retirer, il n'en marcha pas moins sur Diwanié, ville où commandait Aly-Aga, qui devait son élévation à Achmed, et qui était dévoué à Soliman. Ces deux chefs s'entendaient parfaitement. Aly fournit, en secret, à Soliman, des secours en argent, et, feignant d'être frappé de terreur, s'enfuit à Bagdad pour y porter la nouvelle de sa marche rapide et de ses succès. Une armée de quatorze mille hommes fut mise sur pied sur-le-champ. Mahomet-Teriaki, pacha de Bagdad, se mit à la tête de ses troupes et marcha contre Soliman, qui était campé dans le voisinage d'Helleh, sans autres forces que huit cents hommes de cavalerie. Celui-ci ne fit aucun mouvement pour battre en retraite, et chacun était surpris de sa témérité; mais Aly-Aga, pendant son séjour dans la capitale, avait disposé tous les officiers en faveur de Soliman; et, lorsque les troupes furent rangées en bataille, elles se déclarèrent unanimement pour lui. Mahomet-Teriaki, forcé de prendre la fuite, reprit le chemin de sa capitale, et les portes lui en furent fermées.

Soliman y arriva bientôt, et y fut reçu avec des acclamations universelles de joie. Il prit en main sur-le-champ les rênes du gouvernement, et le divan adressa à la Porte un mémoire pour se plaindre de l'administration des précédens pachas et pour demander la nomination de Soliman. Il est difficile de refuser à un guerrier la place dont il s'est déjà mis en possession. Soliman fut donc nommé pacha de Bagdad et de toutes les autres provinces dont son beau-père avait obtenu ou usurpé le gouvernement.

Soliman-Kiaia, nommé aussi Soliman-le-Grand, régna treize ans, et se fit tellement aimer du peuple que, lors de sa mort, on composa en son honneur des complaintes qu'on chante encore aujourd'hui dans les cafés de Bagdad. Jamais les Arabes n'avaient été maintenus dans une si parfaite soumission que sous son règne et celui d'Achmed. Avant eux, il était impossible de naviguer sur l'Euphrate entre Helleh et Bassora, sans une escorte nombreuse dont il fallait acheter les services moyennant un prix considérable. Mais sous leur règne, et surtout sous celui de Soliman, le voyageur trouvait partout une sécurité parfaite; et, les routes de la Perse étant moins sûres, tout le commerce de l'Inde se porta à Bagdad et à Bassora, au grand avantage de ces

deux villes et des provinces qui les environnaient.

Soliman déployait la plus grande sévérité à l'égard des Arabes. Il les attaquait en général si subitement qu'à peine avaient-ils le temps de s'enfuir dans le désert; et, tandis que les habitans de Bagdad lui donnaient le surnom de Soliman-le-Lion, les Bédouins le désignaient par celui de Soliman-Abu-el-Heil, c'est-à-dire le père de la Nuit, parce que c'était ordinairement pendant la nuit qu'il commençait ses expéditions, ne se donnant ensuite aucun repos avant d'avoir exécuté ses projets. Les pachas voisins, quoique revêtus de la même autorité que lui, étaient certains d'éprouver les effets de sa vengeance, quand ils ne savaient pas contenir les tribus errantes vivant communément dans l'étendue de leur juridiction. Une caravane de Bagdad ayant été pillée par des Bédouins dépendant du pacha de Damas, on assure qu'il traversa le désert en neuf jours à la tête d'une armée, et qu'il mit cette ville au pillage pour se venger de cette insulte, quoique Damas fît partie des domaines du grand-seigneur, leur commun souverain. Des faits semblables peuvent étonner des lecteurs européens; mais ce n'est que par cette politique vigoureuse et entreprenante que l'ordre public peut se main-

tenir dans les gouvernemens despotiques, mais faibles, de l'Orient.

Achmed avait généralement respecté la valeur, même dans un ennemi : un des traits les moins aimables du caractère de Soliman, c'est qu'il ne pouvait entendre faire l'éloge même d'un ami, sans croire que ce fût aux dépens de son propre mérite. Mais le principal sujet des plaintes qui furent faites contre lui venait de l'extrême déférence qu'il montrait pour les volontés de sa femme qui, étant fille d'Achmed, fière et ambitieuse, avait peine à oublier que son mari, malgré le rang où il se trouvait élevé, avait été esclave de son père. Elle se nommait Adilé-Chatun, et elle avait des jours d'audience où elle recevait ceux qui avaient quelque grâce à lui demander. Ils n'étaient pas admis en sa présence, ce qui eût été contraire aux usages des mahométans, mais ils étaient introduits dans l'antichambre du harem, où un eunuque jouissant de sa confiance recevait leurs pétitions, les communiquait à sa maîtresse, et leur en apportait la réponse. Par ce moyen, elle était instruite de tout ce qui se passait, et faisait souvent revenir sur des résolutions qui avaient été prises après les plus sérieuses délibérations.

Aussi intéressée qu'ambitieuse, Adilé-Chatun

avait trouvé le moyen de se procurer des sommes d'argent considérables. Quand un aga obtient sa charge ou est confirmé dans celle qu'il occupe, il est d'usage que le pacha lui présente une pelisse, si c'est un Turc, ou un grand manteau, si c'est un cheik arabe. En ces occasions, Adilé-Chatun prit l'habitude d'envoyer à ceux de ces chefs qui avaient servi son aïeul Hassan, ou son père Achmed, un réseau de soie brodée qu'ils portaient autour de la tête pour les distinguer de ceux dont l'élévation était d'une date postérieure. Avec le temps, cette marque de distinction fut recherchée avec grand empressement, et on l'achetait souvent par des présens considérables. Ce fut ainsi qu'il passa en coutume que la pelisse donnée par le pacha fût accompagnée d'un réseau envoyé par son épouse; et, quoique ce dernier présent ne fût pas nécessaire à l'investiture, on cherchait toujours à se le procurer à grands frais.

Elle vivait dans une inimitié déclarée avec sa sœur cadette, qui avait épousé Achmed-Aga, homme d'un rang distingué, d'une ancienne famille, et qui était dans les bonnes grâces du pacha. Mais il eut le malheur de faire naître les soupçons d'Adilé-Chatun; et, quoiqu'il eût refusé les honneurs que la Porte lui avait fait offrir s'il

voulait la débarrasser de son beau-frère Soliman, il fut condamné à perdre la tête comme s'il y eût aspiré. Cet événement ne fit qu'aigrir l'animosité des deux sœurs; mais Soliman, pour tâcher de réunir leurs intérêts, détermina enfin sa belle-sœur à épouser Omar, son kiaia ou premier ministre.

Ce prince n'était pas plus disposé que son prédécesseur Achmed à présenter son cou au fatal cordon; mais, comme on savait parfaitement à Constantinople que le grand-seigneur ne recouvrerait jamais son autorité dans ce pays, tant que la famille d'Hassan y conserverait de l'influence, on dit généralement que plusieurs entreprises eurent lieu contre sa vie; mais le moindre soupçon suffisait à Soliman, et il ne se fit jamais scrupule de faire tomber sans cérémonie la tête de tous ceux dont il se méfiait.

J'ai déjà dit qu'Achmed mourut dans une de ses campagnes contre le pacha du Kourdistan. Sa mort fut naturelle, mais Adilé-Chatun ne laissa pas de repos à son mari jusqu'à ce qu'il eût vengé la mort de son père sur celui qui avait occasionné cette guerre. Soliman fit, dans ce dessein, plus d'une invasion dans le Kourdistan; mais, son adversaire lui échappant toujours en se retirant dans les montagnes, il fallut enfin

avoir recours à la ruse. On lui fit des protestations d'oubli et d'amitié, on l'invita à venir à Bagdad. Adilé-Chatun lui envoya un superbe réseau de soie brodée; et le pacha, trompé par ces marques de faveur et ne croyant avoir rien à craindre pour sa sûreté, fut assez imprudent pour se livrer entre les mains de son ennemi. A peine était-il arrivé qu'il fut arrêté, et il fut étranglé le lendemain dans les appartemens intérieurs du sérail.

Jalouse de conserver son influence, Adilé-Chatun ne permit jamais à son mari ni de prendre une seconde femme, ni même d'avoir des concubines; de sorte que, lorsqu'il mourut sans enfans, elle se vit maîtresse d'une fortune immense. Elle vivait encore en 1764, jouissant à Bagdad d'une richesse et d'un crédit considérables. Elle fit construire dans cette capitale une mosquée et un caravanserail qui portent son nom, et il existe peu de villes du second ordre qui ne doivent à sa munificence quelques-uns de leurs plus beaux ornemens.

A la mort de Soliman, Aly-Aga, dont j'ai déjà parlé, était motselim ou gouverneur de Bassora. Comme il avait déjà rempli toutes les premières places et qu'il était généralement estimé, il conçut aussitôt l'espérance de pouvoir

lui succéder, et il y réussit, grâce aux recommandations du divan, et aux présens qu'il envoya aux ministres de la Porte-Ottomane. Il ne régna pourtant que ving-deux mois, et il y a lieu de croire, comme j'aurai occasion de le dire, qu'Adilé-Chatun fut cause de sa perte. Il n'était pas venu à Bagdad comme esclave, origine commune à la plupart des premiers officiers. Il était né en Perse de parens pauvres; ce qui lui fit donner le surnom d'Adsjemi, ou le Persan. Étant entré, dans sa jeunesse, au service d'un des officiers d'Achmed, il s'était conduit de manière à fixer l'attention de ce pacha même qui lui avait fait apprendre tout ce que doit savoir un homme de distinction parmi les Turcs, et qui l'avait ensuite successivement élevé aux plus hautes dignités. Adilé-Chatun, qui l'avait connu dans sa jeunesse et qui savait tout ce qu'il devait à son père, s'était flattée d'avoir sous son règne autant d'influence qu'elle en avait eu sous celui de son mari; mais elle se trompa dans ses espérances. Aly-Aga avait résolu de régner par lui-même. Il voulut abaisser le pouvoir des janissaires, corps toujours entreprenant, surtout dans ces momens d'anarchie qui ont lieu entre la mort d'un pacha et l'installation de son successeur. Comme ils étaient aussi séditieux à Bagdad qu'à Bassora, il sentait

la nécessité de cette politique. Mais, comme un grand nombre d'habitans sont enrôlés sur la liste des janissaires, à cause des avantages que ce titre procure, la ville se déclara pour eux; une révolte éclata, et le pacha fut obligé de fuir de Bagdad.

Grâce aux secours des principales tribus arabes, qui en général sont toujours en opposition avec les habitans de la ville, et, par suite de ses intelligences, avec les principaux nobles qui étaient ses amis, il ne tarda pas à y rentrer, et condamna à mort plusieurs janissaires. Peu de temps après, les pachas du Kourdistan inférieur prirent les armes contre lui; et la tribu des Arabes Chazaël en fit autant. Il vainquit les premiers; mais les autres remportèrent sur lui une victoire si complète, que les poètes arabes la célébrèrent par une chanson qui se chantait jusque dans les rues de Bagdad. Ce fut alors qu'Adilé-Chatun, trouvant l'occasion qu'elle avait désirée et attendue avec impatience, commença à agir. Elle ne pouvait supporter plus longtemps de ne jamais être consultée, de voir qu'on n'écoutait pas ses avis, et qu'il était même question de l'éloigner de Bagdad. Elle résolut donc de travailler à la chute du pacha. On disait qu'il était secrètement chéite, c'est-à-dire partisan

de la secte des Persans. On en donnait pour preuve qu'il avait agi avec cruauté contre les Kourdes et les janissaires qui étaient Sunnites, et qu'il avait laissé vaincre les troupes du grand-seigneur par les Arabes de Chazaël qui étaient de la même secte que les Persans. Chacun alors se persuada qu'il pouvait se rappeler d'autres occasions où Aly-Aga avait montré de la partialité pour les chéites. Enfin le bruit général fut bientôt que le pacha était hérétique, et qu'il n'attendait qu'une occasion favorable pour livrer le pays à ses ennemis les Persans.

Parmi les personnages importans de Bagdad, il se trouvait alors cinq nobles, originairement esclaves de quelqu'un des précédens pachas, et qui, dès leur jeunesse, avaient été élevés dans le mahométisme. Ils remplissaient tour à tour les premières places dans la ville, dans les provinces et à la cour. Ils étaient intimement liés ensemble; et, comme ils ne l'étaient pas moins avec Aly-Aga, à l'élévation duquel ils avaient contribué, il est certain qu'ils auraient dû faire quelque attention à ces bruits. Mais, d'une autre part, ils avaient le plus grand respect pour Adilé-Chatun, femme, fille et petite-fille de leurs bienfaiteurs, quoique son caractère impérieux leur eût donné plus d'une fois des sujets de mécontentement. Il

arriva que, tandis que les choses étaient dans cette situation, l'un des cinq mourut subitement. Adilé-Chatun fit aussitôt répandre le bruit qu'il avait été empoisonné par ordre du pacha, et elle eut l'adresse de donner à cette accusation des couleurs qui rendaient ce crime extrêmement probable; elle assura même qu'elle avait acquis la certitude qu'il avait sollicité un firman pour faire tomber la tête des autres. Quand on a tous les jours sous les yeux des exemples de trahison, on ne méprise aucun avis qui tend à la prévenir. Les quatre nobles restant crurent devoir songer à leur sûreté; ils avaient été le principal soutien de l'autorité du pacha; mais alors craignant pour eux-mêmes, ils ourdirent une conspiration contre lui si secrètement, qu'aucun de ses amis n'en eut le moindre soupçon qu'au moment de l'exécution de leur plan, c'est-à-dire quand toute la ville se souleva en même temps contre lui. Il ne lui restait d'autre ressource que la fuite. Abandonné de tous ses partisans, il sortit du sérail, déguisé en femme, dans le dessein d'aller solliciter le secours des Arabes; mais on le reconnut avant qu'il eût pu quitter Bagdad, et il fut arrêté et mis à mort sur-le-champ.

Le divan s'assembla aussitôt pour choisir un pacha parmi les quatre nobles dont on a déjà

parlé. Deux d'entre eux déclarèrent qu'ils ne prétendaient point à cet honneur, parce qu'ils pensaient que cette place était due à Omar; tant comme kiaia, ou ministre, que comme époux de la seconde fille d'Achmed. Le troisième, Machmoud, d'un caractère plus hardi et plus entreprenant, aurait problablement eu plus d'ambition, mais il était alors à Bassora qu'il gouvernait en qualité de motselim.

Omar, qui était présent, n'était certainement distingué ni par ses connaissances dans le cabinet, ni par ses talens sur le champ de bataille; mais il était mari d'une femme aimée et respectée, tant pour ses qualités personnelles que parce qu'elle était fille d'Achmed; il fut donc nommé par le divan, pacha par intérim, et l'on envoya à la Porte un mémoire où on représentait qu'Aly était un hérétique, qu'il avait le projet de livrer la ville aux Persans, et que, pour cette raison et plusieurs autres, le peuple s'était révolté contre lui et l'avait mis à mort; que les Kourdes et les Arabes s'étaient aussi soulevés; qu'Omar seul était capable de rétablir la tranquillité; qu'on espérait donc que le grand-seigneur voudrait bien le confirmer dans l'autorité dont on l'avait provisoirement investi. J'ai déjà dit que

l'usage actuel de la cour de Constantinople est de confirmer celui qui se trouve en place, quelque irrégulière que puisse avoir été son élection. Cette confirmation sauve l'honneur de la dignité impériale, ne coûte rien, et peut toujours être annullée par une autre nomination, si l'occasion s'en présente. Omar fut donc nommé définitivement pacha de Bagdad dans l'été de 1764.

L'année suivante, il prit les armes contre la tribu arabe de Chazaël, brûla Lemlum, résidence ordinaire du cheik, et fit couper la tête de cinq ou six chefs inférieurs, le cheik ayant pris la fuite. Dans le rapport qu'il fit de ces opérations militaires à la cour du grand-seigneur, il représenta leur défaite comme complète, et reçut les félicitations du grand-visir sur sa victoire. Cependant le cheik reparut au moment où on l'attendait le moins, chassa celui qu'Omar avait nommé à sa place, et força le pacha, qui ne se souciait pas de faire une seconde campagne à l'improviste, à le confirmer dans sa dignité. La tribu des Arabes de Kaab lui donna aussi plusieurs fois de l'occupation, et l'on peut dire que, pendant tout son règne, il ne passa pas une année sans avoir à combattre les Arabes ou les Kourdes, circonstance dont les pachas ne manquent guère

de se prévaloir pour se dispenser de payer leur tribut à la Porte, attendu les dépenses que ces guerres occasionnent.

En 1775, Bassora fut assiégée par Kerim-Khan, chah de Chiraz; et, tandis qu'on répandait le bruit qu'il ne voulait aucunement en venir à des hostilités contre le grand-seigneur, mais seulement se venger d'Omar qui lui avait donné des sujets de mécontentement, on pensa généralement à la cour, qu'imitant la politique d'Achmed, il avait lui-même engagé les Persans à cette attaque pour se rendre nécessaire à son souverain. On envoya donc contre lui une armée commandée par plusieurs pachas qui eurent enfin l'adresse de s'emparer de sa personne au commencement de 1776, en lui promettant le pardon et le gouvernement d'Orfa en place de celui de Bagdad. Mais, en pareille occasion, les Turcs tiennent rarement leurs promesses; et, dès qu'il fut en leur pouvoir, on lui fit trancher la tête, qu'on envoya à Constantinople.

Cette occasion paraissait favorable pour rendre au grand-seigneur l'influence qu'il avait perdue depuis que la famille d'Hassan s'était emparée de l'autorité à Bagdad. L'épouse d'Omar, de même que sa sœur, n'avait permis à son mari d'avoir ni d'autre femme qu'elle, ni même aucune

à sa mort une renommée aussi affermie que sa puissance, une foule d'amis dévoués à ses intérêts, et une famille nombreuse, quoique encore bien jeune, pour succéder à ses honneurs.

Attendu la jeunesse de ses enfans, dont aucun n'était en âge de prendre les rênes du gouvernement, ALY, un de ses officiers, fut choisi pour le remplacer; mais il fut bientôt assassiné dans la mosquée, pendant la prière du matin, par un esclave géorgien, et SOLIMAN-LE-PETIT, qui avait épousé la fille aînée de Soliman-le-Vieux, réussit à obtenir la dignité de pacha. La mort d'Aly fut généralement attribuée à quelque motif de vengeance et de mécontentement. Le Géorgien avait profité du moment où, suivant l'usage des musulmans, Aly avait déposé ses armes, attendu qu'il ne leur est pas permis de porter, en faisant leurs prières, ces bijoux de prix dont leurs sabres et leurs poignards sont généralement ornés. Mais admirez la justesse du raisonnement des Turcs. Aly avait été assassiné à la prière du matin; depuis ce temps, les pachas s'abstiennent d'y assister, et ils ne songent pas à prendre de précautions contre le même danger qu'ils peuvent courir à celles du midi ou du soir.

Quoique doué de bravoure personnelle comme presque tous les officiers turcs, Soliman-le-Petit

n'avait pas les talens nécessaires à un prince ; il périt dans une expédition mal concertée contre une tribu d'Arabes qu'il voulait réduire. Il avait été entièrement gouverné par l'influence de sa femme et de sa famille. Dans ces pays où la polygamie est établie, il est assez ordinaire que celui qui épouse une femme d'un rang supérieur n'en soit guère que le premier esclave. Elle conserve la disposition de toute sa fortune, continue à jouir de toute son influence, et trouve moyen de se débarrasser de son mari s'il ne se montre pas assez soumis à toutes ses volontés. On s'est donc entièrement trompé sur la condition des femmes dans ces contrées. Elles ne sont dans l'esclavage que lorsque l'infériorité du rang les y condamne. Il peut être vrai que la réclusion dans laquelle elles vivent en Turquie mette en général l'avantage du côté de l'homme ; mais il faut convenir aussi que la soumission contre nature que la femme d'une haute naissance exige de son mari rétablit l'équilibre de la balance.

Soliman-le-Petit fut, comme deux de ses prédécesseurs, obligé de se borner à une seule femme, et ne laissa point d'enfans. Il fut remplacé par Abdoula surnommé le Bon, et que les excellentes qualités de son cœur rendaient digne de ce surnom. Il était trop vertueux pour régner

tranquillement sur une race turbulente. Dans ces pays, où l'empire des lois est inconnu, celui qui est revêtu de l'autorité ne peut sans danger être humain et généreux. Il ne peut ni pardonner à ses ennemis, ni se fier à ses amis. L'éloignement d'Abdoula pour les mesures de sévérité fut la cause de sa perte. Il n'était possible de gouverner ses sujets qu'avec une verge de fer; et, comme tout en voulant réformer les vices, sa justice impartiale était modérée par l'humanité, il fut victime de ses vertus et de la dépravation générale. Il fut trahi par son armée pendant une campagne contre les Arabes montiqnes, et on lui trancha la tête.

Samoud, fils aîné d'un homme dont la renommée lui avait survécu, de Soliman-le-Vieux, prit alors les rênes du gouvernement, à la demande unanime de tous les ordres de l'état, et tout semblait présager un règne tranquille et prospère. Dans la fleur de la jeunesse, doux, affable, également estimable dans sa vie publique et privée, il oublia totalement que toutes ces qualités avaient déterminé la chute d'Abdoula-le-Bon. Il était l'idole du peuple, et devait, comme tant d'autres de ses prédécesseurs, éprouver le peu de stabilité de son attachement. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de combler ses parens

et ses amis de toutes les faveurs qui étaient à sa disposition. Poussant la libéralité jusqu'à la profusion, ne pensant pas au lendemain, à peine se ménageait-il les moyens d'accorder quelque nouveau bienfait. Aimant le repos et la tranquillité, il abandonnait le soin des affaires à ses ministres et à ses favoris; et, comme ceux-ci n'avaient guère plus d'expérience que leur maître, et ne songeaient qu'à jouir d'une autorité sans bornes, il est facile de croire que les soins les plus importans cédèrent à l'amour du plaisir et aux attraits du luxe oriental. Aussi à peine fut-il revêtu de l'autorité souveraine, que ses plus zélés partisans reconnurent qu'il était incapable de maintenir l'ordre dans le pays qui lui était soumis. Son extrême jeunesse lui servit long-temps d'excuse; mais, après un règne de près de six ans, personne ne put se dissimuler que son caractère n'était pas du nombre de ceux que le temps et l'expérience peuvent mûrir.

Cependant l'influence de sa famille et la mémoire de son illustre père le soutenaient; et, malgré les désordres qui régnaient dans l'état, il jouissait encore de quelque popularité, quand, malheureusement pour lui, il trouva un rival dans l'homme qui aurait dû lui faire un rempart de son corps. Esclave dès son enfance, mais

ayant reçu les avantages d'une éducation distinguée, Daoud-Effendi avait été élevé aux premières places par Soliman-le-Vieux, et avait même été honoré de la main d'une de ses filles. Il était donc beau-frère de l'infortuné Sayoud, et il avait reçu de lui des faveurs sans nombre. Un léger mécontentement lui fit pourtant quitter Bagdad, et il se retira à Constantinople, où il fit jouer toutes sortes d'intrigues pour amener la ruine de celui qui l'avait comblé de biens, et pour se faire nommer en sa place pacha de Bagdad.

CHAPITRE X.

Révolution arrivée à Bagdad pendant le séjour qu'y fait l'auteur.—Siége de cette ville.—Déposition et mort du pacha Sayoud.—Visite à Daoud-Effendi, son successeur, et à ses ministres.—Cruautés du nouveau pacha.—Description de Bagdad.—Juifs.—Gouvernement.—Police.

J'AI amené cette esquisse de l'histoire de Bagdad presque à l'époque de mon arrivée dans cette ville. La famille de Soliman-le-Vieux avait obtenu peu à peu une influence que la Sublime-Porte ne pouvait voir qu'avec un œil jaloux. Cinq pachas de cette famille s'étaient succédé sans reconnaître la suprématie de Constantinople autrement qu'en y faisant demander leur confirmation dans une dignité qu'ils occupaient déjà, et qu'il aurait été difficile de leur refuser. Mais si les sultans ottomans avaient laissé dormir leurs droits sur ces contrées, ils n'y avaient jamais renoncé; et, le moment de les faire valoir étant arrivé, Mahomet-Hagenau le saisit avec autant

d'adresse que de vigueur, et, ayant accordé à Daoud-Effendi un firman qui le nommait pacha de Bagdad, il lui laissa le soin de se faire reconnaître en cette qualité comme il le pourrait.

Une telle entreprise n'est pas si difficile en Asie que dans nos états mieux policés. Il ne faut ordinairement qu'un prétexte pour prendre les armes, et celui qui était un fugitif la veille peut devenir le héros du lendemain. Daoud-Effendi leva une armée de 12,000 hommes dans les gouvernemens voisins de Bagdad et marcha sur cette ville. Il était armé en outre du firman du grand-seigneur qui ordonnait de le reconnaître ; mais c'eût été pour lui un bien faible secours, s'il n'eût trouvé les esprits disposés à une révolution.

A notre arrivée à Bagdad, la victoire remportée par Sayoud aurait pu naturellement faire croire qu'une autorité fondée sur la possession, sur le succès, sur l'influence de sa famille et sur le soutien des tribus arabes les plus puissantes, devait être permanente et assurée. Il existait pourtant des motifs qui devaient empêcher de faire croire à une tranquillité certaine. Sayoud était certainement soutenu par un parti puissant, mais il manquait de politique et de résolution. Il avait enfin choisi un ministre dont les talens étaient reconnus, mais dont la fidélité était au moins problématique.

Daoud-Effendi avait été repoussé, mais le défaut de pâturages avait forcé les Arabes qui l'avaient vaincu à retourner dans leurs déserts.

Néanmoins, pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée et la retraite de Daoud-Effendi et de ses Kourdes, une sécurité extraordinaire parut être rétablie. Les murailles dont on avait bouché les portes de la ville furent abattues pour pouvoir y faire entrer des vivres; et les chefs, en général, incertains du cours que prendraient les événemens, semblaient assez disposés à favoriser le parti du jeune Sayoud. Le pacha lui-même ne profita du succès qu'il avait obtenu que pour retomber dans son indolence habituelle, et pour exiger, de ses principaux officiers et des plus riches habitans de la ville, les sommes qu'on les force de payer quand les besoins de l'état demandent des ressources extraordinaires. Rien ne rappelait le danger qu'on venait de courir, que de fréquens changemens parmi les principaux officiers de l'état, et un bruit sourd que Daoud-Effendi levait de nouvelles troupes et se disposait à une nouvelle attaque.

Le 12 et le 13 février, nous apprîmes que plusieurs personnages importans s'étaient secrètement retirés de la ville; et, le 14, Sayoud ayant

donné ordre d'arrêter un homme puissamment riche qui se refusait au paiement des sommes qu'il en exigeait, celui-ci eut la hardiesse de se fortifier dans sa maison et de se déclarer ouvertement pour Daoud-Effendi. Le 15, les mécontens, ayant acquis de la confiance, se mirent en rébellion ouverte et s'emparèrent du quartier le plus considérable de la ville, nommé le cheik, parce qu'il contient le tombeau du cheik Abdulkadir, saint mahométan fort célèbre, qui fait, dit-on, de grands miracles. Tout annonçait alors une catastrophe prochaine; la désertion augmentait tous les jours, et Jassen-Bey, frère du pacha, comblé par lui de biens et de faveurs, fut un des premiers à l'abandonner. Plusieurs petits combats avaient déjà eu lieu dans l'intérieur de la ville, et nous pouvions souvent en être spectateurs du haut des murs de la résidence britannique. L'infortuné Sayoud était encore reconnu par un parti considérable. Il était en possession du sérail et de la citadelle qui commandait la ville. Mais le moment exigeait de la vigueur et de la résolution, et c'était ce qui lui manquait. On lui conseilla plusieurs fois de faire feu de ses batteries sur le quartier occupé par les insurgés, ce qui les aurait probablement fait rentrer dans l'ordre. Malheureusement pour

lui, il n'en fit rien et occupa ses fidèles Asgailis (1) à des escarmouches inutiles et à de vaines tentatives pour s'emparer des chefs des rebelles.

Nous avions fermé les portes de la résidence, et nos sépoys étaient constamment sous les armes. Toutes les maisons qu'il était possible de défendre étaient fermées et barricadées, et l'on n'y laissait entrer ni amis ni ennemis. La ville n'offrait plus qu'une image de désordre, de trouble et de confusion. Ici, l'on voyait une troupe courant à l'attaque avec un air de confiance, et battant en retraite dès qu'elle apercevait un ennemi; là, on entendait le cri de guerre des Asgailis donnant l'assaut à quelque maison; ailleurs, les principaux officiers du pacha conduisaient leurs soldats contre les rebelles, ou se retiraient, abandonnés de leur suite. Nous les voyions passer sous les murs de la résidence, tantôt en brandissant leurs cimeterres

(1) Je ne sais si je peins bien la prononciation de ce mot. Au surplus, ce sont des troupes arabes, des environs de Garem sur le golfe Persique, qui se mettent à la solde de quiconque veut les employer. Ils sont d'une fidélité inviolable pour celui dont ils embrassent la cause; mais s'il vient à succomber, ils ne font aucune difficulté d'entrer au service du vainqueur. Ils sont commandés à Bagdad par un de leurs cheiks nommé par le pacha, et ce sont ses meilleures troupes.

avec fureur et en menaçant leurs ennemis, tantôt fuyant avec quelques amis qui leur restaient fidèles, et jetant un coup d'œil d'envie sur les murailles qui nous protégeaient.

Dès le commencement des troubles, plusieurs étaient venus se mettre à l'abri sous la protection de notre pavillon (1), et ni nos instances ni la considération des dangers auxquels ils nous exposaient n'avaient pu les déterminer à se retirer. Ils étaient venus, disaient-ils, pour mourir avec nous. Ils sentaient, en un mot, qu'avec nos soixante braves et fidèles sépoys, nous aurions pu défier assez long-temps les forces de toute la ville, et ils n'auraient su où chercher une protection plus assurée.

---

(1) Quelle différence entre la situation où nous étions et celle où se trouvent nos consuls dans d'autres pays mahométans! A Bagdad, la résidence britannique était la seule place de sûreté au milieu de ce désordre, et les négocians y avaient déposé toutes leurs richesses. A Tripoli ou à Alger, l'espoir du pillage aurait certainement déterminé une attaque. D'où vient cette différence? de celle qui se trouve dans la politique que nous adoptons à l'égard de ces barbares insolens. Dans l'Orient, *oderint dùm metuant* est notre maxime favorite; et si nous ne sommes pas toujours aimés, au moins sommes-nous craints et respectés.

Pendant cinq jours, cette grande ville offrit le même aspect de désordre et de confusion. Sayoud donna enfin aux Asgailis l'ordre de faire une attaque générale contre le quartier occupé par les insurgés. Mais le commandant de cette troupe fidèle lui ayant déclaré qu'il ne pouvait être responsable des suites désastreuses que cet assaut pourrait occasionner, cet ordre fut révoqué, et cette dernière preuve de faiblesse fut l'avant-coureur de la chute de Sayoud. Quelques heures après on apprit que Daoud-Effendi était, à une journée de Bagdad, à la tête d'une armée nombreuse; les esclaves géorgiens du sérail se révoltèrent contre leur maître, le pacha fut obligé de s'enfuir dans la citadelle, et les Géorgiens rompirent ensuite le pont qui y conduisait, pour empêcher les Asgailis d'aller l'y rejoindre.

Il était évident qu'il ne restait aucune espérance à Sayoud. Il n'avait avec lui que quatre cents Arabes dans la citadelle, et il ne s'y trouvait pas de vivres, quoiqu'il eût été facile de l'approvisionner. La plus grande partie de la ville était au pouvoir des insurgés; et Daoud-Effendi, ayant fait son entrée triomphante le 20 février, fit aussitôt sommer la citadelle de se rendre. Il n'était pourtant pas encore prudent de parcourir les rues de la ville; plusieurs partisans de Sayoud tenaient

bon dans différens quartiers, et le nouveau pacha ne put y rétablir l'ordre avant la reddition de la citadelle. Un corps nombreux d'Asgailis étaient encore sous les armes sur la rive occidentale du fleuve, quoiqu'ils eussent été abandonnés par leur chef qui avait lâchement pris la fuite. Cependant Daoud-Effendi envoya un officier au résident anglais pour lui faire ses complimens et l'informer que la tranquillité était rétablie dans la ville.

Bagdad offrait alors le spectacle de deux chefs prenant l'un et l'autre le titre de pacha, et reconnus comme tels par leurs partisans, mais Sayoud ne l'était plus que de nom. S'il ne s'était pas abandonné lui-même, s'il avait eu de bons conseils et de la résolution, il n'était pourtant pas encore sans ressource. Il n'avait avec lui que quatre cents hommes dans la citadelle, mais ces généreux Arabes lui étaient fidèles; il manquait de provisions, mais il était abondamment pourvu de canons et de munitions de toute espèce; enfin il pouvait, en tout événement, traverser le fleuve pendant la nuit, rejoindre les partisans nombreux qui lui restaient dans la partie occidentale de la ville, et gagner le désert à la tête de ses fidèles Arabes.

Le rusé Daoud savait ce que son rival pouvait encore faire; il temporisa donc, et eut recours à la fourberie. Tous les jours il sommait la citadelle,

de se rendre, et la menaçait d'un assaut sans jamais l'ordonner. Il fit avancer le reste de son armée, car il était arrivé avec une avant-garde très-peu nombreuse. Il dit publiquement aux Géorgiens qu'il les remerciait d'avoir épargné la vie de Sayoud. Il faisait surveiller la citadelle avec grand soin, mais il y laissait entrer des vivres, et il permit même à la mère de l'infortuné pacha d'aller y rejoindre son fils. « Sayoud », disait-il, « était fils de l'illustre maître dont il avait été lui-même l'esclave ; il était frère de l'épouse que ce bon maître lui avait donnée : c'était un jeune insensé, égaré par de mauvais conseils dont les auteurs étaient seuls coupables, et seraient seuls punis de leur résistance. Quant au jeune pacha », car il affectait de lui donner encore ce titre, « on l'enverrait en sûreté à Alep, dès qu'il aurait reconnu l'impossibilité de tenir plus long-temps. » Tels furent les moyens qu'il employa pour engager Sayoud à écouter des propositions d'arrangement, et il réussit à le déterminer à congédier ses fidèles Asgailis.

Entourés d'ennemis de tous côtés, abandonnés par leur chef qui s'était lâchement caché, ces guerriers, peu nombreux, mais fidèles, refusèrent encore de céder. Ils demandèrent qu'il leur fût permis de partir avec armes et bagages, et que,

pour preuve de sa sincérité, Daoud leur envoyât un Koran (1), menaçant, en cas de refus, de mettre le feu au magasin à poudre et de faire sauter la citadelle et une partie de la ville. Ils avaient donné des preuves de résolution comme de fidélité; on les jugea capables d'exécuter cette menace; on leur accorda donc toutes leurs conditions; on leur promit que la vie de Sayoud serait épargnée, et ils sortirent de la citadelle avec armes et bagage.

Après leur départ, la scène changea. Dans la nuit du 24, jour même de leur retraite, Sayid-Allowi, nouvel aga des janissaires, se présenta aux portes de la citadelle, muni d'un ordre de Daoud et suivi de trois satellites. Il y fut admis sans difficulté. Il était couvert du long manteau noir que portent les Arabes, mais il était facile de le reconnaître à sa taille et aux éclairs de vengeance qui partaient de ses yeux (2). Le malheu-

(1) Cette cérémonie est regardée comme la plus forte preuve de sincérité que puisse donner un mahométan. Il prononce un serment sur le livre sacré, avant de l'envoyer, pour qu'il porte témoignage contre lui, s'il manque à sa parole.

(2) Sayid-Allowi, principal acteur de cette scène sanglante, avait été banni par Sayoud, et revenait de son exil, ne respirant que vengeance des injures réelles ou imaginaires qu'il avait reçues.

reux Sayoud s'était retiré dans son appartement ; on frappa à la porte; sa mère l'ouvrit avec inquiétude, l'heure à laquelle on s'y présentait lui semblant de mauvais augure. Elle allait demander à ceux qui arrivaient le motif de leur venue, mais elle reconnut Sayid-Allowi, et elle ne douta plus de la vérité. Elle serra son fils dans ses bras, en jetant les hauts cris, en implorant la pitié d'un homme dont le cœur avait toujours été inaccessible aux accens de l'humanité; mais les assassins renversèrent leur victime d'un coup de hache, et sa tête fut séparée de son corps pendant que sa malheureuse mère le pressait encore entre ses bras.

Ce ne fut que le lendemain que nous apprîmes cette sanglante catastrophe, et on nous l'annonça, à notre lever, avec la même indifférence que toutes les nouvelles du jour précédent. Sayoud n'avait que vingt-trois ans quand il périt ainsi. Il était innocent du crime qu'on avait commis sous son nom en assassinant Abdoula-le-Bon, mais il n'en fut pas moins la victime expiatoire. Son caractère doux et pacifique aurait dû le préserver d'un destin si funeste, comme sa libéralité pour ses parens et ses amis aurait dû lui assurer leur soutien. Mais, dans le poste dangereux où il se trouvait élevé, la bonté et la générosité n'étaient pas la meilleure sauve-garde. Le reproche

le plus constant, presque le seul que lui fissent ses ingrats concitoyens, était qu'il n'avait pas assez de force pour prononcer une condamnation; et, parmi ceux qui travaillèrent à le perdre, il y en avait plusieurs qui devaient la vie à son humanité, et qui tenaient leur fortune et leurs dignités de la confiance aveugle qu'il leur avait accordée. Jassen-Bey, son propre frère, qui l'abandonna dans le moment de l'adversité, avait profité l'un des premiers de sa prodigue munificence. Daoud-Effendi lui-même avait reçu de lui et de son père les faveurs les plus signalées, et aurait dû respecter au moins la vie de celui auquel il devait toutes les dignités auxquelles il était parvenu. Sayoud périt victime de la répugnance qu'il éprouvait à répandre le sang, huit jours après que je l'avais vu jouissant à Bagdad d'une autorité sans bornes, et je partis de cette ville avec ceux qui étaient chargés de porter sa tête à Constantinople pour l'exposer devant les portes du palais de son souverain irrité.

La mort de Sayoud fut le signal d'un changement général dans toutes les places de l'état, et nous nous préparâmes à rendre la première visite d'étiquette à son successeur. Le 26, jour fixé pour cette cérémonie, nous partîmes à midi de la résidence, précédés des tambours et des fifres

du détachement. Six cavaliers ouvraient la marche pour nous frayer un passage à travers la multitude; un détachement de sépoys de Bombay marchait ensuite; venaient alors le résident, son premier conseiller, son secrétaire et moi, tous à cheval et en grand uniforme; enfin, le cortége était fermé par le reste des sépoys et les domestiques, et suivi de toute la canaille de Bagdad, curieuse de voir ce spectacle. Nous traversâmes ainsi les rues au milieu d'une foule immense, et nous arrivâmes au palais où tout était préparé pour notre réception. Le peuple en remplissait la cour extérieure, mais des janissaires y maintenaient l'ordre par une distribution libérale de coups, et formaient une double haie pour notre passage.

Là, nous mîmes pied à terre, et nous entrâmes dans la seconde cour par un guichet si bas qu'il fallait se baisser considérablement pour y passer. Nous y trouvâmes environ trois cents esclaves géorgiens aussi remarquables par la beauté de leur personne que par la richesse de leur costume, et paraissant fiers de ce double avantage. Ils étaient armés de cimeterres turcs, de pistolets, de fusils et de haches, et gardaient un silence respectueux. On nous fit entrer dans une antichambre où l'on voyait, à côté de la porte

qui conduisait à la salle d'audience du pacha ; les trois queues, qui sont la marque de son rang, et un drapeau turc. Après qu'on nous eut annoncés, on nous introduisit dans un appartement où Daoud-Effendi était assis sur des coussins couverts en soie et en velours, ayant à sa droite les membres du divan. Le pacha nous fit une légère inclination, à mesure que chacun de nous lui fut présenté, et nous fit asseoir sur des chaises préparées à sa gauche. On nous servit du café, et il s'entretint avec M. Rich et le docteur Hine qu'il connaissait déjà.

Sa physionomie n'avait rien de barbare, et n'annonçait pas l'assassin de son plus proche parent, l'homme qu'on nous avait peint comme armé d'une sévérité inflexible. Il était de moyenne taille ; ses manières étaient simples et sans affectation, et je ne lui aurais supposé que quarante ans, si je n'eusse été informé d'avance qu'il en avait cinquante. Sa barbe était d'un noir de jais, mais il avait recours à l'art pour lui donner cette couleur. Les membres de son divan paraissaient en général plus âgés que lui, quoique la plupart déguisassent aussi la neige respectable qui fait l'ornement de la vieillesse. Notre ami Derwesh-Aga, qui avait cherché un asile parmi nous, était du nombre de ses con-

seillers, et semblait satisfait du retour de la tranquillité. Tous gardaient le silence, car l'étiquette exige qu'ils ne prennent part à la conversation qu'en répondant aux questions qui peuvent leur être adressées. On parla fort peu, et j'appris ensuite que l'entretien s'était borné à quelques complimens.

Nous partîmes dans le même ordre que nous étions arrivés, et, remontant à cheval, nous nous rendîmes chez le kiaia ou ministre pour le féliciter sur sa nomination. Nous fûmes reçus chez lui à peu près avec le même cérémonial, avec la différence qu'étant alors sur le pied de l'égalité, on nous offrit, outre le café, des pipes, des parfums et diverses friandises.

Nous visitâmes le lendemain les autres principaux officiers du pacha; et, en comptant ceux qui venaient d'être remplacés, je fus présenté, en huit jours de temps, à deux ministres, trois commandans-généraux des forces militaires, et un nombre incalculable de secrétaires d'état et d'officiers supérieurs. Tous ces dignitaires, anciens et nouveaux, nous reçurent avec une gravité taciturne. Ces derniers ne semblaient pas embarrassés de soutenir les dignités dont ils venaient d'être revêtus, et ne firent pas la moindre allusion aux événemens qui venaient de se

passer. C'eût peut-être été déroger à leur importance que de hasarder une seule observation sur la condition précaire des charges qu'ils remplissaient depuis peu, mais je ne pus m'empêcher de penser que c'était surtout l'effet d'une apathie caractéristique.

Sayid-Allowi, aga ou commandant en chef des janissaires, fut le seul qui dit un mot à ce sujet à M. Rich, en mentionnant, comme par hasard, qu'il avait coupé la tête du précédent pacha, par ordre de la Porte. C'était un homme vif, entreprenant et communicatif, l'âme du parti auquel il s'était dévoué. Dans une autre occasion, il nous donna quelques détails que nous ignorions relativement à l'armée qu'il avait commandée. A l'époque de son adversité et pendant son exil, il avait eu des obligations personnelles à M. Rich, et il paraissait lui parler sans réserve. Il nous apprit que la défaite du corps avancé, à la tête duquel il se trouvait, avait été complète. Tandis qu'il bivouaquait avec environ huit cents hommes à portée du canon de la citadelle, il avait été attaqué par quinze cents Arabes montifiques, et la surprise avait été si grande que tous ses soldats s'étaient débandés (1). Les fuyards,

(1) C'était la victoire dont les Arabes montifiques nous

en se repliant sur l'armée, y avaient porté la terreur dont ils étaient saisis; ils avaient exagéré le nombre des troupes qui les avaient attaqués, et la fuite avait été générale. Daoud-Effendi était resté presque seul dans son camp; et si les Arabes avaient su profiter de ce premier succès, ils auraient pu le tuer ou le faire prisonnier.

L'autorité du nouveau pacha se trouvant alors bien établie, il était dans l'ordre naturel des choses qu'on exigeât un compte sévère des principaux personnages qui avaient rempli les premières charges de l'état sous son prédécesseur. Sous un gouvernement despotique, l'autorité est comme une éponge qui s'imbibe de tous les sucs d'une prospérité passagère, jusqu'à ce qu'une main plus puissante s'en empare pour la presser à son tour. La modération que Daoud-Effendi avait d'abord affichée n'avait trompé aucun de ceux qui connaissaient bien le fond de son caractère; la mort de l'infortuné Sayoud avait été prévue, malgré sa proche parenté avec Daoud, et malgré le peu de crainte que devaient inspirer sa faiblesse et sa timidité. Les promesses et les protestations furent prodiguées pour rétablir la

---

avaient parlé dans le désert, et qui avait obligé Daoud-Effendi à lever momentanément le siége de la ville.

tranquillité publique et la confiance générale, et pour empêcher les victimes de la rapacité de se dérober à ses coups. Mais à peine le corps d'armée fut-il arrivé, qu'on avertit tous ceux qui avaient tenu à l'ancienne cour de fournir leur contingent dans les sommes immenses qui étaient nécessaires pour les besoins de l'état, pour ceux de l'armée, et pour le présent qu'on devait faire au capidgi-bachi.

Le principal favori de l'infortuné Sayoud fut arrêté sur-le-champ avec plusieurs autres. De ce nombre fut le mari de la veuve de Soliman-le-Petit, sœur de Sayoud, femme du premier rang, et qui jouissait d'une grande influence étant femme, fille et sœur de trois différens pachas. Elle avait autrefois refusé la main de Daoud-Effendi. Les menaces, les tortures et les supplices devinrent à l'ordre du jour. Mais les malheureux prisonniers savaient que leur tête tomberait dès qu'ils auraient avoué où étaient cachés leurs trésors; cette certitude les déterminait à garder le silence, et c'est ainsi que la cupidité voit échouer ses projets lorsqu'ils sont une fois connus.

Le troisième personnage de l'état était pourtant encore libre, et se fiait sur son peu de fortune et sur un caractère qui ne pouvait donner aucun sujet d'inquiétude. On vint l'avertir tout-

à-coup de se rendre en présence de son nouveau maître, et il n'en conçut aucune alarme. Il rencontra en chemin quelques amis auxquels il ne parla que des honneurs qu'il croyait lui être destinés. Il fut reçu à la porte du palais avec le sourire de la bienveillance; mais, dès qu'il fut entré, on lui trancha la tête (1). Après un tel

(1) Sa tête fut une de celles qui furent envoyées à Constantinople. Bien des gens prétendirent que sa perte fut occasionnée par la même influence secrète qui causa en grande partie la chute de Sayoud, et par l'inimitié d'Hallut-Effendi, favori du grand-seigneur : car il est certain que, sans une intrigue subalterne dans cette grande tragédie, Sayoud, malgré la jalousie de la Porte, aurait continué à jouir de sa dignité. Voici comme le fait nous a été rapporté; il offre une nouvelle preuve que de grands événemens naissent fréquemment de petites causes.

Un an avant cette révolution, un Juif, banquier d'Hallut-Effendi à Constantinople, envoya à Bagdad un de ses parens pour quelque affaire importante de commerce. Il paraît que cet homme, fier du crédit et de l'opulence de son parent, eut la présomption de vouloir se mêler des affaires du gouvernement, et excita le courroux de Sayoud, ou plutôt de ses ministres qui crurent ne rien risquer en le faisant jeter en prison, et en lui faisant subir un châtiment sévère, les Juifs étant pour l'ordinaire souverainement méprisés. Mais, lorsqu'il fut mis en liberté, et qu'il fut de retour dans la capitale, le favori fut irrité

exemple de sévérité, les désirs du nouveau pacha n'éprouvèrent plus aucune résistance, et cette mort fit d'autant plus de sensation que cette tête était la première qui fût tombée depuis l'assassinat de Sayoud. Les prisonniers, las de souffrir et ne demandant plus qu'à mourir, satisfirent à toutes les demandes qu'on leur fit; et, quand on en eut tiré tout ce qu'on désirait, on se disposa à envoyer leurs têtes à Constantinople.

Mon séjour à Bagdad fut de courte durée, mais il fut marqué par de grands événemens, et par une de ces révolutions soudaines qui font ressortir le caractère des gouvernemens despotiques et l'état des sujets soumis à une autorité arbitraire; mais, avant de parler de mon départ, je dois dire quelques mots sur l'état actuel de

---

du traitement qu'avait subi un homme qui était sous sa protection immédiate. Il jura la perte du malheureux Sayoud, et ce fut ainsi que la punition d'un Juif insolent détermina la chute d'un pacha. Lorsque Daoud-Effendi se réfugia à Constantinople, et commença à intriguer pour se faire nommer pacha de Bagdad, il trouva dans le favori un ami prêt à le seconder dans ses projets. Hallut-Effendi saisit cette occasion de satisfaire son ressentiment. Il obtint le firman contenant la nomination de Daoud à la dignité de pacha, et demanda la tête de ceux qui étaient les objets de son animosité.

cette ville après les changemens et les malheurs qu'elle a éprouvés.

La circonférence de Bagdad embrasse un espace d'environ sept milles, ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de nous en assurer en faisant à cheval le tour de ses murs. Mais une partie de ce terrain n'est pas couverte de bâtimens, et une autre ne présente que des ruines. Les maisons, en général, sont construites en briques, et sont élevées de deux étages. Elles n'ont pas de fenêtres sur les rues, qui, suivant l'usage adopté chez les mahométans, sont fort étroites, quoique assez propres. Il n'y existe aucun bâtiment public dont l'architecture soit remarquable ; mais ses bazars voûtés, ses dômes couverts en mosaïques de tuiles peintes, et ses minarets, présentent à l'œil du voyageur un aspect nouveau et même agréable. Cette ville est divisée en plusieurs quartiers dont je ne puis bien décrire les limites. Celui qu'on nomme le cheik est le plus considérable. Le palais et la citadelle en forment deux autres sur la rive orientale du Tigre. Les bâtimens qui se trouvent à l'occident de ce fleuve sont fort inférieurs aux autres, et peuvent être regardés comme formant une espèce de faubourg.

Lorsque Amurat se fut emparé de Bagdad, il fortifia cette ville en l'entourant d'un mur de

briques de quarante pieds de hauteur, mais peu épais, et la défendit par neuf principaux bastions du côté de l'est, plusieurs tourelles et un fossé sans eau. Mais tous ces ouvrages méritent à peine le nom de fortifications, tant ils sont mal construits, et les bastions seuls sont assez spacieux pour qu'on puisse y placer de l'artillerie. L'escarpe et la contrescarpe du fossé sont accessibles à la plupart des angles, et la plus grande partie des canons sont si mal montés qu'ils sont presque hors de service. Malgré tous ces désavantages, cette place a résisté deux fois aux efforts du célèbre Nadir-Chah qui y jeta plusieurs centaines de bombes inutilement. Comme il n'existe que vingt canons dans la citadelle, et environ trente sur les murailles, qui soient susceptibles d'être mis en état de servir; qu'il en faudrait quarante-cinq pour défendre les neuf principaux bastions; qu'on ne pourrait les y placer sans en dégarnir entièrement la citadelle, et qu'il est probable que leur artillerie n'a jamais été mieux montée; on serait étonné que les Turcs aient pu se défendre avec tant de succès, si l'on ne savait que leurs ennemis n'avaient pas une artillerie plus formidable que la leur.

Nous avons évalué la population de Bagdad à environ 200,000 âmes; plusieurs voyageurs, dans leurs relations, la portent au double; mais un

JUIF DE BAGDAD.

UNIV.

homme digne de foi, qui y a demeuré plusieurs années, nous a assuré qu'elle n'excède pas ce nombre. Une partie des habitans sont chéites et les autres sunnites, mais cette différence de croyance religieuse n'y a occasionné aucun trouble depuis long-temps. Il s'y trouve aussi une assez grande quantité de mahométans étrangers, ou descendans d'étrangers, qui sont encore considérés comme tels, quoiqu'ils occupent quelquefois des places importantes. On y compte environ 160 familles de catholiques romains, et l'on y voit aussi des Arméniens et des Nestoriens. Chacune de ces religions y a ses prêtres et forme une congrégation séparée; et les querelles qui les divisent souvent ne sont pas vues de mauvais œil par les pachas qui ne manquent pas de faire payer une amende aux deux partis qui sont en contestation, toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Les Juifs y sont souverainement méprisés (*planche* 3). Ils y sont, comme partout ailleurs, sangsues de l'état, mais on ne les laisse se remplir de richesses que pour leur faire rendre gorge dans le trésor privé du pacha. Ce qu'il y a de plus mortifiant pour ces pauvres Israélites, c'est que, quoi qu'ils puissent éprouver, à quelques vexations qu'ils soient soumis, ce n'est qu'un sujet général de dérision et de plaisanterie. Si un Turc,

ou même un chrétien, jouissant de quelque considération, éprouve quelque injustice de la part de quelqu'un des premiers officiers de l'état, on se permet de le plaindre, et de blâmer secrètement la cupidité qui le dépouille ; mais si la persécution tombe sur un Juif, c'est une chose qui paraît toute simple, toute naturelle, et l'on n'en parle que pour en rire. On aurait peine à se figurer toutes les vexations dont ils sont l'objet, leur rapacité étant si bien connue que jamais on ne les croit sans quelques ressources secrètes.

Après la mort de Sayoud, le nouveau pacha devant envoyer à la Porte le présent d'usage, et les routes n'étant pas assez sûres pour le transport de l'argent, on demanda aux Juifs des traites sur Constantinople. Ils ne purent en fournir pour toute la somme qu'on leur demandait, attendu qu'elle excédait leur crédit sur leurs frères de la capitale, mais cette excuse fut regardée comme un subterfuge. Les principaux banquiers, après plusieurs conférences, reçurent ordre de s'assembler devant un officier du pacha pour se consulter sur ce qu'ils pouvaient faire. On les traita avec beaucoup de civilité, mais on les tint enfermés sans leur donner à boire ni à manger. Enfin, de désespoir, ils tirèrent, le troisième jour, toutes les traites qu'on voulut, en déclarant qu'elles ne

valaient pas le papier sur lequel elles étaient écrites. Je croyais effectivement qu'elles ne seraient pas payées; elles le furent pourtant, parce qu'on employa des moyens à peu près semblables pour forcer les banquiers juifs sur qui elles étaient tirées à les acquitter, sauf à eux à s'en faire rembourser comme ils le pourraient.

Le gouvernement de Bagdad est en miniature ce qu'est celui de la capitale de l'empire turc. Des deux côtés, le chef jouit d'une autorité presque sans bornes sur ceux qui dépendent immédiatement de lui, et le pacha de Bagdad n'est responsable de la manière dont il l'exerce qu'envers le chef qui la lui a confiée. Il est aidé dans les soins du gouvernement par un ministre ou visir qui porte le titre de kiaïa. Il a sous lui un aga des janissaires qui doit être nommé par la Porte, mais qu'il choisit toujours lui-même. Enfin, son divan se compose de ses trésoriers, de ses secrétaires d'état, du cadi, du mufti, et des anciens gouverneurs de Bassora, d'Helleh et de Merdin.

Toutes les affaires devraient être préalablement discutées dans ce divan, dont quelques-uns des membres sont censés tenir leurs pouvoirs immédiatement de la Porte, indépendamment de la volonté du pacha; mais comme c'est lui qui, dans le fait, les nomme ou les fait nommer, le divan

n'est consulté que pour la forme, et les déterminations sont prises d'avance, d'après l'influence de quelques favoris, et même des femmes de la famille. Les officiers de sa maison ne font point partie de ce corps politique, mais ils ont souvent plus de crédit. Les principaux d'entre eux sont le harem-kiajasi, ou sur-intendant du sérail; le maître des cérémonies, le grand écuyer, l'exécuteur en chef des hautes œuvres, qui n'a qu'un titre sans fonctions; le tchakedar-aga, ou chef des messagers; l'inspecteur de la garde-robe, le gouverneur des pages, etc.

La force militaire est sous les ordres de quelques-uns de ces officiers et d'autres chefs qui portent différens titres, et il est difficile d'en parler avec exactitude; car, si l'on voulait y comprendre tout ce qui porte le nom de janissaires, il faudrait y compter la moitié des chaudronniers, des tailleurs, des savetiers, et des autres artisans de Bagdad, qui se font un honneur d'être inscrits sur le contrôle de cette troupe, mais qui ne font jamais aucun service. Sayoud, à l'instant de sa chute, avait à sa solde, nous assura-t-on, cinq mille hommes de troupes régulières, y compris ses gardes du corps, indépendamment de sept mille Arabes auxiliaires; et l'on comptait environ dix mille janissaires effectifs formant la milice de la ville.

Douze ou quinze mille autres sont inscrits sur les registres, mais sans jamais remplir les devoirs militaires. Lorsque la volonté du pacha se trouve d'accord avec celle du grand-seigneur, et que la nécessité l'exige, on peut cependant lever dans Bagdad et les provinces qui en dépendent une armée de près de quarante mille hommes; mais il s'y en trouve tout au plus douze à quinze mille qui méritent le nom de soldat, et qui connaissent un peu le service militaire. Le reste n'est composé que de fainéans et de vagabonds qu'on force à prendre les armes, et qui, souvent, sont plus nuisibles qu'utiles.

Au total, on peut dire que cette ville a considérablement déchu de son ancienne splendeur. Il ne faut plus chercher, dans la manière de vivre et dans les usages des principaux habitans, cette magnificence que les dépouilles des nations accumulent dans une grande capitale. Haroun-Al-Raschid et les beautés de sa cour, Giafar et les Barmécides, les marchands aussi riches que des princes, tout a disparu. Néanmoins les beaux bazars qu'on y voit, et les rues remplies d'une foule toujours renaissante, forment un contraste frappant avec la solitude et le silence des déserts qui l'environnent, et peuvent encore faire naître l'admiration du voyageur, et lui rappeler des

merveilles que nous avons peut-être adoptées avec trop de crédulité.

Tel est l'état actuel de cette grande capitale. Elle offre un spectacle qui plaît par sa nouveauté, et surtout par les souvenirs qu'il rappelle. Ses bazars sont plus beaux que ceux que j'ai vus partout ailleurs, même dans la capitale de l'empire ottoman. Ses fruits sont aussi délicieux que ceux d'aucune autre contrée de l'Orient, et ses habitans sont plus civilisés, plus honnêtes avec les étrangers que ceux d'aucun autre pays mahométan (1).

---

(1) De petits incidens servent souvent à mettre au jour l'opinion générale, et celui que je vais citer peut faire connaître l'idée qu'on s'est formée de nous dans l'Orient.

Je passais un jour en face du sérail du pachia, quand un Turc, m'abordant avec civilité, me proposa de me faire voir *un spectacle curieux*. Prenant alors un trousseau de clefs, il ouvrit une petite porte conduisant à un passage étroit entre deux murailles. En pareil endroit, l'aventure n'était pas attrayante; cependant, comme j'avais mon sabre, j'entrai le premier, à la sollicitation de mon guide, attendu qu'on ne pouvait passer deux de front.

Nous fîmes une vingtaine de pas dans les ténèbres, après quoi le passage faisant un coude tout-à-coup, la lumière venant d'en haut me fit voir que je me trouvais seul dans une loge pratiquée pour deux lions d'une taille énorme, qui, en pleine liberté, dévoraient en ce moment

Son climat est heureux, sa situation agréable, son commerce considérable; et cependant, si ce n'était pas Bagdad, la ville des merveilles et des fables, on n'en ferait pas un si grand éloge. Elle offre peu de plaisirs pour un Européen, mais elle a un grand avantage sur la plupart des villes mahométanes; c'est que la police s'y fait admirablement, ainsi que dans son voisinage immédiat, et que l'étranger, dans toutes ses courses, n'a pas à craindre d'être insulté. Au milieu des troubles dont je viens de parler, sauf l'instant de la révo-

---

un animal qu'on leur avait jeté.—Spectacle curieux, dont je pensai alors que je me serais volontiers passé.

Je ne perdis pas de temps pour battre en retraite, rendant grâces à mon étoile de les avoir trouvés si bien occupés. Lorsque la porte fut fermée, le drôle qui me l'avait ouverte me demanda une récompense d'un air content de lui-même. « Une récompense! » lui dis-je: « Vous devez vous trouver fort heureux que je ne vous fasse pas punir de votre imprudence. Qu'auriez-vous dit à M. Rich et au pacha, si ces animaux m'eussent tué? » La réplique ne lui manqua point: « Monsieur, » me dit-il avec un ton de simplicité, « je croyais réellement qu'UN ANGLAIS NE CRAIGNAIT RIEN AU MONDE. » Il n'y avait pas moyen de résister à cela, et je le satisfis, en l'assurant que ce qui m'avait fâché, c'était qu'il ne m'eût pas averti de tirer mon sabre, afin de couper la tête à ces animaux s'il leur prenait envie de m'attaquer.

lution, nous sortions constamment, nous allions aux bains, à la chasse, nous nous égarions souvent; et, loin d'éprouver aucune insulte, nous étions partout traités avec civilité, et souvent même on nous reconduisait jusque chez nous.

CHAPITRE XI.

Départ de Bagdad. — Voyage dans les montagnes du Kourdistan. — Efficacité du fouet. — Dangers de la route. — Craintes qu'inspirent les Russes. — Querelle avec une tribu de Kourdes. — Tombeaux remarquables. — Koïsinjak. — Détails sur les Kourdes. — Arrivée à Erbel. — Mossul.

Le 28 février, je fis, avec Aly-Aga-Chulingi (1), un marché par lequel il s'engagea à me conduire à Constantinople pour 600 piastres, indépendamment d'un petit présent que j'aurais à faire

(1) Aly-Aga était son nom. Chulingi, ou *celui qui porte l'aigrette*, était un surnom qu'on lui avait donné, parce qu'il en avait reçu une du pacha d'Egypte pour lui avoir apporté la tête de deux Français lors de l'invasion. Suivant le cours du change, 600 piastres ne valaient alors qu'environ 20 livres sterling. J'en dépensai environ dix autres en route, et j'aurais pu les épargner, car je les donnai aux domestiques et aux conducteurs uniquement pour leur jeter de la poudre aux yeux et en être mieux servi. La distance de Bagdad à Constantinople est d'environ 1,800 milles, mais de plus de 2000 par le chemin

au domestique, et qui serait proportionné à sa conduite pendant la route et aux services que j'en aurais reçus. Ce personnage (*planche 4*) avait déjà été chargé par le nouveau pacha de porter à Constantinople les têtes qu'il avait à y envoyer. Ce voyage devait donc lui être très-avantageux, puisqu'il était payé par le pacha, par la compagnie et par moi. Cependant rien ne peut déterminer ces courriers à renoncer à l'usage où ils sont de s'encombrer de marchan-

---

que nous prîmes; pour 600 piastres on me fournit chevaux, logement, et tout ce qui pouvait m'être nécessaire sur la route, non pas à la vérité de la manière la plus somptueuse, mais le mieux qu'il était possible, et j'aurais payé 6,000 piastres, que je n'aurais pas été traité différemment. Au total, ce Tartare doit avoir reçu près de 4,000 piastres pour ce voyage; mais si je n'avais pas trouvé cette occasion, il m'en aurait coûté 2,000 pour moi seul; les Tartares de la compagnie, en recevant 1,200 pour faire ce voyage en vingt-cinq jours en été, et en trente en hiver, et 200 de gratification par chaque jour qu'ils sont de moins en route. On voit par-là qu'il est de leur intérêt de faire diligence, ce qui assure la prompte arrivée des dépêches. Aussi cite-t-on des exemples de célérité extraordinaire. Il est assez commun qu'ils fassent ce voyage en vingt jours; quelquefois ils n'y en emploient que dix-sept, et j'ai entendu parler d'un homme qui n'avait été que treize jours pour faire les 1800 milles.

TARTARE.

dises. Chaque voyageur s'en plaint, mais ils y trouvent trop de bénéfices pour ne pas continuer à le faire, malgré les inconvéniens qui en résultent pour ceux qu'ils escortent; car ils ont soin de choisir les meilleurs chevaux pour porter leurs marchandises, et les dangers de la route sont augmentés par l'espoir du pillage qu'ils offrent aux bandits.

Le 1.er mars, à deux heures après midi, un domestique tartare vint me chercher à la résidence, et m'amena le cheval qui devait me servir de monture. C'était un excellent cheval arabe, de la plus grande taille de cette race, bien dressé, et j'eus lieu de me féliciter de ce choix. Je pris congé de mon hôte et de sa famille, et nous nous mîmes en marche; mais, à peu de distance, nous nous arrêtâmes près de deux heures dans une rue fort étroite pour y prendre des lettres et des paquets, sans doute de plus grande importance que mon humble personne. La conduite de mon digne chiaoux, Soliman-Aga, m'avait certainement préparé à de pareils inconvéniens, mais je ne m'attendais pas à les éprouver sitôt, et presque sous les yeux des amis que je quittais.

En sortant de la ville, nous fîmes une seconde halte pour attendre notre chef, et je vis que

notre caravane consistait en neuf hommes vigoureux et bien armés, six mulets de charge, trois chevaux de relais, et cinq conducteurs à pied pour le tout. Nous traversâmes le désert qui entoure la ville sans nous éloigner beaucoup des bords de la rivière. Après six heures de marche nous nous arrêtâmes dans un misérable caravanserai, près du village de Dokhala, n'ayant fait que vingt milles, parce que nous avions été retardés plusieurs fois par la nécessité d'arranger et d'attacher les bagages.

Nous partîmes le 2 à quatre heures du matin. Nous voyageâmes dans une plaine où nous vîmes les ruines de trois villages, et nous fîmes halte à dix heures dans une petite ville que presque tous ses habitans avaient abandonnée. Il semblait difficile de s'y procurer des vivres, mais mes compagnons n'étaient pas gens à se contenter des excuses que leur firent quelques misérables à demi-affamés qu'ils parvinrent à découvrir. Nous fîmes entrer nos mulets dans la cour de la première maison vacante qui s'offrit à nous; et, les prières pour obtenir des provisions ayant été inutiles, le comchi ou fouet fut libéralement employé. Un des Turcs, entre autres, était si indigné du délai qu'on apportait à satisfaire à ses demandes, qu'entourant de la corde de son

fouet la tête d'un malheureux dont il s'était emparé, il tira son sabre pour la lui faire sauter. Heureusement mon Tartare arriva en ce moment et employa son crédit, à ma prière, en faveur de cet infortuné, dont la vie était une chose de trop peu d'importance pour qu'on la refusât à un homme comme lui. Nous allâmes dans une autre maison, où, le fouet d'une part et la vue de quelques piastres de l'autre, parvinrent à nous procurer une partie des vivres que les habitans avaient pu sauver de la rapacité des troupes qui avaient dévasté le pays si peu de temps auparavant. Nous ne fîmes ce jour-là que dix-huit milles trois quarts, et c'en était bien assez pour des gens qui n'avaient presque pris ni repos ni nourriture.

Le 3, nous fîmes vingt-un milles sur un plat pays coupé de ravines; et, le 4, notre caravane s'augmenta de dix hommes bien montés et parfaitement armés. C'étaient des Kourdes, et un Géorgien que je crus avoir vu de service à la cour du pacha. Je me félicitai de cette augmentation de force, ne prévoyant pas les mortifications et les inconvéniens que devait m'occasionner une circonstance que je regardais comme heureuse. On me donna bientôt à entendre que ce Géorgien était un esclave de confiance du

nouveau pacha. Il était d'un rang si inférieur que je me souvins alors de l'avoir vu debout avec les derniers esclaves, tandis que nous étions assis en présence de son maître. Nous avions maintenant changé de place; car, dès l'instant que ce personnage important nous eut rejoint, toutes les attentions et toutes les prévenances de mon Tartare furent pour lui. Il lui réservait le meilleur logement, lui donnait la place la plus honorable, tandis que le voyageur anglais, méprisé et négligé, n'était plus qu'un zéro en chiffres. Lorsque le Géorgien ne savait que faire, il venait me trouver, et me faisait, avec un air de supériorité, des questions auxquelles j'aurais volontiers répondu le sabre à la main si l'occasion eût été favorable et que nous nous fussions trouvés tête à tête.

Le 5, nous nous arrêtâmes environ trois heures à Kafri. En approchant de cette ville, nous nous emparâmes de vive force d'un mouton que nous tuâmes et que nous nous partageâmes avec nos sabres. Il fut tué, cuit et mangé en moins de temps qu'il ne serait possible de le croire. Les Kourdes ne se donnèrent pas même la peine d'écorcher le quartier qu'on leur avait donné; mais, le jetant sur les charbons, ils se contentèrent ensuite de le ratisser légèrement. Nous en

repartîmes à trois heures du soir, nous dirigeant un peu vers le nord-est pour gagner les montagnes du Kourdistani. Depuis notre départ de Bagdad, nous avions à peu près suivi la route ordinaire, mais alors nous la quittâmes tout-à-fait, et nous entrâmes dans ce pays inconnu, au nord-est de Kafri, qui reste en blanc sur toutes les cartes, faute de renseignemens authentiques. J'ai donc à regretter de n'avoir été pourvu d'aucun des instrumens nécessaires pour en pouvoir donner de parfaitement corrects; mais, d'après l'habitude que j'avais acquise pendant plusieurs années d'évaluer les distances, on peut regarder comme assez exactes celles que j'indiquerai ci-après.

Le pays dans lequel nous entrions était élevé et inégal : on n'y voyait aucun village, pas la moindre trace de culture. A onze milles de Kafri, nous rencontrâmes un camp de Kourdes à l'instant où la nuit commençait à obscurcir l'horizon. L'air était très-froid, attendu l'élévation du terrain sur lequel nous nous trouvions. Cependant, comme nos hôtes nous refusèrent un abri sous leurs tentes, et paraissaient plus disposés à nous piller qu'à nous secourir, nous fûmes obligés de bivouaquer en plein air au milieu d'eux, avec

la précaution d'avoir toujours quelques hommes de garde de peur de surprise.

Le peuple parmi lequel nous étions était tout différent par son origine, par ses mœurs et par ses coutumes, de ces tribus sauvages et errantes, mais généreuses et hospitalières, au milieu desquelles j'avais si souvent voyagé. La tribu qui nous entourait n'était certainement pas bien considérable, car le nombre des hommes en état de porter les armes n'y était guère supérieur au nôtre. Nous fûmes pourtant plus d'une fois troublés par quelqu'un de ces maraudeurs qui s'approchait en silence de notre bivouac, et nous fûmes obligés de déclarer que nous sabrerions le premier qui franchirait les limites *que* nous avions marquées. Leurs vêtemens étaient fort simples, et convenaient également à la vie qu'ils menaient et à l'aspect sauvage des lieux qu'ils habitaient. Les hommes et les femmes portaient une espèce de manteau d'étoffe de laine brune plus ou moins long, et de larges pantalons attachés au milieu du corps par une ceinture de cuir ; par-dessus, ils portaient une pièce d'étoffe carrée couvrant les deux épaules, et dont les deux coins étaient attachés sur leur poitrine. La principale différence qu'on pût remarquer

entre l'habillement des hommes et celui des femmes, c'était que les premiers avaient la tête couverte d'un bonnet de laine terminé en pointe, tandis que les femmes portaient une pièce d'étoffe roulée autour de la leur en forme de turban.

Le 6, nous marchâmes à travers des montagnes désertes depuis six heures du matin jusqu'à onze. Après avoir fait vingt milles, nous traversâmes un ruisseau qui est probablement une branche de l'Arba, et nous nous arrêtâmes à Ibrahim-Kanchi, petit village kourde, où il se trouve une maison passable pour la réception des voyageurs.

Le 7, nous marchâmes pendant sept heures et demie sans rencontrer un seul village, quoique nous vissions sur les hauteurs, à droite et à gauche, un grand nombre de ces élévations qui couvrent les tombeaux, et qui nous rappelaient l'incertitude de la vie. En ce moment, nos conducteurs qui marchaient en avant avec nos bagages furent arrêtés par un parti de Kourdes qui commencèrent sans cérémonie à examiner ce que portaient nos mulets. Cette scène se passait sur le sommet d'une montagne, dans un de ces détours qui sont souvent témoins des attaques de ces pillards. Nos muletiers prirent la fuite à l'ins-

tant, et coururent à nous en poussant de grands cris. J'étais à une centaine de pas en avance, on me cria d'arrêter; nous nous réunîmes tous, et il ne fallut qu'un mot pour nous confirmer ce que l'air effrayé des conducteurs nous avait déjà fait deviner. Nous partîmes aussitôt au grand galop; et, au bout d'un quart de mille, nous aperçûmes nos brigands qui, ayant fini leur examen, rechargeaient les mulets pour les emmener. Nos Tartares coururent aussitôt contre eux, le sabre à la main, en poussant d'affreux hurlemens; mais les Kourdes, voyant notre nombre, ne jugèrent pas à propos de nous attendre, prirent la fuite en abandonnant leur butin, et nous laissèrent maîtres du champ de bataille.

Après avoir fait vingt-sept milles, nous nous arrêtâmes à Kitchan, misérable petit village situé sur le penchant d'une colline, et dont les maisons sont taillées dans le roc, et couvertes de boue et de roseaux. Nous ne pûmes pas même nous y procurer une hutte pour nous mettre à couvert, quoiqu'il fît un froid piquant et que le temps nous menaçât de pluie. Ce ne fut que lorsque nos Tartares, saisissant leurs fouets, en eurent vigoureusement caressé tous les habitans, hommes, femmes et enfans, qu'on nous fournit enfin une tente et quelques alimens.

Le fouet est tout pour le Tartare, et j'ai été souvent émerveillé de son efficacité. Si son cheval est bon, le bruit en suffit pour lui faire doubler le pas; s'il est paresseux, on le lui fait sentir pour ranimer son courage; et s'il tombe épuisé de fatigue et de lassitude, c'est encore à l'aide du fouet qu'on lui fait retrouver des forces. Si le Tartare manque de vivres, il en demande d'abord, se plaint si on lui en refuse, et, recourant enfin au fouet, distribue ses faveurs à tort et à travers jusqu'à ce qu'on lui fournisse ce dont il a besoin. Dans de misérables villages où l'on n'aurait pas cru pouvoir trouver un poulet, j'ai vu le fouet faire paraître tout-à-coup une douzaine de vénérables poules; et, dans des endroits où l'on ne voyait pas assez d'herbe pour nourrir un mouton, on nous donnait à choisir parmi des troupeaux tout entiers. En un mot, le fouet est l'arme naturelle du Tartare, et sa ressource infaillible en toute occasion; et si quelque chose m'étonnait, c'était de voir que ces pauvres gens, sachant par expérience quel traitement les attendait, ne voulaient presque jamais satisfaire à nos demandes avant d'y avoir été forcés par les coups.

Mais pourquoi donc ces peuples, qui sont animés d'une haine invétérée contre leurs op-

presseurs, ne leur résistent-ils point, ne tirent-ils pas le sabre, et n'en abandonnent-ils pas le fourreau au gré des vents ? C'est la suite d'une apathie générale qui fait que chacun, quoique sensible aux souffrances individuelles, n'est animé par aucune étincelle d'esprit public. Mais, si nous jetons nos regards sur l'avenir, nous verrons des milliers de ces tribus belliqueuses répondre à l'appel du premier libérateur qui se présentera à elles, et prendre les armes pour se venger de leurs tyrans. On peut prédire la chute de cette puissance colossale qui a vécu des larmes et du sang de deux parties de l'univers, et qui, marchant à grands pas vers sa ruine, doit bientôt faire place à d'autres maîtres, ou être renversée par les progrès de l'anarchie. L'empire ottoman, déjà sur sa décadence dans l'ancienne Grèce, est également faible à son extrémité opposée. A moins donc que sa force, en se concentrant, ne lui rende une nouvelle vigueur, nous le verrons probablement circonscrit entre les bornes étroites qui lui prescrivent le mont Taurus, le Pont-Euxin et le désert. On pourrait demander ici quelle puissance lui succédera; mais cette discussion devient étrangère à mon voyage.

Nous nous mîmes en route, le 8, à six heures du matin. Nous étions déjà bien au-dessus du

niveau des plaines ; mais la montée commençait à devenir plus rapide, et le pays offrait un aspect plus agréable. En passant près d'un petit parti de Kourdes qui étaient campés au pied d'une montagne, nos Tartares coururent vers eux au grand galop, et s'emparèrent de tous les chevaux qu'ils purent trouver. Leurs maîtres nous poursuivirent ; mais nous étions trop nombreux pour qu'ils osassent nous attaquer. Mes compagnons maudissaient souvent le pays que nous traversions, comme n'étant habité que par des brigands et des bandits ; mais je dois convenir que nous étions nous-mêmes les plus grands pillards, partout où nous étions les plus forts.

Avec les chevaux frais que nous venions de voler, nous remplaçâmes nos plus mauvais, et nous commençâmes à monter une montagne immense qui exigeait certainement de bons coursiers. Nous distinguâmes alors parfaitement ces neiges éternelles qui en couvrent le sommet et que nous n'avions encore aperçues que comme un nuage éloigné. J'étais en ce moment en arrière avec un Tartare. On nous tira un coup de feu de derrière un rocher, et je fus sévèrement réprimandé pour m'être écarté de la caravane, attendu qu'on avait vu dans les environs une troupe qui paraissait suspecte : il est vrai que

nous ne rencontrions pas un seul homme qu'on ne regardât comme un ennemi. Désirant contempler à loisir la vue imposante qui se présentait de toutes parts, je fis valoir la fatigue de mon cheval pour aller plus doucement; mais on lui appliqua aussitôt le spécifique d'usage, et il partit d'un train à épouvanter quiconque n'y aurait pas déjà été habitué.

Nous avions toujours monté depuis *le 4*, et la hauteur que nous avions en face paraissait encore plus considérable. Nous venions de traverser un désert dans lequel nous avions à peine trouvé un village, un ruisseau, un arbre; maintenant le pays paraissait bien arrosé, et le lointain offrait toutes les apparences d'une *population* nombreuse. A mesure que nous montions, les arbustes des montagnes offraient de plus en plus les traces de l'hiver, et la neige devenait plus profonde. Enfin, nous atteignîmes le sommet qui était encore dominé par des montagnes voisines bien plus élevées, et nous commençâmes à descendre par une pente aussi rapide que notre montée avait été escarpée. Il est rare que les Tartares consultent le terrain pour augmenter ou diminuer la rapidité de leur course. Nous galopions donc comme si nous avions été dans la plaine la plus unie. Je m'attendais à chaque

instant à tomber avec mon cheval dans un précipice; mais je me faisais un point d'honneur de ne montrer aucune inquiétude, mes compagnons me demandant souvent avec un sourire ironique si j'aimais à voyager à la tartare.

Quand nous fûmes au pied de cette montagne, le chemin allait encore en descendant, mais par une pente beaucoup plus douce. Nous eûmes à traverser à gué un ruisseau sortant des montagnes. Nos chevaux y perdirent pied, et l'un d'eux fut noyé, entraîné par le courant.

Nous nous arrêtâmes dans la soirée à Dollan, joli village situé dans une vallée entourée de montagnes peu élevées. Elle est arrosée par deux ou trois ruisseaux d'une eau limpide, dans l'un desquels je me baignai pour me délasser. Quelques femmes, qui se baignaient aussi à peu de distance, ne se firent pas scrupule de me faire signe d'aller les joindre. Je savais qu'il pouvait être dangereux de répondre à leurs tendres avances, et, pour dire la vérité, c'étaient de respectables matrones dont aucune n'avait assez de charmes pour tenter un voyageur fatigué. Après m'être baigné, je retournai dans la maison que nous occupions, et j'y trouvai mes compagnons écoutant les chants d'un barde des montagnes. Il était couvert d'une peau d'ours,

ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules, et il chantait les exploits des anciens chefs en faisant des gestes de frénétique, et en s'accompagnant sur un tambour. Après avoir fait pour lui une petite collecte, nous nous retirâmes; et, pour éviter les puces et la fumée qui remplissaient la cabane, je pris le parti de me coucher à la belle étoile. Nous avions fait dans cette journée vingt-un milles. La passe par laquelle nous avions traversé les montagnes se nomme dans le pays *saogirmah*.

Le 9, après avoir fait vingt-un milles à travers des montagnes et des vallées, mais généralement en descendant, nous entrâmes dans une plaine fertile d'environ dix à douze milles de largeur sur trente à trente - cinq de longueur. Elle est arrosée par une petite rivière guéable qui passe par Sulimaney, capitale du Kourdistan, où nous nous arrêtâmes à midi. Ce qu'on doit regarder comme formant véritablement cette ville, peut avoir deux milles de circonférence; mais elle s'étendrait beaucoup davantage, si l'on voulait y comprendre les bâtimens détachés et les villages qui y touchent. Les maisons sont construites en terre et en briques non cuites. La plupart n'ont qu'un étage, et elles sont couvertes de toits lourds et plats. Elles sont

en général aussi laides qu'incommodes. La population, qui ne paraît pas s'élever au-delà de 12 à 15,000 âmes, ne se compose que de Kourdes, à l'exception de quelques familles juives et arméniennes qui s'y sont établies pour faire le commerce, et qui sont les seules qui s'en occupent.

Ayant des dépêches à remettre aux autorités locales de la part de leur maître, le pacha du Kourdistan, qui était alors dans le camp de Daoud-Effendi, nous fûmes honorablement reçus. On nous logea dans le sérail, et l'on nous servit un dîner splendide semblable à ceux de Perse et de Turquie, dont tant de voyageurs ont fait la description que je me dispenserai d'en parler. Il faut pourtant dire un mot d'un plat qu'on me recommanda particulièrement, comme étant le mets favori du Kourdistan. C'était un ragoût de lièvre dont l'odeur annonçait qu'on l'avait conservé jusqu'à ce qu'il tombât absolument en putréfaction, et qui était assaisonné avec du sang, de la graisse, de l'ail et force épices de toute espèce. Quoique accoutumé aux ragoûts relevés, je ne pus en supporter ni le goût ni l'odeur, et je fus obligé de rendre mon assiette, au grand amusement de toute la com-

pagnie qui ne pouvait imaginer rien de meilleur, et qui s'émerveillait de mon défaut de goût.

Lorsque le mystère fut expliqué et que les convives eurent appris que j'étais un Européen, un Anglais qui n'étais pas accoutumé à de si bonnes choses, je crus réellement qu'ils me mettraient en pièces, tant ils étaient curieux et empressés de voir et de toucher ce qu'ils appellent un Franc. Tous m'adressèrent des questions en même temps, et chacun voulait voir mon sabre, ma montre, mes pistolets dont on admira la main-d'œuvre et que je craignais à chaque instant de voir partir entre leurs mains; mais heureusement ils étaient sur le repos. Ils m'engagèrent à tirer contre un pilier situé dans la cour, et je fus assez heureux pour le toucher d'une balle. Ils furent surtout surpris de la promptitude avec laquelle je pouvais les recharger, et ils convinrent que les Européens étaient certainement le peuple le plus étonnant de l'univers.

Ils me dirent alors que leur pays avait été autrefois envahi par Iskander, grand guerrier d'Europe, et entreprirent de me régaler du récit de leurs exploits, me contant une foule d'histoires ridicules que je ne comprenais pourtant qu'imparfaitement. Ils finirent par me dire qu'il n'exis-

tait maintenant que les Russes qui fussent en état de conquérir leurs pays, et que cette conquête leur avait été prédite; et ils me demandèrent si les Anglais vivaient en paix avec cette tribu. Les Russes, les Français et les Anglais étaient les seules nations de l'Europe dont ils connaissaient l'existence, encore les Anglais ne leur étaient-ils connus que parce que quelques-uns de leurs concitoyens avaient été à Bagdad. Quant aux Français, c'était l'invasion de l'Égypte qui les leur avait fait connaître.

C'est un fait digne de remarque que la crainte d'une invasion des Russes semble s'être répandue dans toute l'étendue de pays que j'ai parcourue. Partout c'est le sujet général des conversations. Partout on me demandait quel parti prendraient en ce cas les Anglais et Buonaparte. Je répondais que Buonaparte était notre prisonnier et sous bonne garde, mais on ne voulait pas le croire; on semblait même désirer le contraire, parce qu'on le regardait comme l'ennemi des Russes qu'on déteste souverainement, tout en les regardant comme invincibles.

Le 10, nous traversâmes la vallée dans sa longueur, et nous fîmes environ trente-trois milles. Nous passâmes par quatre villages, et nous arrivâmes sur le bord d'un grand bassin de forme

circulaire, au pied d'une colline, où viennent se jeter une douzaine de petits ruisseaux d'eau limpide qui descendent des hauteurs, et qui forment, en sortant, une seule rivière assez considérable. Cette rivière subsiste par elle-même sur un assez long espace de terrain, et n'est pas alimentée, comme presque toutes les autres, par des eaux tributaires : ce qui forme un point de conformité assez remarquable avec les sources du Nil telles que Bruce les décrit.

Nous fîmes halte dans un petit village nommé Suza, où nous vîmes, dans un bassin semblable à celui dont nous venons de parler, une immense quantité de poissons si familiers, qu'au moindre bruit qu'on faisait ils venaient, à la surface de l'eau, prendre le riz et le pain qu'on leur jetait (1).

---

(1) Ce fait m'aurait étonné davantage si je n'en avais pas déjà vu un du même genre et accompagné de circonstances encore plus étonnantes.

Dans les environs de Manantoddy, dans le Malabar, près d'une petite pagode située sur le bord d'une rivière, on trouve un nombre infini de poissons parfaitement familiers, et qui ne s'écartent jamais de cet endroit, paraissant comprendre qu'ils y sont en sûreté.

Quelques amis et moi étant allés à cette pagode par partie de plaisir, nous commençâmes notre expérience par jeter dans l'eau du pain, du riz et des plantains; et,

Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous commençâmes à décharger nos chevaux, et nous nous emparâmes d'une espèce de hangar, quoiqu'il fût évident que c'était contre le gré de ceux qui l'occupaient; car ils nous dirent très-vertement d'en sortir, et refusèrent de nous fournir la moindre chose. Comme on ne voyait que des

---

malgré le bruit que nous faisions en tirant au blanc sur l'autre rive, ces poissons vinrent sur l'eau en si grand nombre que la rivière en était couverte. Peu de temps auparavant, il s'y trouvait une espèce de jetée en bambou, sur laquelle il était possible de se placer, et où ces poissons venaient prendre dans la main ce qu'on leur présentait, plongeant dès qu'ils avaient saisi un morceau, et revenant un moment après pour en prendre un autre. Plusieurs de ces poissons avaient quatre à cinq pieds de longueur, quoique cette rivière ne soit pas grande, et l'on m'assura qu'il était dangereux de s'y baigner. Les naturels croient que ces poissons énormes sont sous la protection spéciale de la divinité qui préside à la pagode, et ce serait blesser leurs préjugés religieux que de chercher à en prendre ou à en tuer. Je ne crois pas qu'aucun Européen ait encore déterminé le genre particulier auquel ils appartiennent. On assure généralement qu'on mourrait si l'on en mangeait, attendu que leur chair est vénéneuse, et il serait possible que les naturels s'arrangeassent de manière à ce qu'elle le devînt effectivement pour l'épicurien présomptueux qui oserait braver la crainte qu'on veut lui inspirer.

vieillards, des femmes et des enfans, et que nous étions une trentaine, nos Tartares eurent recours à leur argument ordinaire, saisirent leur fouet et distribuèrent libéralement leurs faveurs. Mais tout-à-coup on aperçut dans la plaine un parti de cavaliers bien montés qui, entendant les cris des flagellés, se dirigèrent vers nous au grand galop. J'avais tant de fois reconnu l'efficacité du fouet, que je n'en continuai pas moins à décharger mon cheval, et je ne reconnus le danger où nous nous trouvions que lorsque j'entendis nos Tartares pousser leur cri de guerre, et que, me tournant de leur côté, je vis tous les sabres levés en l'air.

A l'instant nos adversaires nous attaquèrent de front, tandis que les habitans du village nous jetaient des pierres par derrière. Nos ennemis avaient l'avantage du nombre, mais ils étaient moins bien armés et n'étaient pas si habitués à se battre que nos compagnons, qui montrèrent une véritable bravoure. Aly-Aga-Chulingi, surtout, fut toujours au plus fort de la mêlée, et nous réussîmes à mettre en fuite nos adversaires. Un de nos gens reçut un coup de sabre au poignet, et un autre fut assez grièvement blessé à l'épaule. Nous étions trop mal montés pour poursuivre nos ennemis qui firent leur retraite dans une rue étroite où il aurait été dangereux de les attaquer.

Notre chef était trop prudent pour risquer un revers; et, se contentant de ce succès, il nous recommanda d'être sur nos gardes et de ne pas nous séparer. Toutes les maisons étaient fermées ou abandonnées, et il fallut nous passer de gîte et de vivres. Nous attendions la nuit pour partir, mais nos guides kourdes conclurent une espèce de trève avec les habitans qui, voyant que nous avions peu de chose à perdre et que nous étions disposés à une défense vigoureuse, consentirent à cesser toutes hostilités, mais refusèrent opiniâtrément de nous fournir aucunes provisions.

Nous partîmes le lendemain de très-bonne heure, ne comptant pas trop sur la bonne foi de nos adversaires, et désirant éviter une nouvelle attaque. Le pays était couvert de montagnes, et nous arrivâmes, à midi, dans un village situé sur les bords d'une rivière que quelques-uns de nos guides nommèrent le Zer, et que nous traversâmes sur des claies soutenues sur l'eau par des outres remplies d'air, en peau de mouton. Le cours en est très-rapide, et elle a environ deux cent quarante pieds de largeur. Je ne l'ai jamais vue tracée avec exactitude sur aucune carte. Elle suit la direction des montagnes, en tournant plus loin vers l'est, et coupe la route qu'on pense que suivit Héraclius, à son retour de Guazuca. Elle

forme les limites du territoire dépendant de *Sulimaney*. Nous nous arrêtâmes une heure et demie sur ses bords ; et, nous étant ensuite remis en marche, nous arrivâmes à un petit village nommé Kouli-Khan, après avoir fait au moins trente-sept milles.

En parlant de cette retraite d'Héraclius lors de sa troisième expédition, il faut convenir que, malgré ce qu'en dit le capitaine Kinneïr, ce serait prendre beaucoup sur soi que de dire qu'on peut encore en voir les traces. Il est cependant digne de remarque que le nombre immense de tombeaux que nous vîmes dans cette journée porte à croire qu'il a dû se livrer autrefois, en cet endroit, quelque grande bataille; car on ne voit, dans les environs, ni villes, ni villages, ni aucunes ruines qui annoncent qu'il y eût autrefois quelque cité considérable : de plus, ces tombeaux ne sont pas disposés dans l'ordre qu'on remarque dans ceux qu'on trouve autour des lieux habités. Ils ne sont pas réunis dans un endroit spécialement destiné à recevoir les cendres des morts, mais dispersés de tous côtés, formant souvent un cercle au milieu duquel est un tombeau couvert de pierres plus élevées que les autres, comme pour indiquer la sépulture de quelque chef, entourée de celles de ses soldats. Enfin, la situation relative que ces

tombeaux ont entre eux indique encore qu'ils ont dû être élevés après une bataille sanglante ; ils forment une ligne dont le centre s'étend, en largeur, beaucoup plus que les extrémités.

On fait, à Kouli-Khan, de très-beaux tapis des plus belles couleurs. On nous y logea dans une misérable hutte, mais on nous servit un excellent repas composé de riz et d'abricots confits. Quelques Kourdes de ce village, ayant aperçu une paire de pistolets dont le canon avait au moins dix-huit pouces de longueur et qui appartenait à un de nos Tartares, insistèrent pour qu'il les leur vendît. N'ayant pas trop envie de s'en défaire, il en demanda vingt dollars qui lui furent payés sûr-le-champ, quoique les pistolets ne valussent pas quarante sous. Mon Tartare me dit, en souriant de leur ignorance, qu'il avait fait une petite fortune, quelques semaines auparavant, dans le camp de Daoud-Effendi, par l'empressement qu'on avait mis à lui acheter tout ce qu'il rapportait de Constantinople. La manière dont se fit ce commerce forcé peut servir à faire connaître les mœurs de ces tribus qui se montrent quelquefois aussi généreuses qu'elles sont ordinairement pillardes. Il avait été retenu dans le camp de Daoud-Effendi qui était alors à trois journées de Bagdad. Après l'avoir inutilement

pressé, à plusieurs reprises, de faire voir ses bagages, on s'en empara de vive force pendant la nuit; on lui dit, le lendemain matin, de fixer le prix de chaque article, et on le lui paya sur-le-champ. C'était le traiter en ami; car, si c'eût été un étranger, outre la perte de ses marchandises, il aurait été battu, et peut-être tué, s'il eût essayé de résister.

Le 12, après avoir fait environ seize milles et demi, par un chemin difficile et montagneux, nous entrâmes dans la vallée où est située la ville de Koïsinjak. Avant d'y arriver, nous vîmes des ruines d'édifices considérables, et nous passâmes à gué un ruisseau qui est une branche du Carpus ou du Petit-Zab; un beau pont en pierres qui y existait autrefois étant écroulé. Cette ville est placée sur une hauteur au-delà de ce ruisseau. Elle est fortifiée en partie, et est plus grande et mieux bâtie que Sulimaney. Elle peut contenir au moins 12,000 âmes. On y voit plusieurs belles mosquées surmontées de dômes, et quelques jolis jardins agréablement situés sur les bords de la rivière. En général, on peut la regarder comme préférable à la plus grande partie des villes d'Asie, la propreté y étant entretenue par des égoûts et par des établissemens publics d'un autre genre, que je ne puis guère désigner ici par leur nom. Le

bazar de Koïsinjak est grand et bien approvisionné. Je ne dois pas oublier de dire qu'en descendant la passe qui conduit à cette ville, on me montra une montagne nommée Condil-Dag, où la tradition dit qu'Iskander livra une grande bataille.

Koïsinjak termine cette haute région dont Sulimaney peut être regardé comme le point central, quoique non le plus élevé. C'est la partie la plus montagneuse du Kourdistan, et l'on reconnaîtra peut-être un jour que les observations suivantes sont assez correctes. 1.° La direction générale de la route de Kafri à Kitchan est vers l'est-nord-est. Le chemin va toujours en montant et traverse des montagnes et des vallées pendant environ 58 milles. 2.° Entre Kitchan et Dollan, on passe la grande chaîne de montagnes qui descend jusqu'à Koïsinjak, et qui s'étend, du nord au sud, beaucoup plus à l'ouest que les cartes ne l'indiquent. 3.° De Dollan jusqu'à la vallée de Sulimaney, la route, en général, descend un peu et se dirige vers le nord jusqu'à la passe conduisant à Koïsinjak, où elle retourne vers l'ouest pour rejoindre, à Erbel, la route directe de Bagdad à Mossoul. 4.° De Sulimaney jusqu'au sommet de la passe de Koïsinjak, la route monte à peu près autant qu'elle avait descendu depuis Dollan.

Sulimaney est donc le centre de la plus haute vallée du Kourdistan ; et, comme cette vallée est entourée d'immenses montagnes couvertes de neige au moins pendant la plus grande partie de l'année, elle jouit de tous les avantages de nos climats plus tempérés, sans perdre cette fertilité surabondante qui appartient en général aux régions plus chaudes. C'est véritablement, sous tous les rapports, une des plus belles et des plus fertiles vallées du monde. Les Kourdes même, nation nomade dès les temps les plus reculés, et descendant des anciens Parthes, conservent, dans ces montagnes, les habitudes primitives qu'ils ont perdues dans les villes, et montrent cette fierté d'indépendance, cet esprit indomptable, qu'il est aussi curieux d'observer, que dangereux quelquefois de rencontrer. Bien différens de leurs concitoyens qui habitent les plaines, ces montagnards, bandits de profession, sans cesse en activité, ne sont occupés qu'à chercher des occasions de pillage. Ils sont en général d'une constitution active et vigoureuse. Une barbe épaisse leur couvre le menton et le bas des joues; mais ils la laissent rarement atteindre une certaine longueur. Des moustaches noires forment souvent un contraste avec des yeux bleus perçans comme ceux du faucon, et

semblant comme eux chercher une proie et respirer la vengeance. Constamment armés, ils portent dans leurs maisons des pistolets, un poignard et un sabre recourbé bien trempé; et, quand ils sortent, ils ont en outre une hache, un fusil ou une pique et un bouclier. Un air de force et de santé qui anime leur teint olivâtre, achève le portrait de ces montagnards et annonce le brigand robuste et déterminé.

Les femmes kourdes peuvent servir de pendant à ce tableau. Dans leur jeunesse, leur teint brun et animé, leur air enjoué, pourraient les faire passer pour des nymphes de montagnes; mais bientôt elles deviennent des amazones, suivent leurs maris dans toutes leurs courses, et leurs charmes sont promptement fanés par les fatigues d'une vie errante. Leurs attraits brillent dans toute leur fraîcheur de quinze à vingt ans, et sont déjà sur leur déclin à vingt-cinq. Constamment à cheval, elles défient leurs maris pour la hardiesse et la rapidité de leur course, et peu de chevaux pourraient le disputer à ceux du Kourdistan pour la vîtesse avec laquelle ils montent et descendent les collines les plus escarpées. Les Kourdes sont passionnés pour la chasse de l'antilope, et ils poursuivent cet animal avec la même ardeur sans faire la moindre

attention aux inégalités du terrain, leurs chevaux, plus grands que ne le sont ordinairement ceux des pays de montagnes, étant aussi sûrs et aussi infatigables qu'ils sont beaux et pleins de feu.

Je ne puis parler avec certitude des divisions géographiques du Kourdistan. L'intérieur de ce pays est peu connu, et aucun voyageur européen n'avait peut-être encore traversé ces montagnes dans la direction que nous suivîmes. Il paraît cependant que cette contrée était plus fréquentée autrefois, s'il faut en juger par le nombre de pièces de monnaie grecques et romaines d'or et d'argent qu'on y trouve, et qui servent souvent d'ornemens aux femmes et aux enfans. Elle appartient maintenant partie à la Turquie, partie à la Perse, et est divisée en petits gouvernemens soumis à des pachas à une queue, qui ne reconnaissent qu'en apparence l'autorité de leurs souverains respectifs, et qui sont sans cesse en guerre entre eux, jugeant leurs différends le sabre à la main, héritant des querelles de leurs tribus, et transmettant leur esprit de vengeance à leur postérité. La rapine et le pillage étant à l'ordre du jour, cet état d'anarchie sert d'excuse à tous les crimes; et, comme les Kourdes sont brigands de profes-

[redacted]t d'un caractère vindicatif, traîtres et sanguinaires, le vice de leur gouvernement n'en a que plus d'influence sur leur vie habituelle.

Quoique les montagnes proprement dites finissent à la passe qui conduit à Koïsinjak, nous voyageâmes encore toute la journée du 13, et le 14 jusqu'à midi, sur des collines rocailleuses coupées par des ravines profondes, et par une route difficile et dangereuse. Des maraudeurs se présentèrent plusieurs fois pour arrêter notre avant-garde et nos traîneurs; mais nous étions assez en force pour leur en imposer, et nous n'avions pas assez de bagages pour exciter leur cupidité. Nous arrivâmes donc sans accident à Erbel, l'ancienne Arbèle; et, après avoir traversé les bazars et des rues fort malpropres, on nous conduisit dans la plus belle maison de la ville. Il fut aisé de voir que, quoiqu'on nous fît un accueil hospitalier, on n'y avait pas mis tout le cérémonial qu'attendait notre compagnon géorgien, esclave de confiance du pacha de Bagdad. Il joua le grand personnage, soutint sa dignité par un profond silence, montra une réserve hautaine, et se refusa à l'embrassement amical du gouverneur qui accourut hors d'haleine pour lui faire sa cour. Cette visite était tardive en point d'étiquette; le Géorgien se

trouvait offensé que le gouverneur ne fût pas venu le recevoir hors de la ville, et ne lui eût pas fait rendre les honneurs du salut à son arrivée, honneurs que j'aurais crus beaucoup au-dessus de son rang. Le gouverneur n'avait servi qu'avec tiédeur la cause de Daoud-Effendi; et, n'ayant que trop de raisons pour craindre les suites de cette faute en politique, il s'empressa d'appaiser ce personnage important en flattant sa vanité.

Il fit assembler toutes les troupes de la garnison et les principaux habitans, sur la place où était située la maison que nous occupions; et, après plusieurs décharges de mousqueterie, on fit la lecture du firman du grand-seigneur, et Daoud-Effendi fut proclamé pacha de Bagdad. Tous se prirent alors par les mains, et exécutèrent, comme en signe de réjouissance, une sorte de danse lente, accompagnée du chant nasal et monotone du maître de cérémonies qui y présidait. Il était aisé d'apercevoir que ces signes d'allégresse ne partaient pas du cœur. On ne célébrait qu'un changement d'oppresseur, et ce changement, dans l'Orient, n'a jamais lieu qu'aux dépens des administrés, car les gens en place y sont des sangsues qui ne lâchent prise que lorsqu'elles sont bien gorgées. Par inter-

valles, la populace joignait à cette cérémonie ses acclamations; et, quand elles n'étaient pas assez bruyantes, il y avait des gens qui, sous prétexte de maintenir l'ordre, travaillaient les épaules des spectateurs de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'ils criassent plus haut. La fin de la danse fut suivie d'une décharge générale, mais fort irrégulière, de tous les fusils et pistolets de la garnison; et, comme il est probable que la plupart étaient chargés à balle, ce fut un grand bonheur qu'il n'arrivât pas d'accident.

Quand ce cérémonial fut accompli, j'eus le malheur d'être désigné comme Européen, et je fus aussitôt assailli par tous les malades et les estropiés de la ville qui prétendaient que je les guérisse, et qui furent aussi surpris que mécontens, lorsque je leur déclarai, en leur montrant mon sabre et mes pistolets, que mon métier était de tuer et non de guérir. Un d'entre eux surtout, homme de distinction, fut si importun, que je me vis réduit à jouer le rôle du *Médecin malgré lui*. Il me délivra de tous les autres patiens, et me dit que j'avais eu raison de chercher une excuse pour me débarrasser de pareille canaille, mais que pour lui il était un homme d'importance, d'un rang égal à celui du gouverneur, et qu'il fallait que je lui don-

nasse mes avis sur sa maladie dont il me fit ensuite la description. Il ajouta que je devais le croire assez instruit pour savoir que tous les Européens, et surtout les Anglais, étaient savans en médecine, et il m'estropia le nom de quelques-uns de nos officiers, qu'il me citait comme d'habiles disciples d'Esculape, me vantant surtout l'air grave et la longueur de la barbe de l'un d'entre eux. Il ne me restait aucune ressource; et, voyant que je serais dégradé de ma dignité d'Anglais, si je ne voulais jouer le rôle de docteur, je l'engageai à faire le voyage de Bagdad pour se faire faire une opération que je savais que sa maladie exigeait; et, pour me débarrasser de ses importunités, je lui donnai une dose de quelques médicamens que j'avais avec moi. Il me demanda alors un remède contre une débilité qu'il éprouvait dans certains organes, et que rien au monde n'était capable de vaincre; et, quand je lui eus déclaré que je n'en connaissais aucun, il me dit qu'il essaierait mes remèdes, mais qu'il ne croyait point à ma science.

Dans la soirée, nous fûmes invités à un repas somptueux consistant au moins en une quarantaine de mets différens. Les enfans du gouverneur furent présentés à ses hôtes, et l'on introduisit des conteurs d'histoires et des musiciens pour

nous amuser. N'entendant qu'avec difficulté le sens général de ce qu'on m'adressait en particulier, on supposera aisément que je ne trouvai pas le moindre plaisir à écouter des histoires dont le sujet m'était inconnu, et que je ne pouvais concevoir. Quant à la musique, elle était si sauvage et si discordante, qu'elle ne pouvait plaire qu'à des oreilles turques; elle ressemblait à cette espèce de récitatif vif et grossier des troubadours errans du sud de la France, et que j'ai entendu dans un village du Languedoc, mais elle lui était infiniment inférieure. Mes compagnons semblaient pourtant enchantés, et je joignais sans regret mes applaudissemens aux leurs, comme un tribut de reconnaissance pour le bon accueil que je recevais. Les Turcs, de même que les autres Asiatiques, ne sont nullement sensibles aux charmes de l'harmonie, et je me souviens d'avoir entendu dire que, dans une fête publique, à la cour du Nizam, notre musique militaire ayant joué une des plus belles symphonies, on lui demanda de répéter l'air qui l'avait précédée, et qui n'était autre chose que l'accord de leurs instrumens.

Lorsque la compagnie se sépara, je me disposais à me coucher sur le tapis et les coussins de la salle où nous avions dîné, quand mon coquin

de Tartare me fit entendre que je devais me retirer dans une chambre au-dessous. Je pensai d'abord que celle où nous étions était destinée à quelque autre usage, et j'étais sur le point d'en sortir; mais, ayant appris qu'on ne cherchait à me déplacer que pour laisser le plus bel appartement à notre compagnon géorgien, je sentis l'inconvénient de me soumettre à une insulte; et, malgré les clameurs qui s'élevèrent contre moi, je choisis la place qui me parut la plus commode, et je m'y couchai tranquillement. Quelques personnes blâmeront peut-être ma conduite et m'accuseront d'impolitesse; mais l'expérience que j'avais des Asiatiques m'apprenait qu'en cédant à cette occasion, je déchoirais du rang que j'occupais dans leur esprit. Dans ces contrées où l'empire des lois est inconnu, si vous montrez trop de condescendance et d'humilité, on l'attribue à la crainte ou au sentiment de votre infériorité. Comme j'avais eu l'honneur d'être assis en présence du pacha, lorsque cet insolent esclave n'y était pas même admis, j'étais certain que l'imagination de mes compagnons m'assignait un rang dont il était important pour moi de ne pas descendre.

Erbel, l'ancienne Árbèle, est célèbre par la bataille qui porte ce nom, quoique donnée à

une assez grande distance de cette ville, et par le refuge qu'y chercha Darius après sa défaite. C'est une cité laide et malpropre dont le centre est occupé par un château-fort qui tombe en ruines. Elle est située sur le sommet d'une de ces élévations artificielles qui couronnent la plaine, et qui paraissent à l'œil une masse énorme de ruines et de matériaux accumulés. La population en est composée de Chrétiens, d'Arabes, de Turcs, de Kourdes, de Juifs et de Zézidis, ou adorateurs du diable. On y fabrique de grosses couvertures qui sont excellentes pour écarter l'humidité.

Nous partîmes d'Erbel le 15 dans la matinée; le gouverneur nous accompagna lui-même avec une garde d'honneur pendant trois milles, et prit congé de notre géorgien, avec mille démonstrations de respect, sans daigner même dire adieu au reste de notre compagnie. Après avoir marché pendant cinq heures dans une plaine coupée par de petites collines, nous trouvâmes le grand Zab qu'une petite tribu de Zézidis nous fit traverser sur des claies soutenues par des outres remplies d'air; ils étaient presque nus, et avaient l'air pauvres et misérables; ils habitent les bords de cette rivière pour la faire passer aux voyageurs, et ils montrèrent beaucoup d'adresse

pour la faire traverser à la nage par nos chevaux ; jusqu'aux plus petits enfans en conduisaient deux ou trois avec la plus grande facilité, et nous n'en perdîmes qu'un seul qui voulut retourner sur ses pas après être arrivé presque à l'autre rive. Quand nous fûmes tous sur l'autre bord, à l'instant de remonter à cheval, un drôle qui avait tenu le mien me demanda une gratification : quelques paras auraient suffi; mais n'en ayant point, je lui donnai un grouch; il me le rendit d'un air de mépris en me disant qu'il lui fallait davantage, et je le remis tranquillement dans ma poche. Il ne s'attendait pas à être pris au mot de cette manière; et, saisissant la bride de mon cheval, il chercha à m'en faire descendre, en m'appelant infidèle et chien de chrétien. Je le renversai d'un coup du manche de mon fouet; et mes compagnons, en riant beaucoup de cet exploit, lui dirent qu'il ne me connaissait pas, et que *je n'étais pas un chrétien*, *mais un Anglais*, distinction qui me parut assez curieuse.

Le Zab a trois cents pieds de largeur, et est profond et rapide dans cette saison de l'année. Nous traversâmes une plaine semblable à la précédente; et, après avoir fait dans cette journée environ quarante-deux milles, nous arrivâmes à Karakouch, grand village fort sale, habité en

partie par des Zézidis. Beaucoup de maisons sont couvertes d'un dôme dans leur partie centrale, ce qui donne à cet endroit une apparence remarquable. Les habitans se montrèrent honnêtes et bien disposés; ils sont bien faits, et leurs femmes sont extrêmement jolies. Quoique je ne doute pas que le capitaine Macdonald Kiuneir ne soit en général assez exact, je dois avouer que je ne puis concevoir pourquoi il regarde ce village comme l'ancien Memmium, Karakouch n'étant tout au plus qu'à quarante-deux milles d'Arbèle, tandis que Memmium, d'après lui-même, doit en être à quatre journées, ce qu'on ne peut évaluer à moins de quatre-vingts milles.

A Karakouch, mon Tartare jeta tout-à-fait le masque dont il s'était couvert, pour se faire regarder, par quelques-uns de mes amis, comme un modèle de sobriété. Le drôle, s'étant retiré dans une chambre particulière avec quatre de nos principaux compagnons, s'occupa de propos délibéré à s'enivrer avec la même gravité qu'il aurait mise à ses prières. Par malheur, ou, pour mieux dire, par bonheur, le vin leur manqua avant qu'ils eussent pu exécuter leur projet; et, comme il ne s'en trouvait plus dans la ville, ils furent obligés d'aller se coucher avant d'être

arrivés à l'heureux état d'ivresse auquel ils aspiraient.

Le 16, étant montés sur des chevaux frais et excellens, et les fumées du vin que nos cinq compagnons avaient bu la veille n'étant peut-être pas encore tout-à-fait dissipées, ils nous firent voyager avec une rapidité dont nos courses précédentes n'avaient pas encore approché; ils couraient comme des furieux, fouettant sans cesse leurs chevaux et ceux des autres pour aller plus vîte, et nous arrivâmes à Mossoul toujours au grand galop, presque en une heure et demie, quoique la distance, d'après les cartes, soit de quinze milles.

CHAPITRE XII.

Restes de l'ancienne Ninive. — Tombeau de Jonas. — Description de Mossoul. — Voyage dans le petit désert. Nisibin. — Arrivée à Merdin. — Description de cette ville. — Détails sur les Zésidis, ou adorateurs du diable.

On croit généralement que Mossoul est situé en face de l'emplacement qu'occupait autrefois la célèbre Ninive. Cette ville est sur la rive occidentale du Tigre, à environ quatre cents milles de Bagdad; on y arrive par un pont en pierres de quinze arches; mais les cinq du milieu étant écroulées, on passe la rivière sur un bac. Je ne prendrai pas sur moi d'assurer que les élévations de terre et de matériaux méconnaissables qu'on remarque sur la rive orientale aient jamais fait partie de la grande cité qu'on suppose y avoir existé. Il faudrait des connaissances plus étendues pour soutenir cette opinion et l'appuyer sur des preuves; mais il est certain qu'à peu de distance de la ville, on voit plusieurs hauteurs assez considérables qui paraissent artificielles, et qui sont presque semblables aux sépulcres de Baby-

lone. La première est à environ un mille de Mossoul, sur la rive orientale du Tigre, et a près d'un mille de circonférence. La seconde, beaucoup plus élevée, mais moins étendue, est couronnée d'un bâtiment surmonté d'une coupole qu'on dit être le tombeau du prophète Jonas, et où les Juifs vont en pélerinage, et elle est entourée d'un village qui porte le nom de l'ancienne ville dont on suppose qu'il est le reste. Mon guide m'assura qu'on trouvait de semblables élévations dans la plaine pendant plusieurs milles, et il me montra quelques chaumières qu'on apercevait sur un terrain élevé en remontant la rivière, comme étant dans la direction de ces hauteurs, qu'il attribuait en partie à Nadir-Chab.

Les savans sont, je crois, embarrassés pour déterminer exactement l'emplacement que cette ville occupait autrefois, leurs opinions étant divisées entre la hauteur située en face de Mossoul, et où se trouve le bâtiment qu'on nomme le tombeau du prophète Jonas, et les environs du petit village dont on me fit voir quelques chaumières. Mais si l'on fait attention que les villes bâties sur les bords d'une rivière en suivent ordinairement le cours dans la direction de leurs rues, et que Ninive a toujours été représentée comme une cité considérable, il ne paraîtra nulle-

ment improbable que ces deux opinions soient fondées, et que cette grande ville ait couvert dix-huit milles de terrain le long de la rivière. C'est en la remontant, à partir de Mossoul, qu'on trouve principalement ces monceaux de terre qu'on peut supposer être les restes des palais, des murs et des principaux bâtimens de Ninive; et, d'après ce raisonnement, on pourrait peut-être dire que Mossoul en formait originairement les limites du côté du sud.

Cette ville, dans son état actuel, est encore très-considérable, quoique peut-être sur son déclin; elle est entourée de murs de pierres très-élevés. Avant le siége dont j'aurais occasion de parler, elle contenait, dit-on, vingt mille maisons: le tiers en a été détruit, et il n'y a guère que la moitié du surplus qui soit habité actuellement. En calculant la population à raison de six à sept personnes par maison habitée, on peut donc supposer qu'il s'y trouve encore 40 à 45,000 âmes: environ 12,000 font profession du christianisme, ont treize églises, et occupent 1,600 maisons qui ne sont pas les moins bonnes. Il se trouve beaucoup de ruines dans l'intérieur de la ville, mais on y trouve aussi de beaux édifices, d'excellens *hummums* ou bains, et de belles mosquées. Les hummums surtout sont du nombre

des plus beaux que j'aie jamais vus. La façade en est ordinairement en marbre, et ils sont aussi propres qu'élégans. Parmi les seize Menzil-Khanehs ouverts pour la réception des voyageurs, il en est dix à douze d'une grandeur considérable, et où l'on trouve tout ce dont on peut avoir besoin d'après les mœurs et les usages de l'Orient.

Les habitans y montrent moins de réserve que dans beaucoup d'autres villes. Les femmes ne s'y voilent pas si rigoureusement qu'à Bagdad. Le commerce qu'on y fait en tapis, en instrumens de fer et de cuivre, et en objets d'équipement pour les chevaux, annonce plus de richesse et plus de confiance qu'il n'en existe dans d'autres villes de même grandeur. Mossoul, avec *un* petit district qui l'environne, est sous le gouvernement indépendant d'un pacha de première classe. Cette ville fut assiégée sans succès par Nadir-Chah sous le pacha Hussein, et les chrétiens contribuèrent à sa défense avec un zèle et un courage qui leur attira une estime et une admiration dont ils jouissent encore aujourd'hui. Les Persans y donnèrent l'assaut trois jours de suite et furent constamment repoussés; les brèches étaient bouchées aussitôt qu'elles étaient faites, et les Turcs déclaraient avec d'horribles imprécations qu'ils égorgeraient leurs femmes et leurs filles

plutôt que de les laisser devenir captives de ces détestables hérétiques.

Les montagnes des environs contiennent quelques mines d'argent et plusieurs carrières de marbre. A l'exception de ces deux objets, je ne sache pas qu'il s'y trouve rien qui mérite l'attention.

J'avais fait mauvaise chère le soir de notre arrivée, de sorte qu'après avoir été prendre un bain le lendemain, je retournai au caravanserai avec un excellent appétit; mais mon Tartare était allé chez le pacha, sans s'inquiéter de mes besoins; et les domestiques, imitant son exemple, avaient dévoré toutes les provisions qui avaient été envoyées, sans me réserver la moindre chose. Cette négligence me piqua d'autant plus, qu'il était évident que ces misérables s'amusaient à mes dépens. Seul, et ayant encore à faire avec eux un voyage pénible, il était inutile de les quereller. Je suivis donc mon plan ordinaire, qui était de leur montrer que je pouvais me passer d'eux. Je m'étais fait accompagner au bain par un domestique du caravanserai, et je m'étais assuré de sa bonne volonté par un petit présent. Je lui dis de me conduire au bazar où l'on vendait des vivres, et j'y achetai de quoi faire un excellent repas. Quand on me vit revenir chargé de provisions, je trouvai

une foule d'amis, et tous nos gens, jusqu'aux conducteurs des mules, s'empressèrent autour de moi dans l'espoir d'en avoir leur part; mais je leur dis qu'ils avaient déjà pris leur repas, quoiqu'ils eussent dû attendre que j'eusse été servi, et qu'un Anglais ne s'abaissait pas jusqu'à admettre des inférieurs à sa table. S'il y avait quelque chose de ridicule dans ces airs de dignité, j'y trouvais en général de l'avantage avec l'espèce de gens à qui j'avais affaire. J'ordonnai alors qu'on portât dans une chambre particulière les vivres que je m'étais procurés, et je n'eus plus autour de moi que d'humbles valets qui me servirent avec zèle, dans l'espoir de partager mes restes. Quand mon Tartare fut de retour, j'éprouvai le bon effet que ma conduite avait produit, car il réprimanda ses gens et me fit des excuses de sa négligence.

Le 17, nous partîmes à cinq heures du soir; et, après une marche de deux heures trois quarts, nous arrivâmes à un petit village où les coups de fouet, distribués avec la plus libérale profusion, ne purent nous procurer la moindre chose. Nous nous remîmes en route; et, au bout de deux heures, nous trouvâmes un camp arabe dans le petit désert qui est entre Mossoul et Nisibin. Nous y obtînmes un chevreau que nous fîmes griller sur-le-champ; et, après avoir satisfait notre appétit, nous repar-

times. A onze heures et demie, nous rencontrâmes une autre tribu, mais nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour nous procurer des guides. Nous voyageâmes toute la nuit, et nous ne fîmes une halte que le lendemain matin, sur les bords d'un petit ruisseau, pour y faire boire nos chevaux. A midi, nous arrivâmes près d'un petit rocher de forme conique, sur lequel nos guides montèrent pour reconnaître quelques cavaliers qu'ils apercevaient de loin. Quant à moi, je ne voyais qu'une espèce de point noir qui semblait chassé par le vent au milieu du brouillard qui couvrait l'horizon. Mais nos guides avaient de meilleurs yeux; ils étaient éclairés par l'expérience, et savaient que ce point ne tarderait pas à grossir et à se développer. Avec les voyageurs qui nous avaient joints à Mossoul, nous étions près de quatre-vingts hommes parfaitement armés. Mais les Sinjaks se réunissent ordinairement pour attaquer, en troupes considérables, composées souvent de plusieurs centaines d'hommes, et notre Tartare, ayant fait partir quelques éclaireurs, nous fit monter sur la hauteur.

Les premiers qui revinrent nous dirent de nous préparer au combat. Aussitôt quelques-uns de nos compagnons commencèrent à pousser le cri de guerre, en frappant leurs sabres de leurs pis-

tolets, afin de se donner du courage à force de bruit. Croyant que la circonstance m'autorisait à donner quelques avis, je leur recommandai de garder un profond silence, et les engageai à arranger tous nos bagages de manière à en former un parapet pour nous servir de retranchement sur les points les plus accessibles. Mais ce conseil fut sur le point de me faire perdre le peu de réputation de courage que j'avais acquis près de Souza, mes compagnons semblant croire que les cris étaient la meilleure preuve de bravoure qu'on pût donner. Ils continuèrent donc le même tapage, tandis que d'autres, assis par terre, fumaient tranquillement leur pipe. Nous restâmes dans cette situation environ une demi-heure. Alors nous vîmes revenir à toute bride le reste de nos éclaireurs poursuivis par quelques cavaliers détachés du corps principal des Sinjaks qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent vu notre nombre, notre bonne contenance et la force de notre position. Ils nous saluèrent alors d'un salamalec, se retirèrent au grand galop et rejoignirent leur corps d'armée que nous ne tardâmes pas à voir disparaître.

Heureux d'être débarrassés d'un ennemi que nous crûmes avoir intimidé par notre courage, nous nous remîmes en marche; mais, à deux

heures et demie, la vue d'une autre troupe de maraudeurs nous obligea encore à prendre position parmi des ruines assez considérables qui étaient à notre gauche. Il me sembla que ce n'étaient que les débris d'un grand caravanserai, quoique plusieurs de mes compagnons m'assurassent qu'il avait autrefois existé une grande ville en cet endroit, et qu'ils me fissent à ce sujet un de ces contes oiseux qu'ils ont toujours prêts en semblable occasion. Nous en partîmes à quatre heures, et nous marchâmes jusqu'à minuit.

Après une heure de repos, nous remontâmes à cheval, et nous avançâmes avec les plus grandes précautions, notre Tartare ayant défendu de prononcer un seul mot, et même de fumer, de crainte que la fumée des pipes ne trahît notre marche silencieuse. Nous étions restés à cheval, presque sans interruption et sans prendre aucun repos, depuis le 17, à cinq heures du soir, sans autre nourriture que quelques oignons et un morceau de pain noir. Dans la matinée du 19, mon cheval, épuisé de fatigue, m'avait jeté au milieu du ruisseau; et, quand nous nous arrêtâmes, à dix heures et demie, à un misérable village nommé Aga-Geheli, j'espérais que nous nous y reposerions le reste de la journée; mais le signal du départ fut

donné presque aussitôt, et il fallut remonter à cheval.

Jusqu'alors je n'avais eu, dans tout le cours de mon voyage, que peu d'occasions de me plaindre des habitans du pays que nous traversions. Si j'avais éprouvé quelques traits de négligence ou d'insolence, c'était de la part de quelque Turc arrogant ou de quelque Tartare à demi-civilisé faisant partie de notre compagnie; mais, ce jour-là, on me joua un tour qui fut pour moi la cause d'un grand inconvénient. Mes bottes turques avaient pris de l'humidité, par suite de l'accident qui m'était arrivé, et elles s'étaient tellement rétrécies en séchant, qu'il me fut impossible de les mettre. Un paysan, qui était un de nos guides, m'en offrit aussitôt une vieille paire toute usée, et m'offrit de porter les miennes jusqu'à Merdin. J'avais toujours été assez bien sur mes gardes contre toute espèce de friponnerie, mais le coquin avait un air d'honnêteté qui me séduisit au point que je lui donnai un grouch pour le récompenser de son obligeance. J'appris pourtant bientôt que son frère était décampé avec mes bottes. Je le pris au collet, et j'allais le punir de sa friponnerie, quand mon Tartare m'arrêta, en me promettant de me faire rendre justice, promesse qu'il n'exécuta jamais.

Enfin, à dix heures et demie du soir, nous entrâmes dans le caravanserai de Dougrout. Nous y passâmes la nuit, et nous en repartîmes le 20, à six heures et demie du matin. Nous rencontrâmes en route un fort parti de Tartares à qui nous fîmes la proposition d'un échange de chevaux, mais ils étaient trop fins pour s'y laisser prendre, et nous arrivâmes à Nisibin après quatre heures et demie de marche.

Nisibin n'offre plus que les misérables restes d'une ville qui avait autrefois une étendue assez considérable, et qui était située sur les bords du Mygdonius, rivière peu large, mais très-rapide, qui la défendait du côté du nord, tandis qu'elle était protégée du côté du sud par un marais. On n'y voit presque que des ruines, et la maison de poste est d'une malpropreté affreuse. Les restes d'un aquéduc et de quelques autres édifices annoncent cependant encore son ancienne importance. On y voit un bâtiment qui a l'air d'un château-fort ou d'une citadelle, les murs en étant percés de barbacanes; une mosquée en pierres, surmontée d'un minaret, et les ruines d'une église chrétienne autrefois dédiée à saint Jacques. A environ une portée de fusil de cette église, il existe encore cinq colonnes de granit d'une seule pierre, de quinze à dix-huit pieds de hauteur.

Après y avoir passé environ cinq quarts d'heure à déjeûner et à nous reposer, nous nous remîmes en route; et, après avoir fait environ sept milles, nous vîmes des ruines considérables que nos guides nommèrent Serika-Khan, et dont nous apprîmes ensuite que le nom véritable est Cassir-Jehan. Elles donnent l'idée d'un château-fort d'une grande étendue, dont les murs massifs et élevés subsistent encore. On m'assura qu'il existe au centre un puits dont l'eau est remarquable par sa fraîcheur et sa clarté, et qu'on y descendait par un escalier en pierre qui subsiste encore en grande partie. Nous passâmes la nuit à Hamouda, très-petit village situé à quatre heures de distance de Nisibin.

Le lendemain, nous vîmes les ruines majestueuses de Dara, autrefois ville frontière de grande importance. Elles ont été décrites avec exactitude par le capitaine Macdonald Kinneir. Après une marche de cinq heures et demie, nous arrivâmes à Merdin, l'ancienne Marde. Cette ville est située sur une montagne qu'on gravit par un chemin rude, étroit et difficile, et au pied de laquelle on voit des excavations remarquables creusées dans le roc.

Nous y fûmes parfaitement accueillis par le gouverneur, et je reçus la visite des principaux habitans chrétiens de la ville, qui m'offrirent libé-

ralement du vin et du pain de la meilleure qualité, et qui me firent force questions sur la santé de leur évêque et sur les affaires publiques. Lorsqu'ils se furent retirés, mes compagnons s'empressèrent de solliciter leur part du présent que j'avais reçu, et ils caressèrent la bouteille de manière à me convaincre que leur but était de parvenir à jouir des douceurs qu'ils trouvent dans le délire de l'ivresse. Les Turcs sont insupportables à cet égard. Ils professent à l'extérieur la plus grande horreur pour toutes les liqueurs enivrantes, et se contentent en général de boire de l'eau pure; mais, quand ils trouvent l'occasion de s'enivrer complétement, ils la saisissent avec avidité.

La ville de Merdin a près de trois milles de circonférence. Elle est située au sud et sur le penchant d'une colline, au-dessous d'une vieille citadelle qui en défend le sommet. Elle est entourée d'un mur de pierres qui joint celui de la forteresse, et, presque toutes les maisons étant construites en pierres, il en résulte qu'elle paraît plus belle que toutes les villes que j'avais vues jusqu'alors. Les rues en sont raboteuses et incommodes, mais très-propres; qualité qui est due à ce qu'étant très-escarpées, la moindre pluie emporte toute la boue. C'est le siége métropolitain de l'évêque catholique que j'avais vu à Bagdad, et elle est gouvernée par

un motselim nommé par le pacha. La population en est composée de chrétiens catholiques, nestoriens et arméniens; de Turcs, d'Arabes, de Juifs et de quelques familles de Parsis, et est évaluée à plus de 20,000 âmes. On dit que deux mille maisons sont habitées par des musulmans, et mille par des chrétiens de différentes sectes. (*Pl.* 5.)

Avant de quitter Merdin, il faut dire un mot des Zézidis du mont Sinjar, qu'on rencontre rarement au-delà de cette ville. C'est une secte de fanatiques qui infestent le petit désert qui est entre Mossoul et Nisibin. On les traite d'adorateurs du diable, mais je crois qu'il serait plus juste de dire qu'ils cherchent à détourner sa colère. Ils me semblent dans le cas de cette vieille femme qui allumait un cierge en l'honneur de sa majesté diabolique. « Il n'est pas si méchant qu'on le prétend », disent-ils, « et il est bon d'avoir des amis partout. »

On connaît peu leurs dogmes particuliers; car les Turcs ne tolérant que les sectes qui ont une loi écrite, comme les chrétiens et les Juifs, les Zézidis sont obligés de s'accommoder aux circonstances, et ils se disent, suivant l'occasion, mahométans, Juifs ou chrétiens. Quelques personnes prétendent qu'ils ont la même vénération pour les saintes Écritures que pour le Koran,

TURC DE MERDYN.

et qu'ils respectent également les autorités religieuses des chrétiens et des musulmans. D'autres disent qu'ils descendent de Jézid et de ces Arabes qui massacrèrent Hussein, petit-fils de Mahomet, et qui persécutèrent la famille d'Aly avec tant de violence et d'opiniâtreté. La circoncision est un point de ressemblance qu'ils ont avec les Turcs et les mahométans, et tous leurs enfans mâles subissent cette opération; mais comme elle est adoptée par d'autres nations asiatiques, et même, à ce qu'on nous assura, par quelques chrétiens de l'Orient, il n'en résulte pas qu'ils soient de leur religion. Bien loin d'avoir le vin en horreur comme les musulmans, ils le révèrent comme une faveur immédiate de la Providence, et ils regardent comme une abomination d'en laisser perdre la moindre goutte. Quand ils en boivent, ils tiennent soigneusement leur verre des deux mains; et si, malgré leurs précautions, il en tombe quelques gouttes, ils ont soin de les couvrir de terre, comme une portion qu'un pouvoir supérieur s'est réservé. Aussi l'ivresse est-elle très-rare parmi eux; un seul moment d'oubli à cet égard pouvant détruire toutes leurs espérances de salut.

Un principe qui paraît général parmi les Zézidis, c'est que la miséricorde du Créateur est

sans bornes, de même que sa sagesse est infinie. S'ils parlent avec respect de l'être qu'ils sont accusés d'adorer, s'ils l'appellent Seigneur et Maître, c'est parce qu'ils croient fermement qu'il sera réintégré un jour dans les honneurs qu'il a perdus par sa désobéissance. Pourquoi provoquer son courroux? disent-ils; pourquoi intervenir entre un ange déchu et son maître souverain? Dieu a-t-il besoin que nous maudissions celui qu'il punit, et ne peut-il pas arriver qu'il lui pardonne? Autant vaudrait tirer l'épée contre le favori d'un prince, disgracié aujourd'hui, et qui, demain, peut être rétabli dans toutes ses dignités.

Ils habitent principalement les environs du mont Sinjar, faisant partie d'une chaîne de montagnes qui traverse les plaines de la Mésopotamie, au sud-est de Merdin, et où la vigne, le figuier et l'abricotier croissent presque spontanément. En hiver, ils demeurent dans des cavernes creusées sous ces montagnes; et, pendant les mois d'été, ils se répandent dans la plaine, attaquent les caravanes et pillent tous les voyageurs qu'ils rencontrent, sans distinction. Alors ils campent sous des tentes dans le désert, à la manière des Bédouins, combattent à cheval avec le sabre, la lance, les pistolets et le fusil, et,

comme les Parthes, dont ils occupent en partie le pays, ils savent s'en servir en fuyant comme en attaquant; et, faisant feu en se retournant et en courant au grand galop, ils manquent rarement leur coup.

L'habillement des Zézidis est semblable à celui des Turcs. Ce sont en général de beaux hommes, bien faits, bien montés, habitués aux armes dès leur jeunesse, et capables de souffrir toutes sortes de fatigues et de privations; mais ils sont traîtres, cruels et lâches, massacrant leurs prisonniers, ou, après les avoir dépouillés, les laissant nus dans le désert pour y périr de faim et de misère. On nous cita plusieurs exemples du traitement barbare qu'ils avaient fait éprouver à des voyageurs qui étaient tombés entre leurs mains; mais, dans deux ou trois occasions, le courage et la résolution d'un seul individu avait suffi pour les intimider et pour sauver toute une caravane.

Leur population excède un million, et approche même de deux, suivant certains rapports. Ils sont divisés en petites tribus indépendantes, dont chacune a son chef. On dit qu'ils descendent originairement de cinq familles; mais on ne les distingue aujourd'hui qu'en tribus errantes et stationnaires, et, les unes comme les autres,

sont composées de Zézidis blancs et de noirs : c'est la couleur de leurs vêtemens qui leur a fait donner cette dénomination. Les noirs sont leurs prêtres, mais ils ne sont pas exclusivement occupés des soins de leur ministère, et ils sont souvent chargés de garder le troupeau commun de la tribu.

Une des superstitions extravagantes dont on les accuse, probablement avec raison, c'est de s'assembler une fois par an sur le bord d'une immense caverne, au pied du mont Abdoul-Asiz, et de dévouer au diable une partie de leurs richesses et de leurs ornemens les plus précieux en les jetant dans cet abîme. Ils accompagnent cette offrande, qui est peut-être un emblème de leur mépris pour les biens du monde, de cérémonies impies et horribles, et exécutent une danse sauvage, au son des cors et des cymbales, avec des gestes de frénétiques, comme saisis d'une inspiration religieuse.

Les Zézidis achètent leurs femmes des parens de celles-ci, mais il ne leur est jamais permis de les répudier après la consommation du mariage, à moins qu'ils ne s'enrôlent dans leur clergé. Alors le divorce leur est permis, et ils peuvent se remarier; privilége qui peut expliquer pourquoi l'on voit un si grand nombre de Zézidis

noirs. Je ne pus obtenir aucun détail sur les cérémonies qui peuvent accompagner la naissance de leurs enfans, mais j'appris qu'ils célèbrent les funérailles par des réjouissances, à moins que le défunt n'ait péri de mort violente, et qu'il n'ait pas été vengé. En ce cas, l'inhumation se fait en silence; les plus proches parens se coupent la barbe en signe de deuil et de déshonneur, et ils ne la laissent croître que lorsque leur vengeance a satisfait les mânes du défunt: ce n'est qu'alors qu'ils lui rendent les honneurs funèbres.

C'est probablement la superstition dont j'ai parlé qui a fait naître l'opinion populaire qu'ils ont un trésor caché au fond d'un puits. Soit par cupidité pour s'emparer de ce trésor caché, soit pour les punir de leurs déprédations et de leurs cruautés, Soliman-le-Grand les attaqua autrefois avec des forces considérables, les poursuivit dans leurs montagnes, détruisit leurs vignes, ne laissa subsister aucunes traces de culture, et fit trancher la tête de leurs chefs. Une insurrection le força de porter ses armes d'un autre côté; et il ne laissa après lui que le souvenir de sa barbarie et une haine invétérée contre les Turcs.

CHAPITRE XIII.

Départ de Merdin.—Tésian.—Description de Diarbeck.—Le mont Taurus.—Malatia.—Vallée de Siwas.—Etat des paysans en Turquie.—Amasieh.—Boli.—Hendek.—Arrivée à Scutari.

Nous partîmes de Merdin dans la matinée du 22 de très-bonne heure. La veille, le motselim m'avait montré le désir d'acheter les pistolets que je portais à ma ceinture; mais j'attachais *plus* de prix à mes pistolets qu'à l'argent, parce que dans le voyage qu'il me restait à faire ils pouvaient défendre ma bourse, tandis que ma bourse ne pouvait défendre ma personne. Je n'avais donc nulle envie de m'en défaire; et, pour ne pas le refuser trop sèchement, je lui dis que je ne pouvais les donner à moins de deux cents piastres, croyant qu'une demande si exorbitante le guérirait de cette fantaisie. Cependant, à l'instant où j'allais monter à cheval, on m'apporta cette somme, et je fus obligé de tenir ma parole. C'est ainsi que les grands font leurs marchés dans tout

l'Orient ; le voyageur qui est en leur pouvoir n'a pas la liberté du choix ; mais, de même qu'on s'empare quelquefois sans cérémonie des objets qui sont en sa possession sans lui accorder la moindre indemnité, quelquefois aussi il arrive que la partie la plus faible gagne à cet échange forcé, comme cela m'arriva en cette occasion.

La première partie de la route, en sortant de Merdin, traversait un pays désert et montagneux, infesté, à ce que disaient mes compagnons, de nombreuses troupes de bandits. Nous marchâmes donc en troupe serrée autant que nous le pûmes, et, étant bien montés, nous arrivâmes à Tézian au bout de six heures, sans accident, mais non sans avoir éprouvé plus d'une alarme. Les discours de mes compagnons auraient aussi pour en faire concevoir ; mais il est certain que nous rencontrâmes plus d'une fois des partis de gens armés, dont l'air était au moins suspect, et qui paraissaient épier l'occasion de tomber sur quelques traîneurs. Ces maraudeurs se montraient ordinairement par troupes de quatre à cinq sur le sommet des hauteurs que nous traversions. Chacun d'eux avait un fusil à la main, et ils en appuyaient quelquefois le bout sur les buissons qui les couvraient, comme pour s'apprêter à faire feu s'ils le jugeaient à propos. Quelques coups

de pistolet tirés en l'air leur prouvaient que nous étions préparés à nous défendre, et ils gagnaient les montagnes les plus escarpées en regardant si nous les poursuivions. Il est probable qu'ils étaient aussi effrayés que nous l'étions nous-mêmes, car notre caravane était généralement reconnue comme conduite par les plus grands pillards qui eussent jamais traversé le pays.

Tézian-Khan est un village considérable arrosé par plusieurs petits ruisseaux qui se jettent dans le Tigre, et dont le principal édifice est situé sur un roc qui en occupe le centre. En y arrivant, on nous conduisit dans une grande salle fort sombre où, quelque temps après, le chef de la tribu vint nous trouver suivi de vingt ou trente satellites de mauvaise mine, armés jusqu'aux dents, qui, nous regardant d'un air d'humeur et de méfiance, nous chassèrent sans cérémonie des places que nous occupions, et s'en emparèrent, ce qui causa une assez vive altercation entre notre Tartare et ce chef. C'était un Kourde d'une taille athlétique et d'une physionomie farouche. Il sembla douter de l'authenticité du firman dont nous étions porteurs, et voulut, pour s'en convaincre, voir les têtes que mon Tartare était chargé de porter à Constantinople. Celui-ci tirant alors d'un sac une petite boîte carrée, lui fit voir la

tête du malheureux pacha, en lui disant d'un air déterminé : « C'est ainsi que la tienne pourra tomber, Mustapha-Aga, si tu oses insulter les officiers de l'état. » Le brigand parut faire peu de cas de cette menace ; mais elle avait pourtant fait impression sur lui, car il se retira en nous assurant qu'il respectait le firman. Fier de son indépendance, il n'avait peut-être jamais envisagé la possibilité d'un revers, mais un tel spectacle lui fit faire de sérieuses réflexions. Dans la soirée, il nous envoya des provisions en abondance, et même un bouffon pour nous divertir. Lorsque nous nous disposâmes à dormir, notre chef nous recommanda d'avoir sous la main notre sabre et nos pistolets, afin d'être prêts à nous en servir en cas de trahison.

Le 23, nous traversâmes un pays encore plus stérile et plus sauvage. On n'y apercevait plus la moindre trace de culture. Cependant, après avoir passé près de deux villages dans lesquels nous n'entrâmes point, la contrée commença à offrir un aspect plus favorable, les rochers arides disparurent, et nous aperçûmes une plaine étendue, bien cultivée et couverte de villages. La culture y avait même atteint un degré supérieur de perfection. Les champs étaient couverts d'engrais, et on les labourait avec des charrues trai-

nées par des bœufs vigoureux et de grande taille. Dans le cours d'un voyage d'environ mille milles, c'était la première trace d'agriculture régulière que j'eusse rencontrée. Partout ailleurs, quand le sol était susceptible de se charger de moissons, on n'exigeait de lui que ce qui était indispensablement nécessaire à une faible population. En approchant de Diarbeck, la route devint plus difficile, elle était souvent coupée par des marécages, et pendant les quatre derniers milles elle était resserrée entre des montagnes. Nous revîmes le Tigre, aussi rapide et faisant autant de détours qu'au-dessous de Mossoul; et, après avoir passé sur trois ponts, dont le dernier est bien construit, et est composé de dix belles arches, nous arrivâmes à cinq heures et demie aux portes extérieures de la ville.

Diarbeck est connue comme étant l'ancienne Amide, et les Turcs lui en donnent même encore le nom, l'appelant souvent Kara-Amid ou Amide-la-Noire, par allusion à la couleur des pierres avec lesquelles les murs et les principaux édifices sont construits. Peu d'endroits dans l'Orient offrent un aspect plus nouveau et plus intéressant au voyageur européen. Le Tigre semble y marquer les limites de la vie humaine. Dès qu'on a traversé le pont, le séjour de la mort se présente

aux yeux de toutes parts, et l'on est environné de tombeaux, et entouré d'un mur de marbre noir qui contribue à inspirer des idées lugubres. Sous de hauts portiques d'une force imposante, on voit passer une foule affairée, portant des vêtemens de toutes couleurs, et l'on croirait voir des êtres d'un autre monde revenus pour voir les lieux qu'ils ont habités autrefois. On conserve la même impression en traversant les rues; et, sans même avoir une imagination trop vive, le voyageur peut se croire au milieu de la vallée des larmes, dans le palais des enchantemens et du désespoir, dont la belle Schéhérazade fait une description si animée.

Dès que nous fûmes entrés dans le caravanserai voisin du palais du pacha et destiné à la réception des messagers publics, on nous servit un dîner à la manière turque, c'est-à-dire plat à plat. Le premier mets qu'on nous offrit était du riz fort mal apprêté; mais onze heures et demie de marche en faisaient l'assaisonnement. Le second et le troisième ne valaient guère mieux; mais j'avais entendu dire que nous allions remonter à cheval à l'instant, et je ne songeai qu'à bien employer mon temps : on nous apporta pourtant ensuite d'excellent pilau, des

ragoûts délicieux, des pâtisseries de toute espèce. Je reconnus alors que j'avais commis une faute grave en politique, et je me promis de réserver mes forces à l'avenir pour la fin du combat. Cependant, le lendemain, ayant laissé passer le premier et le second plat dans l'attente du troisième, on ne nous servit pas autre chose, et je me passai de dîner : avertissement aux voyageurs épicuriens pour l'utilité desquels je cite cette anecdote.

J'obtins sur cette ville peu de détails qui ne soient déjà connus. Je m'y promenai toute la soirée et toute la matinée du lendemain avec un Arménien qui m'offrit de m'y servir de guide, et je trouvai qu'au total elle était mieux bâtie qu'aucune autre ville mahométane, sans même en excepter Constantinople. Les rues en sont en général bien pavées, assez propres, et plus larges que dans les autres villes. Les bazars sont grands et bien approvisionnés ; les bains, construits en marbre noir, sont aussi commodes que somptueux ; et les mosquées, qui sont, pour la plupart, d'anciennes églises chrétiennes, sont en grand nombre et bien bâties. La ville est protégée au nord-est par une citadelle entourée d'un mur très-élevé, aussi fort que celui de la ville,

et défendue par plusieurs tours rondes et carrées garnies de pièces de canon, mais hors de service. Sur plusieurs de ces tours qui paraissent avoir été construites à différentes époques, de même que sur les portes, on voit des inscriptions, les unes taillées dans la pierre, les autres tracées sur des briques; mais je n'avais ni assez de temps ni assez de connaissance de la langue pour pouvoir les comprendre. Mon guide, qui paraissait un homme assez intelligent, me dit qu'on supposait que, de même que celle qui est sur le grand pont, elles contenaient la date de la construction du bâtiment sur lequel elles se trouvaient, et le nom du sultan ou du pacha qui régnait alors.

Ayant fait le tour des murs de la ville depuis la porte de Merdin jusqu'à celle de Dag, ce qui en forme la moitié, je crois pouvoir évaluer sa circonférence à environ cinq milles trois quarts, et ce n'est que de là que je puis partir pour calculer le nombre des habitans. En supposant donc que le tiers de l'espace contenu entre les murailles soit occupé par les rues, le surplus pourrait contenir onze mille maisons de dix-sept pieds carrés, et elles sont en général élevées de deux étages; ce qui, à raison de cinq personnes par maison, donne une population de 55,000 âmes.

Or ce résultat est conforme à celui qu'offrent celles des villes de l'Orient dont on connaît le nombre des habitans.

Nous partîmes le 24 à une heure après midi. Il avait plu toute la matinée et pendant la plus grande partie de la nuit précédente ; et, comme la route traversait des torrens marécageux, le fouet même pouvait à peine faire avancer nos chevaux qui avaient quelquefois de la boue au-dessus du jarret. Chaque ruisseau était devenu un torrent qu'ils ne pouvaient traverser qu'à la nage. Enfin ils étaient tellement fatigués et harassés aux approches de la nuit, que des Tartares seuls pouvaient songer à les faire encore marcher. Mais j'étais avec des Tartares, et nous continuâmes notre route, quoique l'escorte qui nous avait accompagnés depuis Diarbek eût refusé de nous suivre plus loin, et nous eût abandonnés à notre destinée. Pendant les quatre ou cinq heures suivantes, nous voyageâmes dans une obscurité profonde, accompagnée d'une pluie continuelle, et je crois que nous ne fîmes pas plus de quatre à cinq milles. Nos chevaux tombaient à chaque pas, et ils ne se relevaient qu'à l'aide d'une double dose du spécifique ordinaire, le fouet. Enfin, deux de nos principaux compagnons, en voulant traverser une rivière,

furent entraînés par le courant et pensèrent se noyer avec leurs chevaux, ce qui détermina à faire halte.

Nous avions été exposés à une pluie continuelle pendant onze heures, et nous étions si complétement égarés, que nous ne savions si nous avancions ou si nous reculions. Ce fut donc avec un grand plaisir que nous vîmes une lumière briller dans le lointain, et nous avançâmes de ce côté à travers la boue, les broussailles et des ruines. C'était une caverne située sous un rocher, et le temps était si mauvais qu'amis et ennemis s'y étaient également réfugiés. Nous y trouvâmes des marchands chrétiens, des voyageurs, et un certain nombre de ces maraudeurs qui ne vivent que de pillage. La caverne n'était pas assez grande pour nous contenir avec ceux qui s'y trouvaient déjà; mais nos Tartares ne se firent aucun scrupule d'en chasser ceux qui l'occupaient, et je dois leur rendre la justice de dire qu'ils montrèrent, en cette occasion, la plus grande impartialité, car ils ne firent aucune distinction entre les croyans et les infidèles.

Nous passâmes le reste de la nuit dans cette caverne, mouillés jusqu'aux os, couverts de boue jusqu'aux genoux, mourant de faim, et presque suffoqués par la fumée du feu que nous y avions

allumé. Le sac dans lequel étaient les têtes que nous portions à Constantinople, était l'oreiller qui soutenait la mienne. On peut se figurer quelle était notre situation, puisque nous nous trouvâmes heureux d'avoir rencontré un tel abri. Nous n'étions pourtant pas encore à la fin de nos maux. La pluie continua le lendemain matin, et il s'y joignit un brouillard si épais, que, n'ayant pas de guides, nous nous perdîmes une seconde fois, et nous mîmes vingt-quatre heures pour arriver à Arguna au pied du mont Taurus, tandis qu'on fait ordinairement ce chemin en treize heures; et, pendant tout ce temps, nous nous trouvâmes sans vivres d'aucune espèce. J'avais souvent remarqué dans l'Inde une crue d'eau subite dans les ruisseaux descendant des montagnes; mais jamais je n'en avais vu une semblable à celle que nous éprouvâmes en cette occasion. Nous trouvions une rivière où à peine en pouvait-on reconnaître le lit. On aurait dit que quelque mer méditerranée avait rompu ses digues pour inonder la plaine, et ceux qui passaient les derniers avaient quelquefois de l'eau jusqu'à la ceinture, dans le même endroit où les premiers avaient à peine mouillé les sabots de leurs chevaux.

Argoun est située, comme Merdin, sur le

sommet d'une haute montagne ; mais le brouillard était si épais, et la pluie si continuelle, que, quand même je n'aurais pas eu le plus grand besoin de repos, il ne m'aurait pas été possible de voir cette ville. Elle est célèbre par les vins que produisent ses environs, de même que tous ceux du mont Taurus, et les plaines de Karpout de l'autre côté. On dit que ces vignobles en fournissent de diverses qualités ; mais je ne pus m'en procurer qu'une petite bouteille d'un beau rouge, et les plus fiers coteaux de la Bourgogne ne l'auraient pas désavoué.

Le 26, nous nous remîmes en route sur des chevaux frais, à onze heures du matin, notre Tartare, le capidgi-bachi, portant les têtes, et cinq ou six autres, marchant de front à l'avant-garde. La route était difficile et commençait à monter. A une heure, nous traversâmes un bras du Tigre, qui n'est en cet endroit qu'un ruisseau, sur un pont de trois arches, et nous commençâmes à monter la principale chaîne du mont Taurus. Une heure après, nous passâmes un autre pont formé de deux arches très-élevées, et nous arrivâmes à Maden, grand village situé sur une colline du mont Taurus, célèbre par ses mines de cuivre, et qui est la résidence du surintendant des mines. A cinq heures, nous pas-

sâmes un troisième pont d'une seule arche, et nous fîmes halte à une maison servant de pressoir sur le mont Taurus, après avoir monté pendant sept heures aussi vite que nous pouvions l'obtenir de nos chevaux.

Depuis Máden, nous avions constamment marché dans la neige; et, comme la route n'était pas tracée, et que nous étions toujours au bord d'affreux précipices, on s'imaginera facilement que j'avais assez à penser pour ne pas m'inquiéter de mes compagnons qui formaient notre avant-garde, et même pour ne pas m'apercevoir de leur absence. Mais, lorsque je fus assis au coin d'un bon feu, et que j'eus bu un verre de véritable nectar que m'offrirent mes hôtes, je commençai à être d'autant plus surpris de ne pas les voir, que les domestiques tartares eux-mêmes avaient aussi disparu et m'avaient laissé avec le bagage et deux sauvages de mauvaise mine que je connaissais à peine, et qu'il ne m'était pas facile de comprendre. Je demandai où était mon Tartare, et l'on me dit qu'il avait continué sa route vers Constantinople, dont nous étions encore éloignés d'environ 800 milles. Je crus que c'était une plaisanterie pour m'effrayer; mais je reconnus bientôt que c'était la vérité. Ayant appris qu'il avait déjà passé quel-

ques voyageurs qui pourraient bien porter avant eux au sultan la nouvelle du succès de Daoud-Effendi, ils avaient doublé de vitesse afin de les devancer, sans autre cérémonie que de me faire dire de les suivre avec les bagages.

Abandonné à moi-même, parmi des étrangers, dans un pays sauvage et inconnu, sans secours à attendre de personne, sur le sommet du mont Taurus, on pourrait croire que je me trouvais dans une situation fâcheuse et inquiétante; mais pas du tout. Les bagages qu'on nous laissait étaient trop précieux pour nos Tartares, pour qu'ils eussent voulu les exposer à quelque risque. Je n'avais donc pas de dangers personnels à appréhender; j'étais le soir parfaitement logé, et le vin était excellent. Je vis bien que mes deux drôles étaient plus disposés à rire à mes dépens qu'à m'être utile, et qu'étant investis de l'autorité suprême sur les bêtes de somme qu'ils avaient à conduire, ils croyaient pouvoir copier les airs de leurs maîtres, prendre les meilleurs chevaux, la meilleure place au feu, le plus beau tapis pour se coucher. Mais comme j'avais senti l'inconvénient de ces prétentions avec leurs supérieurs, qui étaient plus civilisés, et que je ne m'y étais pas soumis quand il m'avait été possible de m'en dispenser, je résolus de les mettre une bonne fois

à leur place, ou d'en venir à une rupture ouverte, et de voyager seul. J'y réussis aisément en payant à nos hôtes tout ce que nous avions pris chez eux, et en prenant un air d'importance et de hauteur qui tint mes deux sauvages en respect.

Le 27, à cinq heures du matin, nous commençâmes à descendre la montagne, et les difficultés que nous avions éprouvées pour la monter n'étaient rien auprès de celles que nous rencontrâmes alors. On sait que la hauteur du mont Taurus est généralement évaluée à plus de dix mille pieds; et, comme les Turcs se donnent rarement la peine de rendre le chemin moins rapide en louvoyant à droite et à gauche, la route suivait une ligne droite, et passait, je crois, en général, par les endroits les plus difficiles et les plus dangereux qu'on aurait pu choisir. La neige avait de six à huit pieds d'épaisseur, excepté sur le sentier battu; et, comme ce sentier n'avait guère que dix-huit pouces de largeur, et souvent moins, le moindre faux pas pouvait nous ensevelir dans la neige, ou nous briser dans des précipices. Les dangers de cette espèce s'aperçoivent moins quand on gravit une montagne; mais ils sont très-sensibles quand on la descend. Je ne pouvais pourtant m'empêcher d'admirer la fermeté avec laquelle mes deux compagnons se tenaient en selle, et aidaient le reste de nos gens

à conduire nos bêtes de somme. Quant à moi, je fus tenté plus d'une fois de mettre pied à terre; mais la honte me retint, et je fis de mon mieux pour suivre mes Tartares et nos guides. Il m'aurait pourtant été bien difficile de ne pas rester en arrière, et peut-être je me serais égaré, si l'un des Tartares, qui étaient devenus extrêmement civils, ne m'eût donné une leçon d'équitation que je n'aurais jamais songé à mettre en usage. En Angleterre, quand on descend une montagne, on retient son cheval et l'on marche lentement et avec précaution. Le Tartare fait tout le contraire, il jette la bride sur le cou de son cheval, et lui fait sentir à chaque instant le fouet et l'éperon; le cheval perd par ce moyen sa timidité naturelle, et ses pieds de devant frappant la terre avec plus de force en deviennent plus assurés. Quelques essais et la nécessité me donnèrent bientôt de la confiance, et nous arrivâmes en cinq heures au pied de la montagne, sans autre accident que la perte d'un cheval qui tomba dans un précipice au fond duquel était un torrent dont les eaux écumantes l'entraînèrent à l'instant. Pendant les quatre heures suivantes, nous traversâmes deux plaines séparées par des montagnes peu élevées; et, à deux heures après midi, nous arrivâmes à Tarpout, l'ancienne Charpote, ville considé-

rable située dans la vallée de Sophène, défendue par un château-fort, et qui est, de même que les districts voisins, sous le gouvernement du pacha de Maden.

Nous n'y restâmes que deux heures et demie, pour nous rafraîchir et changer de chevaux. A compter de ce jour, nous voyageâmes avec une rapidité qui ne permettait presque de rien observer. Nous partîmes à quatre heures et demie du soir, et nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à Euxouly, où nous arrivâmes le 28 à cinq heures du matin. C'est une petite ville située sur la rive orientale de l'Euphrate, habitée par des paysans kourdes, et qu'on nomme aussi, je crois, Djeis-Ogly. Nous y fûmes joints par le domestique de notre Tartare qu'il avait laissé derrière lui pour prendre le commandement de notre caravane. Un Turc d'un rang distingué, Hamoud-Beg-Effendi (*planche 6*), beau-frère du pacha Soliman-le-Petit, qui fuyait de Bagdad pour se soustraire à la cruauté de Daoud-Effendi, nous demanda aussi à voyager avec nous, et neuf ou dix personnes qu'il avait à sa suite.

Nous en repartîmes à onze heures; et, après six heures de marche, nous arrivâmes à Malatie, l'ancienne Maliténa. Étant bien monté, et voulant essayer s'il me serait possible de voyager seul,

HAMOUD-BEG-EFFENDI.

pris l'avance sur mes compagnons, et j'arrivai une heure avant eux au Menzil-Khaneh ; où je vis que pour mon argent je pouvais être aussi bien reçu que si j'eusse eu une douzaine de Tartares sur mes talons. Malatie, autrefois capitale de l'Asie-Mineure, est bien déchue de sa splendeur, c'est pourtant encore une ville considérable. Nous en repartîmes à cinq heures du soir ; et, après avoir couru à toute bride pendant cinq heures, nous arrivâmes, à minuit, à un village nommé Hassan-Badrik. Les femmes ne sont pas renommées par leur chasteté, et l'on accuse les hommes du penchant le plus infâme. Mes compagnons me dirent que les habitans n'étaient ni chrétiens, ni musulmans, mais que c'étaient d'abominables infidèles.

Les Tartares ont une manière de voyager qui leur est particulière et qui est très-fatigante. Quand ils changent de chevaux, ils partent au pas en fumant leur pipe ; et, à mesure qu'elle se vide, ils doublent la vitesse de leur marche. Ils prennent ensuite le grand trot en faisant avec leur langue un bruit assez semblable à celui que fait le cheval en suivant ce pas. Enfin ils courent à toute bride, en poussant des cris affreux et continuels, et en fouettant leur cheval et ceux de leurs voisins, jusqu'à ce que ces animaux

soient près de tomber d'épuisement; alors ils les remettent au pas, fument une pipe, trottent et galopent ensuite, et continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils fassent une halte.

Le 29, nous parcourûmes pendant sept heures un pays sauvage et montagneux, et nous nous arrêtâmes dans un petit village nommé Hakim-Khan, où nous passâmes la nuit dans une misérable chaumière. Je n'en concevais pas la raison, mais j'eus lieu de soupçonner que c'était par complaisance pour notre nouveau compagnon, Hamoud-Beg-Effendi; sa dignité se trouvait blessée de loger dans les maisons de poste, au lieu que dans les petits villages il était inconnu. On aurait pu diviser nos marches d'une manière beaucoup plus commode; et, comme sa compagnie me causait encore d'autres inconvéniens, les gens de sa suite s'emparant toujours des meilleurs chevaux et de tout ce qu'on pouvait trouver de meilleur, je résolus de m'en séparer à la première occasion.

Nous marchâmes onze heures le lendemain, et nous passâmes la nuit dans un petit fort nommé Hallujah-Khan.

Le 31, une nouvelle chute de neige ayant eu lieu pendant la nuit, toute trace de chemin se trouva effacée, et il nous devint très-difficile d'avancer. Nos chevaux s'enfonçaient quelque-

fois dans la neige jusqu'à la selle; l'un d'eux roula dans un précipice avec sa charge, et se blessa si grièvement que nous fûmes obligés de l'y abandonner. Après une marche de sept heures et demie, nous arrivâmes à Darghiltach, où l'on nous fit entrer dans une misérable hutte, tandis qu'on conduisit Hamug-Bey dans la plus belle maison. Je crus avoir droit de partager sa bonne fortune, comme il avait souvent partagé la mienne; car il ne se faisait aucun scrupule de prendre sa part de tout ce qui m'était destiné, et je le suivis avec aussi peu de cérémonie qu'il en mettait lui-même. Sa suite avait quelque envie de m'arrêter; mais levant la tête bien haut, faisant voir avec affectation les pistolets placés à ma ceinture, et laissant traîner à terre mon grand sabre, je passai sans qu'on osât me boucher le passage, et je fis fort bien d'agir ainsi, car j'y gagnai un excellent dîner et un fort bon logement. Si j'avais montré pour lui plus de déférence, il aurait calculé mon importance en raison inverse de ma politesse, qualité inconnue aux Turcs, et j'aurais été exposé à mille inconvéniens, et peut-être à des insultes.

Nous partîmes le 1.er avril, à une heure du matin; et, après neuf heures de marche sur une bonne route, nous traversâmes le Sullah, et

nous entrâmes dans Siwas, grande ville, mais malpropre et mal bâtie, située à l'extrémité septentrionale d'une vallée fertile, où l'on élève de très-beaux chevaux. J'eus occasion d'en voir plusieurs. Ils sont en général de la taille d'environ quinze palmes, vigoureux, bien proportionnés, pleins de feu, et paraissent propres à la cavalerie. Nous y achetâmes du pain pour le reste de la journée, précaution nécessaire en partant de Siwas; et, après avoir gravi une montagne volcanique, nous arrivâmes, au bout de sept heures et demie, à un petit village dans lequel se trouve un grand caravanserai où nous passâmes la nuit.

Nous nous mîmes en route le lendemain à cinq heures et demie, et nous déjeûnâmes dans une petite ferme où l'on nous servit d'excellent pain bis, de bonne crême, du miel sauvage et d'autres mets champêtres du même genre. Le vieux fermier, sa femme et ses fils s'empressèrent de nous servir, et nous entrevîmes, derrière un écran, quelques jeunes curieuses aux yeux noirs qui cherchaient à nous voir.

Je crois qu'on n'a pas bien compris la situation des paysans dans les pays mahométans. Les maux du despotisme, lorsque le despote n'est pas en même temps un tyran, ne se font guère sentir qu'à ce qui se trouve sous son influence immé-

diate. Loin de ces rayons qui devraient éclairer, mais qui consument, c'est le repos du sommeil. Si cet état n'est pas très-honorable pour la dignité de la nature humaine, au moins n'est-il pas incompatible avec la paix et le bonheur domestique. Le paysan turc, du moins dans ces plaines, sinon dans tout l'empire, est bien vêtu, bien nourri, logé dans de vastes bâtimens, entouré de terres fertiles et bien cultivées; il a de nombreux troupeaux; il est sous un des plus beaux climats de l'univers, n'est-il pas heureux? Des théoriciens abstraits soutiendront la négative, parce qu'il est esclave; mais l'expérience et l'observation démontrent le contraire, parce qu'il n'a jamais connu d'autre condition. Et quelle est, quelle peut être la situation des paysans dans les contrées les plus libres que nous connaissions? Ils ont le privilége, comme le dit, je crois, le docteur Johnson, « de travailler ou de mourir de faim. » Voilà, dans l'exacte vérité, toute l'étendue de la liberté dont ils jouissent. Jeûner ou travailler, encore ne peuvent-ils pas toujours travailler pour qui bon leur semble. Mais, puisque leur sort est le même sous tous les climats et dans tous les pays, nous pouvons, je crois, assurer que le travail conduit au bonheur quand il procure l'abondance. Si le paysan s'occupe du soin

de soutenir sa famille, il n'a pas de temps à perdre pour se livrer aux spéculations trompeuses d'une théorie abstraite. Il sent plus souvent qu'il ne pense. Éloigné de l'action immédiate des agens du despotisme, dont la verge pèse moins sur lui que sur l'habitant des villes, sa retraite est une sorte de liberté; et, comme ce n'est que dans les villes que la tyrannie cherche et trouve ordinairement ses victimes, c'est aussi des villes opprimées sous un pouvoir arbitraire, et pleines de confiance dans leur force, que part l'esprit de liberté pour venger les droits outragés de la nature et de l'humanité. Heureux si, dans le saint enthousiasme qu'inspire cette belle cause, on n'oublie pas, comme le dit Montesquieu, « *que* la liberté est le droit de faire tout ce que *les lois* permettent. »

Après avoir quitté ces lieux paisibles qui ont fait naître ces observations sur la condition du paysan dans les plus belles contrées de ce vaste empire, nous trouvâmes une fort bonne route jusqu'à Tokat, où nous arrivâmes après une marche de cinq heures et un quart. Cette ville, qui est l'ancienne Berisa, est située dans une vallée arrosée par le Jekyl-Ermak, qu'on nommait autrefois l'Iris. C'est la plus grande cité qui se trouve dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, et elle

contient une population de soixante mille âmes. J'espérais que nous nous y arrêterions; mais nous ne fîmes qu'y changer de chevaux, et nous marchâmes encore huit heures pour gagner Gourkat, qui est l'ancienne Sébastopolis.

Hamoud-Beg-Effendi s'était emparé du domestique tartare que j'avais avec moi. Il dirigeait tous nos mouvemens à sa volonté, persistait à éviter les grandes villes, et nous faisait loger dans les plus misérables villages. Je lui dis très-clairement, le 3, que je le priais de voyager séparément; qu'il pouvait choisir pour l'accompagner tel Tartare que bon lui semblerait, mais que je désirais qu'il me laissât le mien : j'offris même une récompense à celui-ci s'il voulait l'abandonner. Mais une séparation n'entrait nullement dans les projets d'Hamoud-Beg. Malgré les grands airs qu'il se donnait, il n'était au fond qu'un fugitif. Nous n'avions qu'un seul firman qui appartenait à notre caravane, et il avait d'ailleurs d'autres vues qui me furent ensuite développées. Dans sa jeunesse, il avait été acheté comme esclave, et placé au service de Soliman-le-Vieux. Il s'était élevé peu à peu jusqu'aux places les plus importantes, avait été nommé gouverneur de Bassora, et avait obtenu la main d'une sœur de Soliman-le-Petit. Il était donc de cette classe qui passe sous le joug

pour arriver aux premières dignités. Après la mort de Soliman-le-Petit, il encourut pendant quelque temps la disgrâce d'Abdoula-le-Bon; de sorte que s'étant joint à ceux qui intriguèrent pour perdre ce vertueux chef, et pour élever Sayoud au rang de pacha, il fut naturellement enveloppé dans la disgrâce de celui-ci et placé sur la liste des proscrits. Dans cet état de choses, il s'était enfui de Bagdad, pendant le siége, avec neuf ou dix hommes qu'il avait déterminés à le suivre; et il s'estimait fort heureux d'avoir encore sa tête sur ses épaules. Il me dit qu'il allait à Constantinople pour se justifier auprès du grand-seigneur, et pour être nommé à quelques fonctions, à celle de capidgi-bachi, par exemple; et il pensait qu'il pouvait être secondé par l'influence de notre ambassadeur à la Porte.

« Et si vous étiez nommé à cette place importante, » lui dis-je, « quelle est la tête que vous voudriez présenter la première au sultan? »

« Celle de Daoud-Effendi, sans contredit, » me répondit-il : « il aurait envoyé la mienne, s'il l'avait pu, et lui seul est cause que je n'ai pas été nommé pacha de Bagdad, car mon nom avait d'abord été écrit dans le firman. Mais, une fois arrivés à Stamboul, vous me présenterez à l'ambassadeur d'Angleterre; car je vois à vos ma-

mières que vous êtes un homme d'un rang élevé, quoique vous voyagiez seul, comme le font souvent les Européens qui veulent obtenir des informations. Le crédit de l'ambassadeur joint au mien me fera réussir dans mes projets, et alors que Daoud prenne garde à lui. Dieu aidant, » (car les Turcs ne commettent pas une atrocité sans invoquer le nom de Dieu), « je lui ferai sauter la tête de dessus les épaules, et je succéderai à sa dignité. »

Ces prétentions étaient modestes de la part d'un homme dont la propre tête ne tenait qu'à un fil quelques jours auparavant. Je lui dis pourtant que, quelque raisonnables qu'elles parussent, je n'en insistai pas moins sur une séparation, et je lui détaillai alors mes griefs. Mais tout ce que j'en pus obtenir fut une promesse qu'il ne me donnerait plus les mêmes sujets de plaintes; que je choisirais mon cheval, que je disposerais à mon gré du domestique tartare, et qu'on fixerait de concert à l'avenir les haltes de chaque journée.

En conséquence de cet arrangement, j'eus un excellent cheval en partant de Tourkat; et, pour conserver cet avantage, je pris l'avance sur mes compagnons, et, ayant marché trois heures à travers un pays montueux et romantique, j'en-

dans la cabane d'un bûche-
, et je m'y procurai une tasse
montai à cheval dès que mes com-
rerent, et, après six heures de
les précédai encore à Amasie.

ville est située dans une vallée étroite
par de hautes montagnes, et occupe,
ses nombreux jardins, les deux rives du
Kizyl-Ermak. Elle est célèbre pour avoir donné
le jour à Strabon, qui en fait une description ma-
gnifique et qui donne le nom d'Iris à la rivière
qui la traverse, et pour renfermer d'anciens tom-
beaux des rois de Pont des états desquels elle
faisait partie autrefois. Nous marchâmes encore
six heures pendant la soirée, et nous couchâmes
à Marsowan, l'ancienne Phaseman, ville encore
considérable, mais qui ne brille point par la
propreté.

Le 4, après une marche de quatorze heures, nous arrivâmes à Osmandjek, ville habitée par une race grossière et sauvage, et située sur une rivière qui se jette dans le Kizyl-Ermak. Elle est remarquable par un ancien château-fort, et par un beau pont qu'on dit avoir été construit par ordre du sultan Bajazet. Nous marchâmes encore pendant neuf heures dans la soirée et une partie de la nuit; et, passant par un étroit défilé taillé

dans le roc, nous nous trouvâmes à Hadgi-Hamza, petit fort qu'on dit être l'ancienne Andrape.

Le 5, après avoir fait trente milles dans une superbe contrée, nous rencontrâmes à Tossia un grand-seigneur persan qui retournait dans son pays, et un Maltais qui parlait un peu français, et qui m'accompagna aux bazars.

J'eus, ce jour-là, un nouvel exemple du peu de scrupule que se font les officiers turcs ou tartares pour se procurer de vive force tout ce dont ils peuvent avoir besoin. J'étais à quelques milles en avance de mes compagnons, quand le Tartare, qui courait toujours en avant pour faire préparer les chevaux, revint au grand galop, et me demanda où était le reste de la caravane. Après avoir eu l'air de se consulter un moment, il arma ses pistolets, examina les miens, et me dit de le suivre. Je croyais d'abord que nous allions être attaqués, mais c'était tout le contraire. Au premier coude que faisait la route, nous rencontrâmes trois hommes, passablement bien armés, qui conduisaient une quinzaine de chevaux. Courant sur eux, le pistolet à la main, avant qu'ils fussent prêts à se défendre, nous prîmes les sept ou huit meilleurs chevaux que nous pûmes choisir, en jurant que nous tuerions quiconque vou-

dut résister. Ce fut l'affaire d'un instant, et ce bel exploit fut accompli avant que j'eusse le temps d'y songer. Je croyais bien que le moins qui fût dû à mes services était de me donner le choix d'un de ces chevaux, le mien étant entièrement épuisé; mais mon coquin de Tartare me dit en ricanant qu'ils étaient tous destinés à Hamoud-Beg et à sa suite. Regardant ce procédé comme souverainement injuste, et contraire aux principes d'honnêteté qu'observent entre eux *les gens d'une certaine classe*, et sans m'inquiéter de ce que pourraient dire Hamoud-Beg et sa suite, je mis la selle de mon cheval sur un de ceux que je tenais, et j'y montai aussitôt. Mais, au lieu de s'en fâcher, on ne fit qu'en plaisanter. « L'Européen avait aidé à prendre les chevaux, » dit le Tartare; « et, quoiqu'il soit juste de prendre aux étrangers ce dont nous avons besoin, nous sommes tous soldats et voyageurs, et ce serait une folie à des compagnons de se quereller entre eux. » Tels étaient ses principes de morale; ce qui n'empêcha pourtant pas qu'ayant eu le lendemain une altercation avec un autre Tartare, il ne le blessât d'un coup de sabre avant que celui-ci eût pu se mettre en défense, et nous ne pûmes les séparer qu'en nous jetant entre eux le sabre à la main.

Le 6, après avoir passé par Karajouan, petite

ville située dans une plaine fertile, nous prîmes quelques heures de repos à Karajolar, après une marche de vingt heures sans interruption. Nous en partîmes le 7, par un temps très-froid qui durait depuis deux ou trois jours, et par une neige épaisse qui tombait continuellement. Des voyageurs que nous rencontrâmes nous conseillèrent de ne pas avancer, attendu qu'ils avaient couru de grands dangers en route, la neige empêchant de reconnaître le chemin. Mais, soit obstination, soit mépris des périls et des fatigues, notre Tartare décida que nous continuerions à marcher. Étant bien montés, Hamoud-Beg et moi, nous eûmes bientôt pris l'avance sur nos compagnons, et nous tâchâmes de rejoindre le guide et le Tartare qui étaient partis une demi-heure avant nous. Nous les aperçûmes un instant à une distance peu considérable, mais la neige nous les fit perdre de vue presque aussitôt, et couvrit même les traces de leurs chevaux. Nous traversâmes donc seuls la chaîne élevée des monts Olympes, et nous y errâmes jusqu'à la nuit, au risque à chaque instant d'être ensevelis dans la neige, ou précipités dans un abîme, si nous nous écartions tant soit peu du sentier étroit que nous devions suivre, et que nous ne pouvions reconnaître que grâce à l'instinct de nos chevaux. Enfin, après avoir employé

seize heures à parcourir une distance qui n'en demande ordinairement que neuf ou dix, nous arrivâmes à Hamamly, comme la nuit tombait, et nous ne fûmes rejoints que le lendemain matin par nos compagnons, qui n'avaient pas éprouvé moins de difficultés, et qui avaient perdu un cheval. La neige continuait toujours, quoique avec moins de force. Après dix heures de marche, nous arrivâmes à Geirida, petite ville qui n'a rien de remarquable, et dont toutes les maisons sont construites en bois, et, n'ayant pu y obtenir de chevaux, nous y passâmes la nuit.

Le 9, nous partîmes pour Boli, et nous étions si mal montés que nous ne pûmes y arriver qu'en treize heures et à force de fouetter nos chevaux. La route était assez bonne; mais, pendant les sept premières heures, nous ne vîmes ni villages, ni rien qui annonçât un pays habité. Cette ville est un point de halte très-commode. On y trouve une bonne maison de poste, un bazar considérable, et des bains petits, mais propres et bien tenus. La plaine qui l'entoure est bien cultivée et remplie de villages qui sont en général situés sur les bords de quelque petite rivière navigable qui va se jeter dans la mer Noire.

Nous fûmes, le 10, plus mal montés que jamais; et, de même que la veille, le plus mauvais cheval

avait été mon lot. Mais un mauvais cheval n'est pas une excuse, parmi les Tartares, pour vous dispenser de galoper quand on l'a résolu. Les routes étaient détestables, nos chevaux avaient de la boue jusqu'aux jarrets, et leurs pieds se trouvaient quelquefois arrêtés entre des racines d'arbres comme dans une trappe. Le malheureux animal que je montais tomba d'épuisement, il fut impossible de le faire relever, et nous fûmes obligés de l'abandonner. Celui qu'on me donna ensuite paraissait moins misérable, le chemin devint meilleur, et nous partîmes au grand galop, fouettant et criant comme des insensés pour faire galoper nos déplorables rosses. La mienne s'abattit deux fois sous moi, sans que je quittasse la selle; mais, un mille plus loin, elle tomba encore, roula par-dessus moi dans un marécage, et me laissa de l'autre côté, étourdi du coup. J'insistai pour avoir un autre cheval; mais on avait déjà employé, par suite de semblables accidens, tous ceux que nous avions de relais, et je fus obligé de me contenter du mien.

Telle est la manière de voyager des Tartares. J'avais le bonheur d'avoir une excellente constitution; mais ces petits incidens peuvent servir de leçon, et prouvent qu'il faut bien calculer ses forces avant d'entreprendre un pareil voyage avec

le peu de fonds dont je pouvais disposer. Si j'avais eu un Tartare et un domestique à moi seul, un équipement convenable, des escortes de temps en temps, j'aurais voyagé beaucoup plus commodément; mais, ne pouvant m'assurer ces avantages, je m'étais trouvé fort heureux de profiter de l'occasion qui s'était présentée. Quoique ma présence ne fût pas désagréable à mes compagnons, parce qu'elle ajoutait à leurs forces, et par conséquent à leur sûreté, ils s'inquiétaient fort peu de mes besoins, et il est probable qu'ils m'auraient laissé plus d'une fois en arrière, si je n'eusse été, comme eux, capable de supporter les fatigues et les privations.

Dustche, où nous passâmes la nuit du 10, ne consiste qu'en quelques boutiques établies pour la commodité des voyageurs. Nous en partîmes dans la matinée du 11; et, après avoir voyagé douze heures à travers des forêts et de fort mauvaises routes, nous arrivâmes à Hendek où l'on ne trouve que des fermes entourées de superbes vergers, dans lesquels on voyait alors fleurir le bouton de l'espérance. La seule chose digne d'attention que nous vîmes dans toute cette journée, furent deux ou trois moulins à scie, établis sur des courans d'eau, et dont le mécanisme, quoique fort simple, semblait annoncer plus de progrès

dans les arts et dans la civilisation, qu'on ne devait s'y attendre dans ce pays agreste et sauvage.

Hendek est à cent vingt milles de Constantinople, et mes compagnons en partirent, déterminés à faire ce voyage sans s'arrêter. Ils ne me mirent pourtant pas dans leur confidence, et je les suivis sans être préparé à cette longue course. Nous traversâmes le Sangar sur un pont de bois qui, sur une rivière si rapide, n'offre qu'un passage peu sûr. Nous traversâmes une autre rivière, qui n'est peut-être qu'un bras de celle dont je viens de parler, sur les restes d'un superbe pont de pierres; mais les eaux semblent avoir oublié leur ancien cours : à peine voyait-on un filet d'eau au fond du lit, et rien n'annonçait qu'il en eût contenu davantage depuis bien des années.

A douze heures de distance d'Hendek, nous trouvâmes Sabangié, située sur les bords d'un beau lac dont la route côtoie une partie. C'est une petite ville, d'où nous partîmes après avoir changé de chevaux. Un ancien chemin pavé, traversant un marais, nous conduisit, après dix heures de marche, à Ismid, l'ancienne Nicomédie, située sur une péninsule qui s'avance dans la mer de Marmora. Il était nuit quand nous entrâmes dans cette ville, mais nous ne fîmes qu'y prendre de nouveaux chevaux, et nous continuâmes à mar-

cher. Nous fîmes les derniers soixante milles sans nous arrêter que pour changer une fois de chevaux, et sans autre nourriture que ce que nous pûmes prendre sans quitter la selle ; et, le 13 avril, à une heure après midi, nous arrivâmes à Scutari où se termine notre voyage.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.—Introduction.—Observations sur l'état actuel du Malabar, et sur les changemens survenus dans la condition des naturels du pays, depuis qu'il est soumis à l'autorité britannique.—Résultat de ces changemens.—Gouvernement civil et militaire, p. 5.

CHAPITRE II.—Départ de Cananor.—Pattamars Indiens.—Commerce de Mangalore.—Cavernes remarquables à Cadri.—Fanatisme des Indous.—Situation actuelle de Goa.—Bombay.—Etat des forces anglaises dans l'Inde, p. 18.

CHAPITRE III.—Départ de Bombay.—Côtes de l'Arabie-Heureuse.—Mascate.—Ses habitans.—Ventes d'esclaves.—Leur condition.—Excursion dans l'intérieur.—Danger que court le vaisseau.—Population, climat et histoire de Mascate, p. 32.

CHAPITRE IV.—Insurrection à bord.—Ormus.—Ile de Caïn.—Pirates Joasmis.—Leurs cruautés.—Arrivée à Bucheher.—Histoire et commerce de cette ville.—Ile de Karek.—Pêche de perles dans l'île de Bahrein.—Arrivée à Bassora, p. 57.

CHAPITRE V.—Voyage sur le Chat-al-Arab.—Le jardin d'Eden.—Voyage de trois semaines dans le désert parmi les Bédouins.—Tribu des Montifiques.—Cour du Cheik Mahamoud.—Querelle chez le Cheik Ibrahim, p. 82.

CHAPITRE VI.—Arrivée à Schatra.—Respect général pour les Séyds.—Tribu de Bédouins hérétiques.—Wasith.—Rencontre de l'armée arabe.—Ordre de sa marche.—Arrivée à Babylone, p. 112.

Chapitre VII.—*Ruines de* Babylone.—Rencontre d'une caravane.—*Vol fait à* un guide.—Anciens canaux.—Ruines de *Séleucie et* de Ctésiphon.—Terreur panique.—Arrivée à Bagdad, p. 139.

Chapitre VIII.—Description de l'Arabie.—Dangers et illusions du désert.—Caractère des Bédouins; leurs mœurs, leur noblesse, leur hospitalité.—Femmes arabes.—Observations sur le chameau et sur le cheval arabe, p. 167.

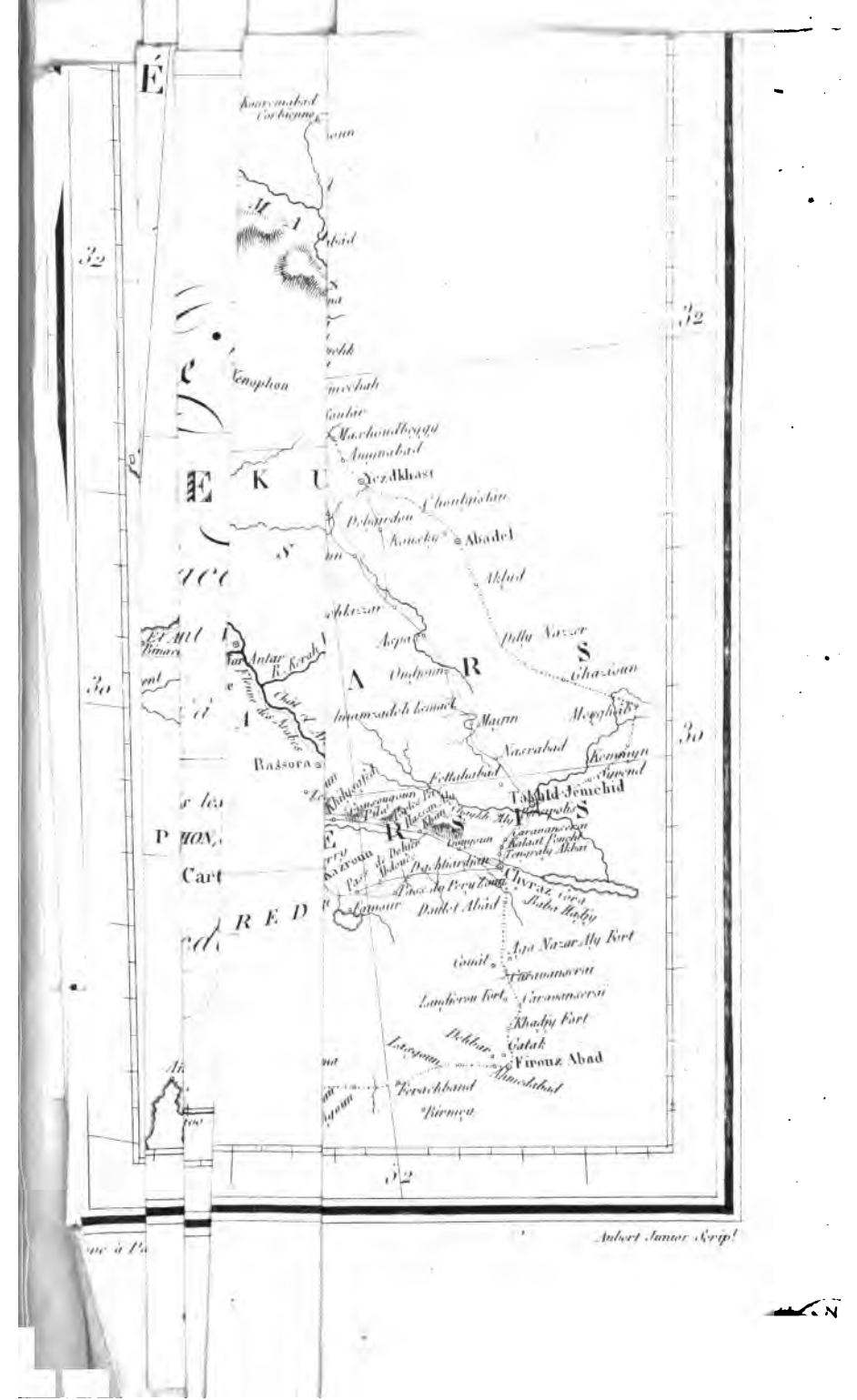
Chapitre IX.—Histoire sommaire de Bagdad depuis 1638 jusqu'au moment actuel, p. 201.

Chapitre X.—Révolution arrivée à Bagdad pendant le séjour qu'y fait l'auteur.—Siége de cette ville.—Déposition et mort du pacha Sayeud.—Visite à Daoud-Effendi, son successeur, et à ses ministres.—Cruautés du nouveau pacha.—Description de Bagdad.—Juifs.—Gouvernement.—Police, p. 233.

Chapitre XI.—Départ de Bagdad.—Voyage dans les montagnes du Kourdistan.—Efficacité du forcet.—Dangers de la route.—Craintes qu'inspirent les Russes.—Querelle avec une tribu de Kourdes.—Tombeaux remarquables.—Koïsinjak.—Détails sur les Kourdes.—Arrivée à Erbel.—Mossoul, p. 263.

Chapitre XII.—Restes de l'ancienne Ninive.—Tombeau de Jonas.—Description de Mossoul.—Voyage dans le petit désert.—Nisibin.—Arrivée à Merdin.—Description de cette ville.—Détails sur les Zézidis, ou adorateurs du diable, p. 303.

Chapitre XIII.—Départ de Merdin.—Tézian.—Description de Diarbeck.—Le mont Taurus.—Malatia.—Vallée de Siwas.—Etat des paysans en Turquie.—Amasieh.—Boli.—Hendek.—Arrivée à Scutari, p. 322.


Kouremabad
Corbionne
Mahomedabad
Abiad
Xenophon
Machoudhegan
Ammabad
Jezdkhast
Abadel
Akfad
Pilly Nazar
Ghaziman
Imamzadeh Ismael
Mayan
Meyghan
Nasrabad
Kemaiyn
Fettahabad
Tahhild Jemchid
Pirous Abad
Aga Nazar Aly Fort
Caravanserai
Khadjy Fort
Gatak
Firouz Abad
Ahmedabad
Persepolis
Basora
Cart
Aubert Junior Script